LES

GRANDS CHATEAUX

DE FRANCE



LES GRANDS CHATEAUX DE FRANCE

PAR

M. MARCEL FOUQUIER

PRÉFACE

PAR

M. PIERRE DE NOLHAC

PARIS
1907



CHATEAU D'O



CHATEAU DE VERTEUIL



DESSUS DE PORTE DU CHATEAU DE BRIENNE



La Voleuse de Cœurs

MARIE DE LA ROCHEFOUCAULD
DUCHESSE D'ESTISSAC
Par Nattier
Collection de Verteuil

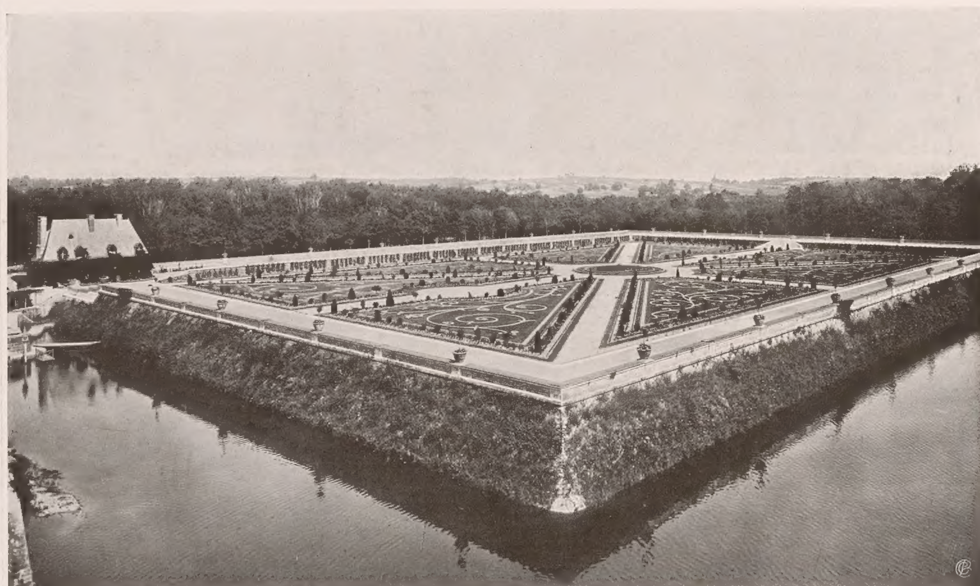
'OUVRAGE, en 2 volumes, du format ci-contre, comprendra plus de deux cents Châteaux de style variant du XIII[e] au XIX[e] siècle, accompagnés de motifs d'architecture, extérieurs et intérieurs, de tableaux, portraits hors texte, meubles et objets d'art remarquables.



CHATEAU DE CANY

Le nombre des planches sera de 800 environ, en double ton, et en gravures des plus soignées.

Chaque volume sera dans un étui séparé : le premier comprendra les châteaux depuis l'Angoumois, jusques et y compris l'Ile-de-France ; le deuxième traitera de l'Ile-de-France à la Touraine.



LES PARTERRES DE CHENONCEAUX

CONDITIONS
DE LA
PUBLICATION

Le prix en souscription ~~avant le 25 Mai~~ est fixé à 150 francs.

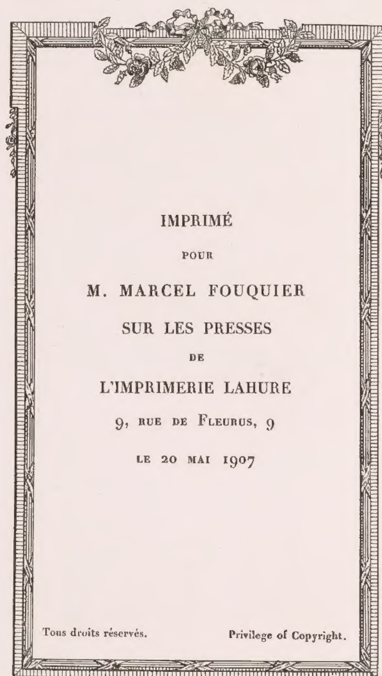
L'ouvrage sera vendu ensuite 100 francs le volume, séparément, au choix de l'acheteur.



PORTE DU CHATEAU D'USSÉ

EN VENTE chez :

PARIS. IMP. LAHURE



IMPRIMÉ

POUR

M. MARCEL FOUQUIER

SUR LES PRESSES

DE

L'IMPRIMERIE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, 9

LE 20 MAI 1907

LES GRANDS

CHATEAUX DE FRANCE

IL A ÉTÉ TIRÉ

DES

GRANDS CHATEAUX DE FRANCE

Six cents Exemplaires sur papier de Luxe Numérotés de 1 à 600





LES

GRANDS CHATEAUX

DE

FRANCE

PAR

M. MARCEL FOUQUIER

PRÉFACE

PAR

M. PIERRE DE NOLHAC

PARIS

1907



PRÉFACE

La France est le pays des châteaux. Nul autre ne peut se vanter d'offrir encore à la curiosité de l'artiste, malgré les révolutions qui en ont détruit si grand nombre, une telle variété de belles demeures. L'histoire de la nation reste écrite dans ces maisons seigneuriales, qui sont des témoins de son passé, aussi sûrs, aussi précis que ses chroniques. Les siècles y ont fixé leurs souvenirs; l'âme des ancêtres y révèle son secret, son idéal de gloire, de grâce et de puissance. Leur ruine même est éloquente, et, pour qui sait interroger les vieilles pierres, Coucy répond autant que Versailles; les illustres maisons de la royauté, avec les restes éclatants de leur splendeur, ne parlent pas un plus clair langage que les donjons démantelés de l'ancienne noblesse féodale.

Le seigneur français fut bâtisseur de tout temps, car il aima vivre sur ses terres, indépendant et souverain, et donner à sa vie familiale un décor durable et somptueux attestant la force et la richesse de la lignée. Ces goûts furent servis presque partout par une nature favorable, qui prodigue les aspects agréables du terrain, les eaux et les bois, qui met sous la main des ouvriers des matériaux parfaits et abondants, l'ardoise et la pierre. Le génie constructeur de la nation, grâce aux instincts héréditaires de ses chefs, créa librement et largement, et acquit ainsi une des supériorités qu'il a fait le plus universellement reconnaître. Ce n'est pas

en vain que l'art gothique, qui est l'art français par excellence, a pris naissance et développement sur notre sol. Les « maîtres d'œuvre » de nos merveilleuses églises édifièrent, à la même époque, d'innombrables châteaux qui n'ont pas survécu comme elles; mais ils instruisirent et perfectionnèrent des générations d'artistes, sculpteurs, ferronniers, huchiers ou tapissiers, qui gardèrent à la construction et à la décoration françaises, à travers les vicissitudes du goût et les changements des styles, la primauté que proclama l'Europe entière. Ce fut le rôle des traditions corporatives, qui dura jusqu'à la Révolution, créant pour la France, avec une fécondité sans relâche, un prodigieux patrimoine de beauté.

Les grands financiers du XVIIIe siècle, qui mirent la main-d'œuvre si raffinée de leur temps au service d'un luxe nouveau et de besoins plus semblables aux nôtres, apparaissent ainsi comme les héritiers et les continuateurs des évêques, des villes et des monastères du Moyen Age. Dans l'intervalle, la souplesse du génie national s'était pliée aux transformations les plus diverses, et le XVe siècle, par exemple, avait donné ces bijoux exquis, les plus précieux peut-être de notre écrin, qui sont la création originale de la Renaissance française. Toujours se maintint et s'enrichit cette parure de la France, où les belles demeures ne cessèrent jamais d'abriter les fleurs les mieux épanouies de la race.

De toutes ces richesses architecturales, de tant de grâces de notre passé, le livre de M. Marcel Fouquier permet une évocation précieuse, et dont on doit lui être reconnaissant. Parmi des milliers d'anciens logis, intéressants à divers titres, il a fait un choix de deux cents modèles, synthèse intelligente d'un glorieux ensemble. Il met sous les yeux du lecteur l'aspect qu'ils ont à l'heure présente et les principales œuvres qu'ils renferment. Ce livre, où une large place est réservée à quelques demeures particulièrement illustres, fait passer sous nos yeux des morceaux d'art français qui vont du XIIe au XIXe siècle. Ce sont les fragments d'un miroir brisé par le temps, où l'ancienne France pourrait reconnaître encore sa noble image.

PIERRE DE NOLHAC.



Ermenonville — Esclimont

Fleury-en-Bière — Grosbois — Longpont

Le Marais — Les Mesnuls

Maintenon — Mouchy — Pierrefonds

Pontchartrain — Rosny

Vaux-le-Vicomte — Vigny

Villarceaux

ERMENONVILLE

En sortant des bois de Mortefontaine, on découvre, le château d'Ermenonville. Composé d'un corps de logis considérable, auquel se joignent deux grandes ailes parallèles, il n'a ni le caractère chevaleresque des bâtiments gothiques, ni l'élégance des constructions modernes. M. de Girardin l'a conservé tel qu'il l'a trouvé; il a seulement cherché, par les arbres plantés dans la cour, à rompre l'uniformité de ses lignes et à diminuer la lourdeur de sa masse. Il est placé dans l'espace le plus étroit d'une vallée qui s'étend du midi au nord, bornée à l'est par les côtes argileuses d'une plaine fertile, à l'ouest par les côtes sablonneuses de la forêt.

Si l'art des jardins, ou celui d'ajouter aux charmes de la nature champêtre, consiste uniquement à exécuter des tableaux sur le terrain, par les mêmes règles que sur la toile, M. de Girardin est le premier en France qui se soit occupé de l'ensemble, d'embellir les campagnes, et dont le grand art fut de savoir, par la disposition des massifs et des plans, s'approprier pour ainsi dire le bien de ses voisins. Telle cette vue de la maison, du côté du midi, qui offre un tableau composé dans le genre de Claude Lorrain : on croirait que cet artiste en a dessiné les plans. Cette agréable composition est toujours animée par une quantité de figures et de bestiaux qui passent continuellement sur le pont et le chemin du village.

On sort de l'enceinte du château par une barrière qui tient à un des pavillons d'entrée, célèbre à jamais : c'est celui qu'habitait Jean-Jacques Rousseau, c'est là qu'il est mort.

C'est ici l'entrée du parc : véritable merveille où le goût a présidé partout à embellir la nature et a produit



des tableaux aussi variés que pittoresques. Ici une grotte tapissée de plantes rampantes de toute espèce. Entre plusieurs voûtes de rochers, on aperçoit une cascade, que la couleur sombre de la grotte fait paraître plus brillante; là, un lac, qui paraît n'avoir d'autres bornes que celles de la vallée.

Le village d'Ermenonville remonte aux premières



années du VIIe siècle. Il faisait partie des domaines de l'ancienne famille des Bouteiller de Senlis, descendants de Charlemagne, qui le possédèrent sans interruption jusqu'en 1350, époque où Guillaume IV Le Bouteiller vendit le domaine d'Ermenonville à Robert, seigneur de Lorris. Il y avait anciennement, à l'entrée du château, une construction avec pont-levis qu'on nommait la Porte du roi Jean.

Au XIVe siècle, la famille des Ursins posséda Ermenonville, qui fut vendu, vers 1590, à Dominique Devic, moyennant 36000 écus. Ce capitaine Devic, si estimé de Henri IV pour sa bravoure à la bataille d'Ivry, mourut de douleur en traversant la rue dans laquelle le roi avait été assassiné. La seigneurie d'Ermenonville avait été érigée en vicomté en sa faveur par lettres patentes de 1603. Henri IV y vint souvent visiter son favori, chez lequel il rencontrait Gabrielle d'Estrées; on montre encore au château l'appartement du roi.

Dominique Devic, d'abord archevêque de Corinthe, puis de la ville d'Auch, combla de bienfaits les habitants d'Ermenonville, qui ont encore sa mémoire en vénération. Il fut sacré dans l'église, dont il fit construire le maître-autel; il y fut aussi inhumé en 1661, à l'âge de soixante-quatorze ans.

La terre d'Ermenonville fut vendue, en 1754, à René Hatte, secrétaire des finances et conseiller d'État privé, aïeul maternel du marquis de Lorris, puis revint à M. René de Girardin, entre les mains duquel cette belle propriété passa par substitution. Il en prit possession en 1763, au retour de la guerre de Hanovre, dont il avait fait les campagnes comme brigadier des armées du

roi. Quoique âgé de moins de trente ans, il se voua tout entier, dès ce moment, à l'amélioration et à l'embellissement du parc d'Ermenonville, qui a appartenu longtemps à ses descendants. Le château avait été rétabli dans son état actuel à la fin du règne de Louis XIII. Il était entouré, au midi, de hautes murailles que M. de Girardin fit détruire pour donner un cours déterminé à la rivière. Des quatre tours qui accompagnaient les angles du bâtiment, une seule est depuis longtemps tombée et rasée; les trois autres, anciennement surmontées de clochetons s'accordant peu avec le reste de l'édifice, furent établies à créneaux en 1816.



Le Désert, où Jean-Jacques aimait à herboriser, est le canton sauvage de la forêt. Le sol en est parsemé de sapins, de genévriers, de mélèzes, d'arbres, mais étoilé des grappes jaunes des genêts. Çà et là s'élèvent des buttes de sable, dunes où le pied glisse et d'où l'on découvre tout le pays, illustré par le séjour du philosophe, ses vastes étangs, ses parcs ombreux, ingénieusement dessinés et que sépare la grande route, longeant le château du marquis Stanislas de Girardin, philanthrope vertueux, prototype de la noblesse française à la veille de la Révolution. C'est pour céder à ses sollicitations que J.-J. Rousseau vint habiter Ermenonville, le 20 mai 1778. Aucun de ses anciens amis ne lui restait; le vide s'était fait autour de lui. Les souffrances morales et physiques, la solitude, la vieillesse, les infirmités, l'avaient mis dans un état navrant. La campagne, l'air vif et salubre, les fleurs et la verdure paraissaient le ramener à la vie, lorsqu'il mourut subitement, six semaines après être entré dans cette demeure hospitalière (3 juillet 1778), peut-être d'un épanchement au cerveau : quelques-uns croient à un suicide, mais cette hypothèse a peu de partisans. On rapporte qu'il conserva sa lucidité jusqu'au dernier moment. Il fit ouvrir sa fenêtre, — le temps était beau, — et il rendit le dernier soupir en regardant les jardins. Sa dépouille mortelle fut déposée dans l'île des Peupliers, où M. de Girardin lui fit construire un tombeau, à la place d'un pupitre en pierre qui servait à de petits concerts. Il l'orna de bas-reliefs sculptés par Lesueur, où sont commentés les enseignements de l'*Emile*, et y fit graver l'inscription : *Icy repose l'homme de la Nature et de la Vérité.* Combien fut pieusement visité ce tombeau solitaire, autrefois! C'était alors un lieu de pèlerinage presque national!



LA TOUR DE GABRIELLE

Le 11 octobre 1794, malgré la vive résistance de René de Girardin, les restes de J.-J. Rousseau furent exhumés de l'île des Peupliers et transférés en triomphe au Panthéon, en vertu d'un décret de la Convention nationale.

En 1815, lors de l'invasion de notre patrie, le général en chef de l'une des armées ennemies arrive au Plessis-Belleville, déploie sa carte topographique et, se voyant près d'Ermenonville, il demande si c'est là que Jean-Jacques Rousseau a terminé sa vie; sur la réponse affirmative, il dit : « Tant qu'il y aura des Prussiens en France, Ermenonville sera exempt de toute corvée de guerre ». Il marche vers ce dernier séjour du philosophe; en approchant, il se découvre et donne à ses troupes la consigne de respecter Ermenonville et ses habitants. Le prince Constantin Radziwill et la princesse ont, avec un goût raffiné, donné à Ermenonville tout l'éclat et l'élégance qu'il attendait. C'est un des plus jolis domaines de l'Oise.



BARBARA
PRINCESSE RADZIWILL
REINE DE POLOGNE
(1551)

ESCLIMONT

Le château d'Esclimont occupe le fond de la vallée où coule la Rheinarde, affluent de la Voise, au pied de la colline sur le plateau de laquelle est bâti le bourg de Saint-Symphorien. A l'origine, il y avait là une écluse à laquelle succéda, vers le XIe siècle, un château fort que l'on croit avoir appartenu, vers 1100, à Jean et Osmond d'Esclimont, et, en 1183, à Aubert d'Esclimont.

Depuis cette époque, l'histoire est muette, jusqu'au moment où nous retrouvons le domaine aux mains de Martin Poncher, en 1474; de Jehan Poncher, en 1505; Étienne Poncher, 1524; Jehan Poncher, deuxième du nom, 1532; Étienne de Poncher, 1552; Jean III de Poncher, 1563. Les fils de ce dernier étant morts sans postérité, leur sœur Marguerite apporta la terre d'Esclimont en mariage à Jacques Hurault, seigneur de Vibraye. A la mort de son petit-fils, le domaine passa dans la maison de Bullion. L'un d'eux, Anne-Jacques de Bullion, prenait, en 1716, le titre de marquis de Fervaques et de Gallardon.

Son frère, qui lui succéda, mourut célibataire le 3 février 1769 et laissa sa succession à la duchesse de Montmorency-Laval. Le château d'Esclimont eut beaucoup à souffrir de la Révolution, mais il resta cependant debout et tel à peu près que nous le voyons aujourd'hui.

Le pavillon servant d'entrée principale au château actuel était le donjon de l'ancien château fort qui fut ruiné pendant les guerres. Ce pavillon a perdu son caractère primitif par suite des modifications successives qu'il a subies. Sa forme quadrangulaire annonce au moins l'époque antérieure, du XIIe siècle, et l'œuvre du XIIIe apparaît dans les moucharabys, semblables à ceux de la tour de Gallardon, qui en forment le couronnement.

Les créneaux ont été remplacés par un toit effilé surmonté d'un campanile, œuvre du XVe ou du XVIe siècle. Aux deux angles et au milieu de ce toit, du côté de la première cour, sont placées des lucarnes, de style renaissance, refaites en 1858, ainsi que les trois écussons qui sont placés dans les tympans triangulaires de ces lucarnes : le premier porte les armes de La Rochefoucauld-Montmorency; le second et le troisième, celles de Montmorency-Luynes et de La Rochefoucauld-Polignac.

A trois de ses angles s'élève une tour ronde au toit conique; le quatrième angle est occupé par une tour carrée couverte d'un toit à la Mansard et dans laquelle





se trouve la chapelle. A l'intérieur, on remarque une belle tapisserie dite *la Pêche miraculeuse*; d'autres tapisseries de Flandre à grandes bordures représentent des bergers et des bergères, faisant partie de l'histoire de *Gombault et Macé*; plusieurs portraits : celui de Mme la maréchale de Choiseul, ceux de M. et de Mme de Bullion; celui de Mme la duchesse de Châtillon, etc.

Différents tableaux peints sur toile représentent : le marquis de Bonnelles, le marquis de Bullion, Mme la marquise de Verneuil, M. le duc de Beaufort, etc. Le plus jeune des petits-fils de la duchesse de Montmorency-Laval, M. Sosthènes de La Rochefoucauld, duc de Doudeauville, a hérité du château d'Esclimont, qu'il a restauré avec le plus grand goût en l'embellissant d'un merveilleux parc à l'anglaise, avec eaux courantes et fleurs des plus soignées.

L'hospitalité d'Esclimont est universellement connue. Lorsqu'il était ambassadeur à Londres, le duc y laissa les souvenirs, les plus vivants encore, d'un grand seigneur français. On fait à Esclimont les plus belles chasses au perdreau de France. Jadis déjà le duc Stanislas de La Rochefoucauld-Doudeauville, son frère, avait monté avec lui un équipage de chasse à courre en forêt de Rambouillet dont toute la brillante jeunesse faisait partie, comme le montre la gravure ci-dessous.



ÉQUIPAGE DE RAMBOUILLET EN 1867
MAITRES D'ÉQUIPAGE :
STANISLAS DE LA ROCHEFOUCAULD, DUC DE DOUDEAUVILLE
SOSTHÈNES DE LA ROCHEFOUCAULD, DUC DE BISACCIA
Aquarelle par E. Lamy

FLEURY-EN-BIÈRE

Some Clausse, grand maître des eaux et forêts, fit bâtir le château de Fleury sous le règne de Henri II. Il a été possédé depuis par la famille d'Argouges, qui l'a fait embellir et agrandir. Ce fut au château de Fleury que Henri IV reprit, en 1593, ses conférences sur la religion catholique. Madeleine Clausse, sa fille, apporta par son mariage, à Charles d'Argouges, baron de Rosnes, la terre et la seigneurie de Fleury. Les armes de la maison d'Argouges étaient écartelées d'or et d'azur à trois quintefeuilles de pourpre, deux au chef et une en pointe; *cimier* une fée, d'où la dénomination d'Argouges « à fée ». Il appartint à Mme la princesse de Talmont, née d'Argouges. Il fut occupé par Armand du Plessis, cardinal de Richelieu, dont le monogramme est encore inscrit au fronton de la façade qui regarde le parc. Ce parc renferme un superbe canal dans lequel se rendent les eaux de plusieurs sources et notamment de celle appelée du *Bouillon*, laquelle, en effet, jaillit en bouillonnant à une hauteur de six pouces.

Au bout du parc se trouvent deux pavillons pentagones très décoratifs. Le château, qui a grand air, construit en brique et pierre, se compose d'un grand corps de bâtiments avec ailes en retour, entièrement entouré d'eaux courantes. D'immenses écuries ou servitudes le précèdent, entourant une vaste cour transformée en jardin. A l'intérieur, on voit encore des restes de fresques attribuées au Primatice. Le marquis et la marquise de Ganay s'appliquent à le restaurer de leur mieux et à lui conserver son vieux cachet.



GROSBOIS

Situé non loin de vastes forêts, le château de Grosbois leur a dû probablement son nom. Ce superbe édifice fut la résidence de plusieurs familles illustres. Au XVI[e] siècle, Raoul Moreau, le riche héritier de Samuel Bernard, en fut le propriétaire, et sa fille porta ce domaine, par son mariage, dans la maison de Harlay. Il fut acheté par Charles de Valois, duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX, qui embellit le château et agrandit le parc. Le comte de Provence, Louis XVIII, possédait cette belle terre avant la Révolution, époque où elle est devenue propriété nationale et appartint successivement au directeur de la République Barras, au général Moreau et au maréchal Berthier, prince de Neufchâtel et de Wagram, vice-grand-connétable de l'Empire, qui la fit réparer. Depuis sa mort, Grosbois est devenu la résidence de Mme la princesse et de sa famille. Cette habitation, embellie par les arts, est surtout remarquable par la vaste étendue de son parc et de ses jardins. Le château se compose de trois corps de logis, auxquels viennent aboutir de superbes avenues. Dans une belle galerie du premier étage, il existe un magnifique plafond peint par Blanchard et Leblond. A l'extrémité de cette galerie est une salle dont le plafond représentait jadis tous les dieux de l'Olympe; mais, depuis, on en fit une chapelle : par l'un de ces prodiges que les arts enfantent, cette Cour profane fut métamorphosée en de saintes images, et les amours qui voltigeaient autour du maître des dieux devinrent de jolis anges. Il existe dans le jardin de Grosbois deux groupes en pierre, de proportions colossales : l'un représentant un chasseur qui prend un lion dans ses filets, par Adam l'aîné; l'autre, de Bouchardon, un athlète domptant un ours. C'est auprès de Grosbois que jadis s'était établi un couvent de moines, qui consacraient à d'utiles travaux les heures que ne réclamait pas la prière. Leur maison était anciennement dépendante de







celle qui fut fondée par Saint Louis dans la forêt de Sénart; elle cessa de l'être pendant le séjour que firent les Camaldules dans l'une et dans l'autre, et fut plus tard consacrée au noviciat des nouveaux moines de la forêt de Sénart. Elle acquit une sorte de célébrité par le séjour de personnages illustres qui s'y retirèrent à diverses époques, tels que :

Gaspard Fieubert, conseiller d'État et chancelier de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV; il est auteur de quelques pièces de poésie, estimées par le naturel et la légèreté qui y règnent. Bachelier, gentilhomme attaché au roi de Pologne Sobieski, fut ambassadeur à Venise, et quitta la carrière politique pour se retirer dans cette solitude, où il vécut quatorze ans.

Yves-Marie de la Bourdonnaye, magistrat digne des emplois dont il fut honoré.

François II de Ragotsky, prince de Transylvanie. Il fit un séjour de quelques années dans cette maison, où son cœur fut déposé sous un monument élevé dans le cimetière par son ami dom Machaire Pen, général des Camaldules. Ce prince, accusé d'avoir voulu soulever la Hongrie contre l'Empereur, fut emprisonné à Neustadt, mais réussit à se sauver, déguisé en dragon; informé qu'à Vienne on avait mis sa tête à prix, il embrassa le parti des mécontents de Hongrie, les commanda et fit avec succès la guerre contre l'Empereur. La paix étant faite, il se retira en France, sous le nom de comte de Saaron. Il parut à la Cour, puis, dégoûté du monde et de ses grandeurs, se rendit au monastère des Camaldules de Grosbois. Mais son caractère inquiet et turbulent ne put être dompté par la vie austère et le calme de cette retraite; il partit pour Constantinople et termina ses jours à Ridosto, sur les bords de la mer de Marmara.



Le château de Grosbois est situé a cinq ou six lieues de Paris, sur la route de Brie-Comte-Robert. Le prince de Wagram s'occupe avec grand soin de son entretien.

LONGPONT

Le village de Longpont fit d'abord partie du domaine de Crépy. Les seigneurs de ce nom le donnèrent en fief à quelques-uns de leurs chevaliers de La Ferté-sur-Ourcq, qui le partagèrent entre eux; puis il tomba en héritage à la comtesse Agnès, qui le porta en dot à son mari Gérard de Chérisy. Celui-ci demanda à Joscelin, évêque de Soissons, l'autorisation de placer à Longpont des religieuses de Cîteaux.



Telle fut l'origine de ce nouveau monastère, qui remonte aux premiers jours de l'année 1133. Un comte de Crépy, Raoul IV, s'engagea à bâtir l'église et le monastère de Longpont. Le premier abbé de Longpont, institué par saint Bernard, se nommait Hugues Pipars. Il eut pour successeurs Baudoin, Geoffroy, l'abbé Girard. Ce dernier fut l'un des grands hommes de l'ordre de Cîteaux.

Pierre d'Aragon fut le dernier abbé régulier de Longpont.



Le cardinal du Bellay fut le premier abbé commendataire de Longpont (1531) et garda cette dignité jusqu'à sa mort, en 1544.

Le jacobin Guzman lui succéda; il abdiqua en 1550. La même année, le roi conféra l'abbaye de Longpont à Guillaume d'Avançon, archevêque d'Embrun, qui la remit en 1563; elle fut alors concédée au cardinal Hippolyte d'Este, de Ferrare.

En 1568, l'abbaye de Longpont fut dévastée par les huguenots. L'année suivante, une paix momentanée permit aux religieux de rentrer dans leurs foyers. Dom Julien Warnier fut nommé prieur de Longpont en 1605. Après lui, elle fut donnée à Louis de La Chambre, cardinal diacre, puis au cardinal Louis d'Este.

Vers 1789, l'abbaye reçut des embellissements considérables, mais son nouvel éclat ne dura qu'un instant. Un décret de la Convention venait de proscrire le culte chrétien : on vendit les bâtiments de l'abbaye comme propriété nationale.

Les restes de l'église de Longpont ont été acquis par le comte de Montesquiou et la comtesse, née Noailles, qui s'attache à les défendre des ravages du temps; on y admire la façade avec son quintuple portail, sa grande rose dépourvue de ses meneaux et ses doubles arcs-boutants.

De la façade se détache, à droite, une construction du XIIIe siècle qui lui est parallèle et qui, après avoir servi aux moines de cellier, a été convertie en église paroissiale. Elle renferme : deux coffrets du XIIIe siècle contenant, l'un le chef de Saint-Denis, l'autre des ossements de Jean de Montmirail, religieux de l'abbaye, mort en 1217; un arbre de Jessé, sculpté sur ivoire du XIIIe siècle; un petit bas-relief de la même matière et de la même époque; deux tableaux sur bois, à compartiments, du XIVe siècle, et divers autres objets d'art antérieurs au XVIe siècle. A côté de l'église paroissiale s'élève un des bâtiments de l'abbaye reconstruits au XVIIe siècle; il couvre quelques voûtes plus anciennes et a été converti en château : à l'intérieur existe une belle collection d'objets d'art, provenant en partie de l'abbaye.

LE MARAIS



Dans un cadre de prés, de pièces d'eau et de bois, s'élevait le puissant manoir du Marais. Il était d'aspect sévère, « tout en graisserie picquée », et consistait en une vaste cour, défendue par des ponts-levis et de larges fossés à fond de cuve pleins d'eau, au milieu de laquelle se dressait un grand corps de logis avec deux pavillons à tourelles, précédé d'un haut portail grillé, que flanquaient à droite et à gauche le pigeonnier féodal et la chapelle.



Le Marais était alors aux mains d'une ancienne famille bretonne, la famille Hurault. Jacques Hurault, trésorier des guerres, était fort en faveur auprès des rois Louis XI et Louis XII. Son fils Jean était le seigneur du Marais sous François Ier. Il accrut beaucoup son influence dans la région en mariant ses sœurs, l'une au seigneur de Rochefort, l'autre à celui de Limours.

Il avait pour neveu ce fameux chancelier Hurault de Cheverny dont les Mémoires sont si curieux. Le petit-fils de Jean, tué dans un combat de la Ligue, laissait une jeune veuve, Rachel de Cochefilet, qui épousa Sully et lui fit acheter le domaine et le château de Dourdan. Sur l'écorce d'un orme séculaire du parc du Marais, on lit encore : « La main du grand Sully me planta dans ces lieux ». Pendant tout le siècle de Louis XIV, grandes furent la magnificence et la somptuosité de ce Marais, dont on célébrait à l'envi les hospitalités princières.



A l'aurore du XVIIIe siècle, dès 1706, César Hurault vendit Le Marais à Pierre-Henry Le Maître. Cette famille continua la grande vie des Hurault.

Le vieux château du XVe siècle, austère comme une forteresse, fut rasé vers 1770, et à sa place on vit surgir le bijou qu'est le château actuel, dont le profil allongé, l'ordonnance régulière, le péristyle, l'escalier, les balustres et les colonnes l'encadrent si merveilleusement dans une ceinture de fossés d'eaux vives, de futaies, de prés, de parterres étincelants de fleurs.

A l'intérieur, un grand luxe et un grand goût. Un salon, du plus pur style Louis XVI, meublé de tapisseries incomparables, dont les six fenêtres ont, par-dessus les douves, tous les points de vue du domaine, une salle à manger architecturale, des chambres à coucher coquettes et luxueuses dans lesquelles des fenêtres s'ouvrent sur une charmante chapelle centrale et circulaire, une bibliothèque, des appartements supposant des hôtes nombreux et des communs disposés pour une suite princière, près de l'ancien pigeonnier féodal qui subsiste comme un témoin du passé.

A la mort de son oncle M. Le Maître, ce fut la comtesse de La Briche qui devint l'héritière et la châtelaine du Marais.



Elle maria sa fille au comte Molé. Les deux filles de M. Molé épousèrent les deux frères, l'une le marquis, l'autre le comte de la Ferté-Meun. Le marquis et la marquise de la Ferté étant morts sans postérité, ce fut leur nièce, Mme la duchesse d'Ayen, qui devint leur héritière. Son mari, le duc d'Ayen, devenu duc de Noailles, déjà possesseur des magnifiques terres de Maintenon, de Champlatreux, de La Roche, mourut laissant à sa veuve et à ses quatre enfants ces vastes domaines, dont le Marais, qui fut vendu au comte et à la comtesse Boni de Castellane, quelque temps après.

Avec le goût si sûr et si remarquable qu'il possède, le comte entreprit des améliorations dignes du « grand siècle ». Il créa, comme avec une baguette magique, des miroirs, des parterres, des canaux d'eau, parsema les avenues de statues, vases, groupes de marbre. Le Marais, en trois ans, devint un petit Versailles.



LA DUCHESSE DE COURLANDE ET SA FILLE DOROTHEE
DUCHESSE DE TALLEYRAND-PÉRIGORD, MÈRE DE LA MARQUISE DE CASTELLANE
Par J. Grassi

LES MESNULS



Dès le XIIIe siècle, l'histoire signale aux Mesnuls l'existence d'un fief important, origine du manoir d'abord, du château ensuite. Au XVIe siècle, la situation se précise et Christophe de Refuge apparaît comme le créateur du château, dont la construction le ruine. A partir de 1530, la terre des Mesnuls se transmet par ventes et non par successions : en 1617, Robert de Combault; en 1650, Achille Courtin, ambassadeur de France près la République de Venise; puis au XVIIIe siècle apparaît au nombre des propriétaires le maréchal de Villars. Sa veuve vend le château à un noble Irlandais, le comte Balthazar Waal, qui le lègue à un parent, Patrice Waal Nugent. La famille de Nugent, originaire du comté du Perche, passa en Angleterre avec Guillaume le Conquérant. Cette illustre maison, de noblesse essentiellement militaire, prit part aux croisades. Elle donna un maréchal à l'Angleterre, un maréchal à l'Autriche et un grand nombre d'officiers à la France. Cette famille est alliée aux deux maisons royales de Savoie et de Saxe et à plusieurs familles princières et ducales.





Le général Patrice Nugent, à qui appartenaient les Mesnuls, s'était brillamment illustré à la bataille de Fontenoy; il y fut grièvement blessé à la tête de sa brigade irlandaise, dont la conduite fut héroïque : au moment où les troupes pliaient, il reçut l'ordre de faire avancer ses hommes; il forma en colonnes serrées sa brigade, il lui adressa les paroles suivantes : « Allons, mes enfants, marchez bravement à la mort ; prouvez que vous, Irlandais, vous ne reculez jamais : en avant, mes enfants, pour la gloire de saint Patrice, pour l'honneur de l'Irlande et pour le roi de France ! » Il y eut trente-trois officiers, sous-officiers et soldats du nom de Nugent tués ou blessés pour le roi de France, qui conféra en souvenir à la famille Nugent le cri de guerre *Semper et ubique fidelis*. En 1750, les Mesnuls appartenaient au vicomte de Saint-Eau de Sallabery ; en 1776 au comte de Maupeou, qui les revendit en 1791 à la famille de Nugent, qui les a possédés au XVIIIe siècle, au XIXe et les possède encore au XXe siècle. La partie la plus ancienne du château remonte au XVIe siècle. Elle comprend plus de la moitié de la façade, à gauche.

Dans une galerie de faïences, on remarque des plats provenant du château de Saint-Hubert et ornés du chiffre royal de ce château : S H, surmonté de la couronne royale, au-dessous desquels sont deux cors entrelacés.

En sortant, l'attention se porte encore sur la grille de la cour d'honneur : c'est encore un souvenir de Saint-Hubert. L'aïeul de M. le comte de Nugent a laissé un écrit de sa main disant qu'il a acheté cette grille en 1795 et qu'elle est bien celle du château que le roi avait à Saint-Hubert. Dans la partie supérieure de la grille, les L entrelacés de Louis XV et la couronne royale ont été remplacés par les N et la couronne des comtes de Nugent.

MAINTENON



quelle époque fut construit le corps principal du château de Maintenon? On ne peut le dire précisément. On sait seulement qu'il existait du temps de Philippe Auguste, par un acte conservé dans les archives en date de l'an 1223. Le caractère de l'architecture semble en fixer la date vers le XIe ou le XIIe siècle. Il fut originairement construit de forme carrée. Entouré de fossés qui existent encore, flanqué aux quatre coins de tours armées de créneaux et de mâchicoulis, il était fermé au midi par une forte muraille allant d'une tour à l'autre, qui a été abattue pour l'agrément de l'habitation. Toute l'aile de gauche en entrant dans la première cour et qui réunit une église voisine au corps principal du château est la partie la plus moderne : elle a été bâtie par Louis XIV. Mme de Maintenon a fait reconstruire l'aile de l'ouest, à droite en entrant dans la seconde cour, pour en faire son appartement, que l'on voit encore. Après être passé par plusieurs mains, le château de Maintenon échut en 1503 à Jean Cottreau, trésorier des finances sous François Ier, lequel rebâtit le château en partie. Les lézards et les croissants qui ornent le bas des deux petites tourelles au-dessus de la voûte, et qu'on retrouve dans différents endroits, étaient ses armes.



Il laissa le château en héritage à son gendre Jacques d'Angènes, seigneur de Rambouillet.

Ses héritiers le vendirent au chevalier marquis de Villeray, qui lui-même le vendit en 1674 à Françoise

d'Aubigné, marquise de Maintenon. La seigneurie de Maintenon avait été érigée en 1594 en baronnie et en 1641 en marquisat. En 1688, Louis XIV l'érigea en marquisat-pairie. Lorsque Mme de Maintenon maria Mlle d'Aubigné, sa nièce, au duc d'Ayen, fils du maréchal de Noailles, elle lui fit don de sa terre, qui, depuis ce temps, est restée en la possession de la maison de Noailles. Le nom de Mme de Maintenon suffit pour illustrer cet ancien châ-



teau. Il reste peu de traces de son passage dans l'intérieur des appartements, qui ont été modernisés. Cependant, la distribution de celui qu'elle occupait est restée exactement la même, bien que la décoration en ait été changée. On montre aussi la pièce qui servait de chambre à coucher à Louis XIV, celle qui faisait son cabinet, et la grande galerie par où le roi se rendait, pour assister à l'office, dans une tribune qui donnait dans l'église voisine. C'est aussi au château de Maintenon que Racine composa en grande partie ses deux chefs-d'œuvre, les tragédies d'*Esther* et d'*Athalie*. Il affectionnait l'allée qu'on voit à droite du grand canal et s'y promenait en composant ses vers. Depuis, cette allée a conservé son nom. On remarque aussi l'aqueduc qui traverse le parc et qui était destiné à conduire les eaux de la rivière d'Eure à Versailles. Cet aqueduc, construit en maçonnerie, devait avoir jusqu'à trois rangs d'arcades superposés à l'endroit le plus profond de la vallée. Le premier rang, dans le fond du vallon, le seul qui ait été construit, existe encore et traverse le parc du château. Il est composé de 47 arcades faisant 500 toises de longueur. Chaque arcade a 40 pieds d'ouverture, 45 pieds de profondeur et 78 pieds d'élévation sous la voûte, au fond du vallon. Les piles, armées de contreforts de 6 pieds de saillie, on 24 pieds d'épaisseur, et l'élévation totale de ce premier étage est de 91 pieds. La hauteur des trois rangs d'arcades aurait été de 220 pieds. Tous ces travaux furent commencés en 1684, et interrompus quatre années



FRANÇOISE D'AUBIGNÉ
MARQUISE DE MAINTENON
1635-1719
ET SA NIÈCE
MADEMOISELLE DE NOAILLES



après. Ils n'ont point été continués depuis. Louis XIV avait employé ses troupes à ces différents travaux. Elles campaient le long des ouvrages. *Le Mercure de France* dit que, « le 12 juillet 1686, le roi alla coucher à Maintenon afin d'être plus près des ouvrages que S. M. fait faire pour la conduite des eaux de la rivière d'Eure à Versailles.

« Sa Majesté les a visités plusieurs fois pendant le séjour qu'elle y a fait et a donné de grandes louanges à M. de Louvois. Sa Majesté a admiré l'ouvrage de l'aqueduc auquel on travaille sur les dessins de M. Mansard. »

Aujourd'hui, le duc de Noailles et la duchesse, née Luynes, y séjournent une grande partie de l'année. Ils y offrent une large hospitalité, digne du cadre merveilleux de Maintenon et de ses innombrables souvenirs.



GALERIE DES MARÉCHAUX

MOUCHY


Une des principales baronnies du Beauvaisis, et certainement une des plus anciennes, Mouchy-le-Châtel (on a prononcé Moucy jusqu'au XVIe siècle), autrefois ville fortifiée, fut brûlée et son premier château rasé par le roi Louis le Gros, en punition des méfaits de Druon ou Dreux, seigneur de l'endroit; la grosse tour, seule, demeura debout.

On ne retrouve plus Mouchy mentionné qu'en 1195, à propros d'Édine, fille de Dreux, seigneur de Mouchy.

Mouchy reste propriété du fils de la même dame, Jean Ier, comte de Trie, en 1212.

Sa postérité conserva la châtellenie de Mouchy jusqu'à Philippe de Trie, dont la fille unique, Robine de Trie, l'apporta en dot à Thibaut de Maricourt.

Mouchy passa par mariage de la famille de Maricourt dans celle des Boyer de Sainte-Geneviève-des-Bois, famille du Parlement de Paris, puis dans celle de Noailles, par Louise Boyer, fille du président de ce nom, qui épousa Anne, premier duc de Noailles. Les premiers actes de leur propriété sont de l'année 1666. — Mouchy est alors dénommé « marquisat de Mouchy ».

Philippe de Noailles, deuxième arrière-petit-fils d'Anne de Noailles, ayant reçu en dot la seigneurie de Mouchy, en obtint l'érection en duché héréditaire, en faisant placer sur les terres de Mouchy et de Poix la Grandesse d'Espagne que son père lui avait cédée par privilège spécial; il en prit le nom, augmenta considérablement la terre, vint souvent habiter le château, et commença la collection de tableaux de famille qui s'y trouve aujourd'hui.



C'est à Mouchy, où il s'était réfugié avec la maréchale, née d'Arpajon, en 1794, que le Tribunal révolutionnaire l'envoya prendre pour le conduire à l'échafaud. Sa

femme l'y suivit volontairement : il n'y avait point de mandat d'arrêt contre elle. Ils avaient tous deux près de quatre-vingts ans.

La duchesse de Duras, leur fille, arrêtée en même temps qu'eux, et la princesse de Poix, née Beauvau, leur belle-fille, que son mauvais état de santé sauva de la prison, échappèrent à la mort grâce au 9 Thermidor.

Elles n'émigrèrent point, et conservèrent, par leur présence, la terre et le château de Mouchy.

Le prince de Poix, fils aîné du maréchal de Mouchy, s'y établit avec sa famille après sa rentrée en France. C'est alors que Mouchy fut érigé en pairie.

Son fils aîné, Charles, duc de Mouchy, époux de Mlle de Laborde, en hérita.

Mouchy appartint ensuite à la fille unique de ce dernier, Léontine de Noailles, mariée à son cousin le vicomte Alfred de Noailles, tué à la Bérésina, puis à leur fille unique, Cécile de Noailles, mariée à son cousin germain Henry, duc de Mouchy, père du duc actuel.

Vers 1825, le duc de Mouchy bâtit les écuries. En 1840, la vicomtesse de Noailles doubla le château en construisant le corps de bâtiments central qui regarde le village, reproduisant sur cette façade nouvelle la plupart des motifs d'architecture et de sculpture de l'ancienne.

Elle refit et changea toutes les distributions intérieures et augmenta considérablement la collection déjà existante de tableaux, portraits et objets d'art échappés au pillage de la Révolution.

En 1855, Henry, duc de Mouchy, construisit la terrasse du côté de la Vallée; en 1858, sa veuve commença la restauration totale de l'ancienne façade.

En 1867, le duc de Mouchy actuel acheva les restaurations et embellissements, en bâtissant l'aile en retour sur la pelouse, et en réunissant le château à la grosse tour, seul vestige existant du premier château. On y a placé la bibliothèque.

Mouchy, tel qu'il est aujourd'hui, présente l'intérêt d'une habitation ancienne dont l'intérieur a été adapté aux habitudes du confort moderne, et qui jouit d'une vue pittoresque au milieu d'un pays accidenté.

L'intérieur du château se recommande par une collection curieuse de portraits de souverains et de personnages célèbres de tous les temps et de tous les pays, particulièrement du siècle de Louis XIV, par une bibliothèque nombreuse et bien composée, où se trouvent de précieuses archives et de curieux autographes, et par la réunion de nombreux objets d'art et de reliques de famille, conservés par les soins de plusieurs générations : précieuses épaves d'un passé dont tout à Mouchy rappelle les glorieux souvenirs.

Avec un grand souci de l'art et de la tradition, le duc de Mouchy a su conserver à ce beau château, tout en l'embellissant, son élégant et grandiose aspect.



PIERREFONDS

Le château de Pierrefonds, placé comme en sentinelle sur la colline, à l'une des limites de la forêt, semble prêt, comme autrefois encore, soit à l'envahir, soit à protéger ses abords. De quelque côté qu'on l'examine, c'est le firmament lui-même qui sert de fond au tableau.



En suivant des yeux ces tours élevées, ces courtines, dont les corniches sont des mâchicoulis, dont les meurtrières sont des fenêtres élégantes, on admire l'harmonie qui naît du contraste de ces lignes droites et de ces lignes courbes qui se confondent et se lient toutes entre elles. Pierrefonds était l'une des plus anciennes châtellenies du Valois. Bien antérieur à celui que l'on voit aujourd'hui, le château devait son existence à Oger de Bérogne. C'était une forteresse très massive, défendue par des fossés profonds et des tours carrées. Nivelon fut le premier seigneur de Pierrefonds bien positivement connu.

Vers l'an 1193, sous Philippe Auguste, le château de Pierrefonds entra dans le domaine du roi, et, en 1270, Saint Louis le donna à Jean, son second fils. Le XII[e] siècle a vu commencer la décadence de l'ancien château de Pierrefonds, abandonné aux chanoines de Saint-Sulpice. Rarement visité par les rois à cause de son état de vétusté et de dégradation, ce château n'avait plus rien de remarquable jusqu'en 1390, où Louis, duc d'Orléans et premier duc de Valois, au lieu de le réparer, préféra en rebâtir un autre sur un nouvel emplacement.

Les quatres angles et le milieu de chaque face sont



Louis XIII, ce château devint encore l'asile des factieux.

Louis XIII en fit faire le siège. Le commandant Villeneuve, privé de vivres et voyant une des grosses tours écroulée, la terrasse sur laquelle était bâti le donjon sapée dans ses fondements, demanda à capituler.

Richelieu fit démanteler le château.

Avant l'an XII, les ruines de Pierrefonds appartenaient à la maison d'Orléans. En cette année, elles furent vendues comme propriété nationale pour la somme de 8100 francs. L'empereur Napoléon les acheta, en 1813, pour celle de 15000 francs. Depuis ce temps, elles firent toujours partie des domaines de la Couronne.

Quelques jours après la célébration du mariage du roi des Belges, Louis-Philippe voulut faire visiter à son royal hôte les environs de Compiègne. Le château de Pierrefonds ne fut pas oublié. On avait élevé sur les ruines de cette forteresse une tente sous laquelle dîna la famille royale. Sous le règne de Napoléon III (1862), de grands travaux de restauration ont été entrepris sous la direction de l'architecte Viollet-le-Duc.

flanqués de grosses tours rondes. Le côté sud-ouest est dominé par un donjon de forme trapézoïdale se rapprochant beaucoup du carré.

La saillie de ce donjon est toute sur la cour intérieure : il défendait la porte principale.

La courtine, au-dessus de cette porte, est ornée d'un grand bas-relief figurant l'Annonciation. Les statues des Preux s'abritent dans des niches aux faces antérieures des tours.

Sur la cour intérieure, de forme irrégulière, donnent l'entrée principale des bâtiments d'habitation, précédée d'un perron sur lequel a été érigée la statue équestre, en bronze, du duc Louis d'Orléans, le portail, avec trois statues (saint Jacques, Louis et sa femme, Valentine de Milan) et la chapelle.

Celle-ci a des tribunes latérales qui aboutissent à une sorte de chœur supérieur où l'office était spécialement célébré pour le châtelain et sa famille.

A part la grande salle de justice et sa cheminée ornée des statues des Preux, la salle des Gardes et quelques pièces voûtées à moitié souterraines, les bâtiments d'habitation sont tout à fait modernes, ainsi que la distribution intérieure du donjon.

En 1413, le château fut rendu à Charles d'Orléans, héritier de Louis ; en 1420, on le trouve occupé par les Anglais, des mains desquels il passa à la Couronne.

Louis XII fit entièrement reparer le château de Pierrefonds.

En 1588, il tomba entre les mains des ligueurs et y demeura jusqu'après l'abjuration de Henri IV. Sous



ROSNY

Raoul de Meauvoisin, dit le Barbu, premier sire de Rosny, commença vers le milieu du IIe siècle (1070) la longue et brillante lignée des seigneurs barons de Rosny. Tous ses descendants directs jusqu'à Guy V de Mauvoisin (1350) ajoutèrent ce titre à leur nom patronymique.

En 1360, Amaury Mauvoisin, dixième seigneur de Rosny, chanoine de Paris, devint propriétaire du château à la mort de son frère, Guy V.



En 1396, Jehan d'Ivry, du chef de sa femme, Béatrix d'Harcourt, devient seigneur de Rosny.

Les Anglais prennent d'assaut le château de Rosny, en 1435, y mettent le feu, en rasent toutes les fortifications. L'un d'eux s'empare, à son profit, de la seigneurie, qu'il garde jusqu'en 1453.

Après le départ des Anglais, Jean Ier de Melun, vicomte de Gand, seigneur d'Antoing et d'Épinay, fit valoir ses droits à l'héritage de sa cousine, Ide de Saquainville, femme de Jehan d'Ivry, quinzième seigneur de Rosny, tué à la bataille d'Azincourt (1415); il obtint gain de cause.



En 1529, Jean IV de Béthune, par son mariage avec Anne de Melun, fille de Hugues de Melun, dix-huitième seigneur de Rosny, devient propriétaire du château. La seigneurie échoit à son fils aîné, François de Béthune, en 1554.

Maximilien Ier de Béthune, duc de Sully, fils de François, ministre de Henri IV, voit ériger en sa faveur la baronnie de Rosny en marquisat, et celle de Sully, qu'il avait achetée en 1602, en duché-pairie.

Il fit construire le château actuel, rétablissant la résidence des seigneurs de Rosny sur son premier emplacement. Le vieux manoir ayant été brûlé par les Anglais, en 1435, ces seigneurs habitèrent le château de Beuron, qui vit naître le duc de Sully.

La seigneurie de Rosny resta à la famille des ducs de Sully jusqu'en 1718, où Maximilien VI, Henri de Béthune, dernier des ducs de Sully, la vendit au comte François Olivier de Senozan, intendant général du clergé, qui mourut en 1736 sans enfants; il laissa tous ses biens à sa nièce, Madeleine-Henriette-Sabine de Senozan-Virille, comtesse de Talleyrand-Périgord.

Du chef de sa femme, le comte Joseph-Archambaud de Talleyrand-Périgord devient marquis de Rosny en 1779.

Le comte Alexandre-Edmond de Talleyrand-Périgord, duc de Dino, hérita de Rosny à la mort de son père, en 1808, et le revendit en 1817 à un M. Mourault, négociant à Paris.

L'année suivante, le duc de Berry s'en rendit acquéreur pour sa jeune femme, Marie-Caroline. Mme la duchesse de Berry vient s'installer à Rosny en 1819. Elle fait construire les deux ailes du château. Forcée de s'exiler en 1830, elle le vend à M. Stone, banquier anglais, en 1831.

A cette époque, la propriété de Rosny fut morcelée.

Le château allait être démoli, lorsque le comte Le Marois, fils du général de ce nom, en fit l'acquisition. La restauration de la grande salle à manger est son œuvre.

En 1869, il vend Rosny à M. Jean-Gustave Lebaudy.

Le château de Sully, si imposant dans son harmonieuse simplicité, était conçu dans le beau style sobre et correct qui prédomina sous le règne de Louis XIII, dont il a gardé le nom. De vastes fossés à sec entouraient le château, que deux ponts-levis mettaient comme aujourd'hui en communication avec le parc. L'arrivée par la grande grille d'honneur est vraiment imposante; cette grille elle-même, tout en fer forgé et vieille de près de deux siècles, attire l'attention par ses dimensions monumentales. Du vestibule, on entre dans le grand salon de la duchesse de Berry, appelé communément le salon jaune, à cause de la couleur des tentures qui le décorent.



Cette pièce est un souvenir pour ainsi dire vivant du séjour de Mme la duchesse de Berry à Rosny. On sait gré aux châtelains de Rosny de s'être fait un scrupule d'y rien changer, malgré l'anachronisme du style et de l'ameublement. La superbe glace de trois mètres et demi de largeur sur près de trois mètres de hauteur est le cadeau de noces de la manufacture de Saint-Gobain au duc de Berry; au-dessus et lui servant de couronnement, un très bon portrait de Sully apparaît au milieu d'un trophée de drapeaux et de canons en chêne doré.



A l'autre extrémité, faisant face à Sully, le portrait en pied de Henri IV surmonte une belle cheminée en marbre noir. Les tapisseries qui recouvrent les canapés, fauteuils, chaises, et qui reproduisent des scènes tirées des fables de La Fontaine, sont l'ouvrage de l'auguste châtelaine et de ses dames d'honneur.

La plupart des meubles portent la signature de Jacob, l'ébéniste en renom sous la Restauration.

Du salon jaune, on pénètre dans la grande salle à manger, la pièce la plus intéressante du château de Rosny.

Sans transition, on tombe en pleine Renaissance, et l'on a bien la sensation des seigneuriales magnificences du temps de Sully.

Cette belle salle, avec ses solives peintes sur fond bleu ciel, sa cheminée monumentale, ses chevaliers armés de pied en cap, qui se dressent comme des visions d'un autre âge le long des murailles tendues de tapisseries précieuses, avec ses bahuts antiques, ses dressoirs surchargés de sculptures, cette salle excite une vive admiration.

La superbe cheminée en chêne sculpté faisant face à la porte est un morceau de toute beauté, tant par le travail exquis que par l'originalité des sujets qui y sont représentés.

La bibliothèque est tendue de quatre tapisseries des Gobelins signées Oudry (scènes de chasses). Dans la chapelle, deux splendides toiles du peintre Ribéra, le *Martyre de saint Laurent* et celui de *saint Barthélemy*, ce dernier un des meilleurs, des plus saisissants qu'ait produits le grand maître espagnol : l'apôtre, de grandeur naturelle, est suspendu par les poignets, la tête énergique, le torse à nu d'un admirable modelé, se dégagent en pleine lumière du milieu de la toile avec une extraordinaire intensité de vie, de sentiment, de relief, pendant que les autres parties du tableau se perdent dans un de ces clairs-obscurs dont Ribéra avait le secret.

Rosny, si joliment situé aux bords de la Seine, appartient aujourd'hui à M. Paul Lebaudy, député, depuis la mort de sa mère, Mme Gustave Lebaudy.

Secondé par sa charmante femme, née Murat, M. Lebaudy y offre à tous les siens l'hospitalité la plus cordiale.



HENRI IV
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE

PONTCHARTRAIN

Étienne Le Paumier (Palmarius) fut le premier seigneur connu de Pontchartrain.

En 1691, Louis II Phélippeaux, comte de Pontchartrain, chancelier de France, donna un grand renom à sa famille et augmenta considérablement l'importance de la terre de Pontchartrain. Né en 1643, il fut reçu conseiller au Parlement de Paris en 1661; puis il devint successivement premier président au Parlement de Bretagne, intendant des finances, contrôleur général, ministre et secrétaire d'Etat, et enfin chancelier de France en 1699. Il avait épousé. en 1668, Marie de Maupeou, qui mourut en 1774. Le chancelier Jérôme Phélippeaux, comte de Pontchartrain et Maurepas, comte de Palluau et de Nervieux, leur fils, se maria deux fois.



Sa première épouse, Christine-Éléonore de La Rochefoucauld, eut plusieurs fils; la seconde, Rosalie-Angélique de l'Aubespine, n'eut que deux filles, dont la seconde épousa, en 1715, le duc de Nivernais, lequel mourut sans enfants et dont l'héritage passa à sa nièce Adélaïde-Diane-Hortense-Délie Mancini de Nivernais, mariée au duc de Brissac, celui qui fut massacré à Versailles en 1792.

Le château de Pontchartrain, où se réunissait l'élite de la société française du XVIIIe siècle, avait eu fréquemment pour hôte Montesquieu. Ce dernier nous laisse une trace indiscutable de ses visites dans une lettre datée du 12 mars 1754, alors que Mme de Pompadour était parvenue à faire disgracier le comte de Maurepas, qui en était propriétaire à cette époque. « J'arrive de Pontchartrain, écrit Montesquieu, où j'ai passé huit jours fort agréables. Le maître de la maison (M. de Maurepas) a une gaîté et une fécondité qui n'ont point de pareilles. Il voit tout, il lit tout, il rit de tout, il est content de tout, il s'occupe de tout; c'est l'homme du monde que j'envie davantage : il a un caractère unique. »

Au XIXe siècle, le château de Pontchartrain fut acheté par M. Carvillon des Tillières, grand louvetier, à la famille de Brissac. M. Carvillon des Tillières le vendit à son tour au marquis d'Osmont, puis il passa ensuite à Mme de Païva, qui le légua à M. Haenkel de Donnesmarck.

On peut admirer, dans le salon de Pontchartrain, deux tableaux de Van der Meulen représentant le château et le parc vers 1670, c'est-à-dire à l'époque la meilleure de ce peintre. Saint-Simon a dit de Pontchartrain : « grande et riche terre, aimable demeure ».

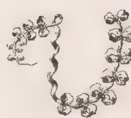


Il est actuellement la propriété de la marquise de Villa-Hermosa, qui y habite avec ses enfants, le marquis de Villa-Hermosa et le comte de Premio-Real.



Collection de Pontchartrain.

VAUX-LE-VICOMTE



aux-le-Vicomte doit être considéré comme le spécimen le plus réussi des châteaux du XVII[e] siècle. Il appartenait au célèbre surintendant des finances, Nicolas Foucquet, qui transforma le petit domaine de Vaux, que son père lui avait laissé, en la plus merveilleuse résidence qu'il soit possible d'imaginer. Remarquablement doué, artiste, lettré, épris de tout ce qui est beau, il sut s'entourer des grands artistes de l'époque pour édifier cette œuvre remarquable.



C'est en 1656, sur les plans de l'architecte Le Vau, que commencèrent les travaux, qui durèrent près de six années. Pour l'emplacement du nouveau château, on rase le village de Vaux et deux hameaux qui en dépendent, on capte les eaux de la petite rivière d'Anqueuil pour faire le grand canal, et l'on creuse un gigantesque réservoir pour alimenter les vasques, miroirs, cascades, fontaines que Le Nôtre disposera dans le parc et les jardins.



Foucquet s'était attaché le peintre Le Brun, qui arrivait d'Italie, où il avait étudié, grâce à la libéralité du chancelier Séguier; organisateur, décorateur habile, il conseille Le Vau, Le Nôtre et Puget, apportant à tous les détails le souci de la perfection.

Il organisa à Maincy, village voisin, une manufacture de tapisserie de haute lice avec des ouvriers venus des Flandres; c'est là qu'ont été tissées les *Chasses de Méléagre*; c'est là que les peintres Courant et Lefébure exécutèrent les copies de l'*Histoire de Constantin*. De là, l'origine d'une des plus belles créations artistiques de l'industrie française, car ce sont les ouvriers et les métiers du Maincy qui, transportés aux Gobelins, formèrent les premiers éléments de la manufacture royale.

Mlle de Scudéry, dans le roman de *Clélie*, donne du château une bien jolie description : « Ce lieu, dit-elle, a tant de beautés surprenantes, qu'on ne peut les imaginer sans les avoir vues : aussi a-t-il été entrepris et achevé par un homme qui ne fait rien que de grand et de qui l'esprit, par sa vaste étendue, ne peut concevoir de petits desseins; par un homme qui, donnant sa vie au service du Roy, veut mesme que ses plaisirs servent à l'embellissement et à la gloire de son pays.

« Vaux est situé à une demi-journée de Paris; le chemin en est beau, et, pour surprendre d'autant plus, on n'aperçoit sa beauté que lorsqu'on est arrivé à l'avant-cour, qui est grande, belle et spacieuse. »

L'entrée, en effet, est d'un aspect grandiose, avec sa première grille, dont les pilastres sont formés par douze figures de pierre taillées en façon de gaines, sortes de dieux Termes adossés, d'un grand effet décoratif.

La cour a quatre pavillons aux quatre coins, qui



forment d'autres cours. De l'avant-cour, on voit devant soi la façade monumentale avec ce magnifique perron qui donne une si grande majesté au bâtiment; on y accède par un pont jeté sur de grands et beaux fossés d'eaux vives.

Cette façade est d'une belle composition, d'un goût pur et simple, presque sans ornements: quelques sculptures, des chiffres, des attributs au-dessus des fenêtres du rez-de-chaussée, des bustes et un attique, avec deux statues couchées couronnant la porte d'entrée.

On se trouve, en entrant, dans un grand vestibule à trois arcades qui autrefois laissait pénétrer la vue à travers toute l'épaisseur du château; de belles colonnes soutiennent ce vestibule, qui donne accès dans « le plus superbe salon qui fût jamais », dit Mlle de Scudéry, et dont le dôme est soutenu par douze arcades d'une belle élégance.

A la partie supérieure de ce hall qui tient toute la hauteur du château sont douze cariatides sculptées, représentant les signes du zodiaque, portant sur leur tête des corbeilles de fruits, et reliées entre elles par des attributs et des fleurs. Ces cariatides et ces attributs étaient dorés, du temps de Foucquet, et se détachaient sur un fond rouge. Tout le bas de la pièce était peint en imitation de marbre de couleur.



LES ÉCURIES

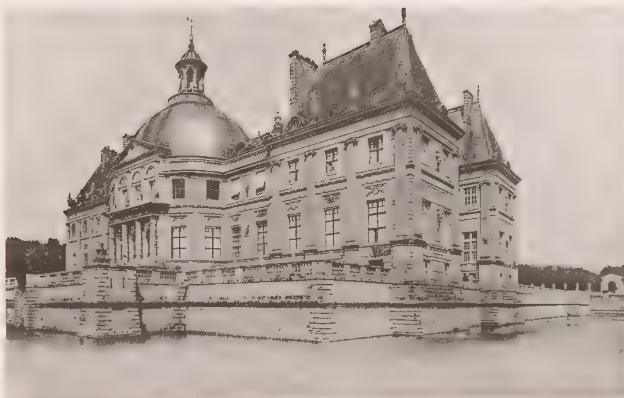
Le dôme était orné d'une grande composition de Le Brun, représentant le Palais du Soleil, les Saisons, les Heures, Jupiter, Vénus, Mercure, avec au centre un écureuil et la devise : *Quo non ascendet ?* (Jusqu'où ne montera-t-il pas ?)

Il existe encore à Vaux cinq plafonds par Le Brun, superbes compositions allégoriques où les dieux et les astres font valoir la gloire et les mérites du maître du lieu.

A droite du grand salon, dans l'antichambre de Mme Foucquet, l'*Apothéose d'Hercule*. Entouré de huit bas-reliefs, représentant l'homme domptant les éléments, le demi-dieu est enlevé dans les cieux sur un char d'or attelé de deux chevaux

Dans la chambre des Muses, qui vient ensuite, le plafond représente la Fidélité, montant vers le ciel, accompagnée de la Prudence, de la Vertu et de la Raison.

Cette dernière montre Apollon qui avec son arc tire sur l'Envie. Aux voussures du plafond sont peints des sujets en camaïeu représentant des sujets poétiques entourés de fleurs et d'attributs au milieu desquels on



dans cette chambre vingt fauteuils de peluche de Chine, quatre lustres en cristal de roche, des miroirs encadrés d'argent et sur le sol un tapis de Perse.

A gauche du vestibule se trouve le salon d'été. Les peintures de ce salon, quoique d'une grande légèreté, sont d'un goût parfait. Le plafond représente la chute de Phaéton et les quatre Saisons.

Il a conservé les poutrelles peintes comme au temps de Henri IV.

Quelques pièces encore à signaler :

La chambre de Louis XIV, où du reste il n'a jamais couché, avec un plafond encadré de figures de Jupiter, de Mars, de Pomone.

remarque un aigle, les ailes éployées, ayant sur sa tête un écureuil et tenant dans son bec une banderole sur laquelle on lit le *Quo non ascendet ?*

Mais où le pinceau de Le Brun s'est surpassé, c'est dans la composition des huit Muses placées deux par deux aux angles des voussures. Ce plafond est ce qu'il y a de plus accompli. Félibien a fait observer que si les Muses sont représentées sans ailes, c'est que Le Brun a voulu marquer qu'elles sont les gardiennes du lieu et qu'elles n'en doivent pas sortir.

Avant la disgrâce de Foucquet, les parois de la chambre des Muses étaient décorées de huit tapisseries tissées d'or représentant l'histoire de Vulcain, provenant de la fabrique anglaise de Mortlake. On voyait



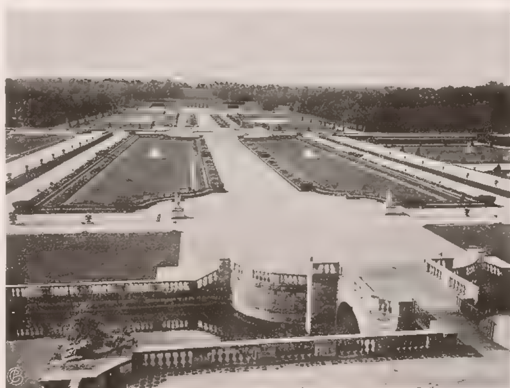
Après la chambre de Mme Foucquet est un petit salon où Le Brun a peint au plafond Morphée, sous les traits d'une jeune femme endormie sur des nuages.

Enfin, au premier étage, à côté du cabinet de Foucquet, une pièce dont le plafond Louis XIII est orné de deux bien jolies compositions représentant Actéon et Diane au bain.

Le mobilier devait être en harmonie avec ces appartements si richement décorés. La liste en est intéressante, mais elle dépasserait les bornes de cette notice. On peut citer cependant, pour donner une idée du luxe qui régnait à Vaux, cent trente tapisseries de haute lice à personnages, tissées d'or, provenant de la manufacture de Maincy; un nombre



considérable de tapis de Perse et de Chine; vingt-cinq lits avec leurs garnitures complètes et celles des fenêtres, parmi lesquels un, de brocart à fleurs d'or de nuances diverses, garni de crépines à boutons d'or et d'argent fin, un autre de velours vert garni de broderies or et argent avec courtepointe de brocart or, argent, incarnat et vert. Ce dernier fut acheté par Louis XIV à la vente des meubles du surintendant pour 14 000 livres.



LES PARTERRES

Lorsque, du haut du perron, l'œil contemple ces larges allées, ces parterres aux dessins réguliers, ces mille jeux d'eaux d'où émergent les fontaines de la Couronne, celles des Animaux et de la Gerbe, ces vasques et ces statues dans leur cadre de charmilles, on admire l'œuvre de Le Nôtre, qui compléta d'une façon si grandiose celle de Le Vau. Son goût artistique et l'ampleur de ses vues inventèrent cet heureux mélange de motifs décoratifs, de parterres, de quinconces, « d'effets d'eaux » que décoraient en marbre et en bronze les figures des dieux et des déesses, et qui constitue le jardin à la française.



Foucquet avait dépensé la somme énorme de 18 millions pour la construction du château de Vaux, et, au moment où les travaux touchaient à leur fin, il pouvait se croire à l'apogée de sa puissance : mais la roche tarpéienne était près du Capitole : s'il s'était fait des amis par ses libéralités, il avait aussi d'implacables ennemis, entre autres Colbert, qui aspirait à le remplacer et qui tous les soirs contrôlait ses opérations et en démontrait l'irrégularité à Louis XIV.

Mazarin, dont il n'avait en somme que suivi l'exemple en puisant dans les coffres de l'État et qui (pour cause) l'avait toujours soutenu, était mort. Dès lors, sa perte fut irrévocablement arrêtée; mais Colbert et Louis XIV le dissimulèrent habilement.

Une fête magnifique que Foucquet offrit au monarque dans son château de Vaux et dans laquelle il déploya un luxe insolent acheva de porter au comble l'envieuse colère de Louis XIV, dont le surintendant avait encore allumé la haine jalouse en osant porter les yeux sur Mlle de La Vallière.

Cette fête, pour laquelle plus de six mille invitations avaient été lancées, eut lieu le 17 août 1661. Le roi s'y rendit de Fontainebleau, accompagné de toute sa Cour, escorté par les mousquetaires et une troupe d'infanterie.

Louis XIV, en arrivant, fut étonné de tant de splendeur, et c'est le sourcil froncé qu'il traversa rapidement le château pour gagner les jardins. Un souper qui coûta plus de 100 000 livres fut servi dans des services d'argent et d'or massif.

Après le souper, eut lieu la comédie, où Molière parut lui-même sur le théâtre, puis une fête de nuit des plus fériques dans ce cadre admirable.

Peu de temps après la fête de Vaux, le roi se rendit à Nantes, où il fut suivi par Foucquet. Là, il ordonna son arrestation. Condamné à la prison perpétuelle, il fut transféré au château de Pignerol, où il mourut après dix neuf ans de captivité la plus étroite et la plus dure.

Quels que soient les torts de ce financier trop peu scrupuleux, il n'a pas moins contribué pour une large part à développer à cette époque le goût des lettres et des arts.

Après la chute du surintendant, dont les biens avaient été confisqués, Mme Foucquet put racheter Vaux aux créanciers de son mari. En 1705, à la mort de son fils, elle vendit le domaine au maréchal de Villars, qui, plus militaire qu'artiste, laissa les ronces envahir l'œuvre de Le Nôtre.

Le maréchal y recevait nombreuse et élégante compagnie; on y voyait les ambassadeurs et les princes étrangers; Voltaire y venait souvent.

Il n'est resté de son passage qu'un portrait en pied de la maréchale de Villars, peint par Coypel sur un panneau du petit salon doré. Elle est représentée jouant de la guitare et souriant à un jeune homme, vêtu seulement d'une légère draperie, qui se penche galamment vers elle; un petit amour couronne de fleurs un lion couché à ses pieds.

En 1764, Villars céda Vaux à Gabriel de Choiseul, duc de Praslin; mais ni lui ni ses héritiers ne se soucièrent de lui rendre son ancienne splendeur. Les parterres avaient été abandonnés, et, faute d'entretien, les constructions se délabraient de toute part.



LA MARÉCHALE DE VILLARS
par
COYPEL

Il fut heureusement acquis, en 1875, par M. Sommier, homme de goût parfait et de grand sens artistique, qui en entreprit la restauration et sut la mener à bonne fin, repeuplant les jardins de statues et de groupes de marbre, et mettant le château dans le même état qu'au temps de Foucquet. C'est une belle œuvre, pour laquelle les amis des arts doivent reconnaissance à M. Sommier.

VIGNY

Le château de Vigny a été construit en 1504, par le cardinal Georges I[er] d'Amboise, sur les ruines d'un ancien manoir dont on fait remonter l'origine à 1377.

En 1449, Richard de Marbury, lieutenant du duc de Bedford, s'étant mis au service du roi de France Charles VII, reçut le fief de Vigny parmi plusieurs autres, à cause de sa femme Catherine de Fontenay. Les enfants de Richard de Marbury possédèrent ce fief jusqu'en 1501, époque à laquelle ils le vendirent à Louis de Hédouville, seigneur de Sandricourt, bailli et gouverneur de Blois en 1495, et à Françoise de Rouvray, dame de Saint-Simon, sa femme. C'est de cette famille de Rouvray que descend Louis, duc de Saint-Simon, l'auteur des célèbres *Mémoires*. Cette dame de Saint-Simon, devenue veuve, céda la seigneurie de Vigny au cardinal d'Amboise, premier ministre de Louis XII.

Georges II d'Amboise, évêque de Clermont, neveu du cardinal, hérita de Vigny, qu'il habita fréquemment. A sa mort, le domaine échut à Mme Renée d'Amboise, sa parente. Cette dame en garda la propriété jusqu'en 1555. Le 25 juin de cette même année, le domaine de Vigny fut vendu, moyennant 50000 livres, au connétable Anne de Montmorency. Par son testament, en date de 1563, le connétable laissait, entre autres terres et seigneuries, celle de Vigny à son troisième fils Charles de Montmorency. Charles de Montmorency légua le fief de Vigny à son neveu Henri II, gouverneur du Languedoc, qui, ayant pris parti pour Gaston d'Orléans contre Louis XIII, fut jugé et décapité à Toulouse en 1632. Vigny échut à



Marguerite de Montmorency, veuve d'Anne de Lévis, duc de Ventadour. Le roi Louis XIII aimait à venir à Vigny ; le cardinal de Richelieu s'y rendait aussi. L'héritier du domaine, Louis-Charles de Lévis, duc de Ventadour, avait épousé, en 1671, Charlotte-Eléonore de La Motte-Houdancourt. Cette dame s'intéressait vivement à Vigny en souvenir de sa fille unique Anne-Geneviève, mariée en 1691 à Louis-Charles de La Tour, dit le prince de Turenne. Celui-ci mourut de ses blessures à Steinkerke le 4 août 1692, et sa veuve se remaria en 1694 à Hercule Mériadec de Rohan. Elle mourut subitement, le 21 mars 1727. Sa mère, la duchesse de Ventadour, lui avait cédé la baronnie de Vigny. Retenue à la Cour par ses hautes fonctions de gouvernante des enfants de France, la duchesse de Ventadour était fort connue, et les gazettes du temps ne se faisaient pas faute de rapporter ce qui la concernait.



Le nouveau seigneur de Vigny était donc, en 1727, Charles de Rohan, prince de Soubise, maréchal de France, ami inséparable de Louis XV, dont il partagea tous les plaisirs.

Il s'allia à la famille royale en mariant sa fille aînée avec Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, qui embellit Chantilly et construisit le Palais-Bourbon, actuellement la Chambre des Députés.

Charles de Rohan étant mort en 1787, la terre de Vigny revint aux héritiers du maréchal de Soubise.

En 1822, le domaine fut vendu à la requête du prince de Condé, dont la mère était la fille du maréchal de Soubise.

Il fut acheté par M. de Clercq, qui le garda jusqu'en 1829.

A cette époque, Vigny revint à ses anciens propriétaires, la famille de Rohan, jusqu'en 1844, où le duc de Montbazon, dernier survivant des Rohan-Guéménée, s'en était défait au profit de Mme Coffin, veuve Legrand, de Pontoise.

Celle-ci le légua, en 1851, à Mme Victorine Legrand, qui épousa M. Touchard, lequel, de son côté, le vendit, en 1855, à M. Paul Le Poitevin.

M. le comte Vitali s'en rendit acquéreur le 8 novembre 1867.

Il y a fait de très grandes améliorations, en apportant, au milieu d'objets d'art incomparables, le plus large confort et le meilleur goût.

Secondé par son fils et sa belle-fille, il offre un accueil plein de cordialité aux nombreux hôtes qui viennent chaque année à Vigny, un des plus magnifiques châteaux existant dans la contrée.



MARGUERITE DE MONTMORENCY
DUCHESSE DE VENTADOUR
D'après une estampe de l'époque.

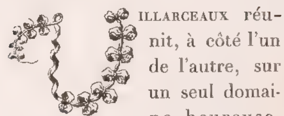


HERCULE-MÉRIADEC DE ROHAN-SOUBISE
PRINCE DE ROHAN
D'après une estampe de l'époque.



MARIE DE LA GUICHE
DUCHESSE DE VENTADOUR
D'après une estampe de l'époque.

VILLARCEAUX



Villarceaux réunit, à côté l'un de l'autre, sur un seul domaine, heureusement conservé dans son intégrité, deux exemples d'anciens jardins d'époques différentes. L'un, du temps de la Renaissance, au fond d'une étroite vallée, près de nombreuses sources; l'autre, du commencement du XVIII[e] siècle, sur le penchant du coteau, soigneusement maintenu dans son état primitif. C'est un ensemble précieux et très rare, si même il n'est unique. Le domaine de Villarceaux se trouve sur la route de Mantes à Chaussy, au milieu de collines boisées.



Une haute grille Louis XV, élégante et simple, avec des barreaux droits sans ornement, laisse apercevoir le château. De chaque côté, des pavillons: celui de droite, pour le logement du concierge; celui de gauche, pour la chapelle. Le fronton de la grille, au-dessous de la couronne qui le surmonte, porte les armes des Villefranche et des Mérode.

La cour d'honneur, à quelques pas de la grille, écarte ses rigides parois de verdure pour apparaître, pompeuse et large, aux approches de la demeure. Entre des pièces de gazon, — qu'on disait autrefois à l'anglaise, — qui épousent la forme de la cour et sont entourées de sable ratissé, l'allée d'accès, toute droite, pavée encore des vieux grès d'autrefois, continue l'allée d'ormes extérieure et descend jusqu'au perron de quatre marches. A gauche et à droite du château, une allée droite, gazonnée, achève, avec ses alignements de tilleuls taillés, le dessin de la cour d'honneur et se poursuit dans toute la largeur du parc. A cause de son tapis de gazon, elle est appelée « l'allée verte ».

Tandis qu'au flanc du coteau la nouvelle demeure, du XVIII[e] siècle, élève simplement sa masse sobre, harmonieuse et grise, presque sans saillies, dans le cadre massif



de verdure, et, dominant les parterres à la française, en bas, près de l'étang est le vieux manoir seigneurial et à côté des canaux et de très anciens jardins.



Après avoir appartenu à la maison de Chaumont, dès le XIIIe siècle, Villarceaux passe dans la maison de Trie. Jacques de Trie, qui épousa Catherine de Fleurigny, eut sur ce sol fécond du Vexin deux fils et sept filles. Sa deuxième fille, Jeanne de Trie, dame de Villarceaux, devait apporter cette terre à son mari, Martin de Pillavoine; la seigneurie passa ensuite à leur fils, Guillaume de Pillavoine; mais de nouveau un mariage, en 1522, apporte la seigneurie à la famille de Mornay.



Madeleine de Pillavoine épouse, en effet, Jacques de Mornay, seigneur d'Ambleville et d'Omerville, et Villarceaux reste à cette maison de Mornay jusqu'au commencement du XVIIIe siècle.

Le château des Pillavoine et des Mornay se trouvait dans un fond de vallée, à côté de sources abondantes et nombreuses, entre les deux coteaux qui l'abritaient et le protégeaient, et au milieu de grands bois. Les tourelles en marquent les angles; au pied de l'une d'elles, — la tourelle des Condamnés, — en se penchant vers un étroit soupirail qui s'ouvre sur des ténèbres humides, on entend le bruit d'une eau courant sous les voûtes.



Mais, à l'autre angle du bâtiment, une tour plus légère s'avance en pleine clarté, au bord des pièces d'eau. Elle se rattache au vieux château par un corps de bâtiments que l'allée longeant le bassin traverse sous une arcade en plein cintre. C'est le pavillon de Ninon de Lenclos.

Sous la voûte, une petite porte basse s'ouvre dans un vestibule d'où part un étroit escalier en bois.

L'air y est tout imprégné d'une odeur de vieilles choses. Au premier étage, trois petites pièces : l'entrée, la chambre et le petit boudoir rond dans la tourelle.

Sur les boiseries des murs, sur le plafond de la chambre, se répète, parmi les peintures à peine atteintes, le chiffre de Louis de Mornay, marquis de Villarceaux, qui sut fixer, pendant cinq années, le cœur de l'inconstante Ninon. Çà et là, les meubles vieillots, les meubles jolis, confidents trop discrets.

Dans un coin du boudoir, une porte, peinte comme le reste de la boiserie, s'ouvre sur une armoire carrée, basse et très simple, ménagée dans l'épaisseur du mur. Il y a deux rayons qui semblent être deux très honnêtes rayons d'armoire, mais ils sont mobiles, et, à peine retirés, laissent la paroi droite s'ouvrir et montrer la fameuse cachette, grande comme une toute petite guérite, avec son banc, et, sur le côté, le judas percé dans le mur, d'où le galant prisonnier pouvait voir les allées et venues de l'entrée.

Et là, parmi les meubles en tapisserie au petit point, les lambris à peine disjoints, les peintures

adoucies, peu à peu s'émiettent dans la poussière du temps les grâces fanées et les souvenirs d'autrefois.

Le marquis de Villarceaux mourut en 1691. Son fils Charles avait été tué l'année précédente à la bataille de Fleurus. Catherine Brunet de Chailly, qu'il avait épousée, n'avait pas eu d'enfants et dut racheter la seigneurie, qu'elle laissa à son neveu, Charles du Tillet de La Boissière.

La tradition veut qu'épris de son domaine il ait lui-



même dessiné les plans et les ornements de sa demeure et de ses jardins; elle ajoute aussi qu'il s'y ruina.

Bien que l'art du jardinage fût à cette époque poussé à une extrême perfection, il faut reconnaître que ce fut un habile jardinier et artiste, celui qui sut réussir à répandre une telle harmonie judicieuse dans les dispositions et les formes générales de ces jardins et de cette maison. La famille Cartier acquit plus tard cette terre, le parc et le château, qu'elle a conservés dans leur intégrité primitive jusqu'à ce jour. Le comte de Villefranche, qui a épousé Mlle Thérèse de Mérode, en est le propriétaire actuel. Il est le fils du marquis de Ville-



franche et de la marquise, née Cartier, qui lui fit don de cette propriété, à laquelle il consacre toute l'éducation de son goût artistique si complet.



Par BOUCHER



Cabrières — Roquedols
Jottes — Uzès
Léran — Montsaunes — Pibrac
Pinsaguel — Saint-Élix

CABRIÈRES

Le château de Cabrières, ancien édifice encore en bon état, est bâti sur les hauteurs qui bordent, à droite, la route de Millau à Sévérac. Quelques anciens titres mentionnent la famille qui en avait pris le nom dans les temps primitifs. Émenou de Cabrières et son fils Guillaume furent témoins, en 1070, d'une donation faite à Odobric, abbé de Conques, par Frottard de Cornus. — Guillaume de Cabrières, Imbert et Frottard, ses frères, et leur neveu Émenou, furent au nombre des bienfaiteurs du monastère de Sylvanès, en 1166. Imbert de Cabrières figura aussi comme témoin, en 1195, au serment de l'évêque et du comte de Rodez.



Il paraît qu'à cette époque la maison de Cabrières était fort opulente et possédait un grand nombre de terres dans le pays. Rique de Cabrières, fille d'Imbert, épousa, en 1204, Bernard d'Arpajon, et lui apporta en dot la seigneurie de Cabrières. La terre de Cabrières était possédée au XVe siècle par la famille de Montvalat. Un acte des archives du château de Loupiac fait mention de noble Brenguier de Montvalat, damoiseau, seigneur de Cabrières, vivant en 1442. Louis de Montvalat, son successeur, y fonda la chapelle de Saint-Georges, le 13 octobre 1499 (acte reçu par Maurin, notaire de Compeyre).

Il s'était marié, en 1460, avec Aglaure de Capluc, fille de Pierre, chevalier, et de Marie-Anne de Picard.

Balthazar de Cahuzac, époux de Claude d'Alboy, était seigneur de Cabrières à la fin du XVIe siècle. Ce château passa ensuite aux Previnquières de Varès, et de ceux-ci aux Carbon.

Il appartient aujourd'hui à Mme Emma Calvé, la grande artiste lyrique, si aimée dans le pays pour sa bienfaisance.

ROQUEDOLS

Au milieu d'une mer confuse de croupes, de mamelons, de roches granitiques, non loin du causse de Méjan, se trouve une pittoresque vallée où le Betuzon bondit en blanches cascatelles ; de sombres bois de pins dominent de toutes parts.



C'est là que s'élève le château de Roquedols.

Construit au XVIe siècle, il est, malgré son allure de vieux château féodal, du style de la première Renaissance.

Il est soigneusement entretenu par son propriétaire actuel, M. Dol, qui, en lui conservant son caractère simple, mais bien typique, en a fait un attrait tout particulier pour les touristes, amis de la belle nature, qui ne craignent point de s'aventurer dans ces curieuses et sauvages régions des Cévennes.

C'est une vraie rareté que de trouver dans ces pays de montagnes et de collines boisées une demeure aussi complète, spécialement au point de vue architectural.

JOTTES

Le vieux château carré à quatre tours qui forme la partie centrale est d'une époque très reculée, ainsi que l'indiquent les embrasures des fenêtres à l'intérieur et leur position toute de guingois. Ce château est flanqué de deux ailes Louis XIII. Les communs, formant une grande cour rectangulaire, sont également Louis XIII; on y accède de la cour par un pavillon surmonté d'une horloge.



A l'intérieur, tous les plafonds sont faits de petites poutrelles. Dans la salle à manger se trouve une belle série de sept tapisseries des Flandres. Dans les salons, de nombreux et remarquables portraits de famille : la comtesse de Brettes-Thurin, née Mauléon de Foix, 1680; le marquis de Pontevès, président des États de la Noblesse en Provence, par L. Vigée; le comte de Pontevès-Tournon (Largillière); le comte de Pontevès, colonel du Royal-Corse, la comtesse de Pontevès, tous deux de Greuze; la comtesse de Pontevès, dernière abbesse de Maubuisson; la comtesse de Toulouse (Largillière). Le château de Jottes appartenait à la famille de Cassan. La dernière baronne de Cassan fut guillotinée à Toulouse pendant la Révolution; elle est la seule femme qui fut exécutée dans cette ville. Sa fille épousa le comte de Nogaret. Par son mariage avec Mlle de Nogaret, le comte de Brettes-Thurin en devint propriétaire; il appartient aujourd'hui à son petit-fils, le comte J. de Brettes-Thurin, et à la comtesse, née de Pontevès, qui y reçoivent de nombreux amis, et leur amabilité en a fait un des endroits les plus recherchés.

UZÈS

Sous la domination romaine, Uzès était un château appelé *Ucetia* et *Castrum Ucense*. On y éleva, peu de temps après, un temple dédié à Auguste. Uzès, dévastée par les Vandales (408), les Wisigoths (471) et les Francs (507), finit par rester à ces derniers. Son église eut de bonne heure une très grande importance dans les contrées méridionales. Les premiers évêques en furent Roria, saint Firmin et saint Ferréol, le fondateur du monastère célèbre auquel il donna son nom. Au VIIe siècle, l'évêché d'Uzès fut vivement disputé par des prétendants nombreux. Le premier seigneur d'Uzès dont



l'histoire ait gardé le souvenir fut Éléazar, qui vivait au XIe siècle. Raymond Decan lui succéda et posséda le domaine d'Uzès de compte à demi avec son frère Raymond. Ce dernier, ayant eu une fille qui épousa Rostaing de Sabran, la moitié de la seigneurie échut à cette branche. L'autre moitié se perpétua dans la famille de Decan. Cette dernière portion fut, en 1328, érigée en vicomté, et, en 1486, en duché. Le premier seigneur d'Uzès qui porta le titre de duc fut Jacques de Crussol, marié à Simonne d'Uzès. Quant à l'autre partie d'Uzès qui était passée entre les mains des seigneurs de Sabran, elle se divisa encore en se transmettant par voie d'héritage (1208-1224).

En 1227, une partie de ces débris passa, par acquisition, dans le domaine de l'évêque, et le surplus, en 1493, fit retour à Charles VIII. La sanglante croisade des Albigeois trouva dans Uzès et surtout dans son évêque des auxiliaires ardents.

L'évêque d'Uzès suivit partout Simon de Montfort, devenu momentanément possesseur de la viguerie d'Uzès. En 1229, un des comtes de Toulouse fit cession d'Uzès à Louis IX, qui la plaça sous la juridiction du sénéchal de Carcassonne et de Beaucaire.

C'est à Philippe le Bel qu'Uzès dut son érection en vicomté (1328). Plusieurs seigneurs d'Uzès se distinguèrent à cette époque par leur bravoure. Bérenger d'Uzès figura, avec son fils Guillaume, au siège d'Aiguillon (1346); un autre vicomte d'Uzès arrêta Robert Knolles, ce redoutable capitaine anglais, au moment où, après avoir traversé l'Auvergne, il se dirigeait sur Avignon. Les guerres de religion eurent au XVe siècle, dans Uzès, un de leurs plus sanglants théâtres.

Les ducs d'Uzès siégeaient au Parlement immédiatement après les princes du sang et les pairs ecclésiastiques, mais avant l'archevêque de Paris, qui, par une singularité remarquable, était admis comme *duc de Saint-Cloud* parmi les pairs laïques. Lorsque Louis XVIII réorganisa la pairie, en 1814, les anciens ducs et pairs conservèrent le rang que leur donnait l'institution première. Le duc d'Uzès figura en tête, et c'est en cette qualité qu'aux funérailles de Louis XVIII il fut chargé d'une partie importante dans les cérémonies. Tandis que les ducs de Brissac et de la Trémoïlle portaient, l'un la couronne, l'autre le sceptre, le duc d'Uzès, remplissant, en l'absence du duc de Bourbon, les fonctions de grand-maître de la maison du roi, prononçait les paroles sacramentelles : « Le roi est mort ! Vive le roi ! »

L'ancien château des ducs est un vaste et sombre édifice, aux hautes murailles flanquées de tours rondes et présentant quelque ressemblance avec l'ancienne Bastille de Paris.



FAÇADE RENAISSANCE EXECUTEE SUR LES PLANS DE PHILIBERT DELORME

Le donjon, surmonté de clochetons, fut, dit-on, construit au XIe siècle.

A côté s'élève un bâtiment du XIIe siècle. Ce bâtiment, les remparts de l'enceinte actuelle et la grosse tour ronde de la rue de la Condamine, remontent au temps des Decan-Pasquière. Le corps de logis au nord de la principale entrée, qui est plus moderne, appartient au XIIIe siècle.

Il est flanqué, à l'est, d'une tour terminée par un toit aigu. La principale façade sur la cour, construite au XVIe siècle sur les plans de Philibert Delorme, présente un rez-de-chaussée surmonté de deux étages, avec colonnades d'ordre dorique et frontons circulaires et triangulaires. Sur le toit, on voit encore les armoiries du duc d'Uzès. L'édifice contient une chapelle dans le style ogival de la fin du XIIIe siècle.

Au-dessous de la chapelle s'étendent des caveaux profonds renfermant les tombeaux de cinq ducs et de deux duchesses et l'inscription funéraire, sur marbre blanc, de Charles de Crussol, duc d'Uzès, premier pair de France.

A l'intérieur du château, on remarque le grand escalier, attribué à Charles de Crussol.

Les propriétaires actuels sont le duc et la duchesse d'Uzès, qui y séjournent chaque année au milieu d'une population toute dévouée, à laquelle ils portent le plus grand intérêt.

LÉRAN

LÉRAN est un château féodal, situé à l'extrémité du bourg de ce nom, dans le canton de Mirepoix (Ariège). Avant la croisade des Albigeois, il est déjà question de ce lieu comme possédant une forteresse.

Lors du partage des biens confisqués aux Albigeois, la terre de Mirepoix, qui comprenait Léran, fut attribuée à Guy de Lévis, maréchal de l'armée de Simon de Montfort.



En 1329, à la suite de partages, la terre de Léran constitua l'apanage d'un cadet de la maison de Gaston de Lévis : c'est l'auteur de la branche qui, en survivant aux autres, subsiste seule à notre époque.

Cette branche, par suite d'extinctions successives, est devenue, au XVIII[e] siècle, la branche des Lévis-Mirepoix.

Le chef est le duc de Lévis-Mirepoix, dont la principale résidence est à Léran, berceau de sa famille. Il est grand d'Espagne et porte le titre de maréchal héréditaire de la Foi, en souvenir de la croisade des Albigeois. Les Lévis sont originaires de l'Ile-de-France et viennent d'un village nommé Lévis-Saint-Nom, près de l'abbaye de Notre-Dame-de-la-Roche qu'ils avaient fondée avant de partir, avec Simon de Montfort, en guerre contre les hérétiques du Midi. Aucune construction dans le château ne remonte aux premiers temps du moyen âge. Il est formé par un important donjon crénelé dont se détachent deux corps de logis surmontés d'un étage à mansardes.



Léran a joué un rôle dans l'histoire pendant les guerres de religion ; aux XVI[e] et XVII[e] siècles, il fut même assiégé, pris et repris. Les seigneurs, d'ardeur belliqueuse, se mêlèrent à toutes les expéditions dont le Languedoc et le comté de Foix furent le théâtre.

Au XIV[e] siècle, il avait été transformé suivant le système de défense adopté à cette époque. Au XVII[e] siècle, quand la fin des troubles ramena la paix et la prospérité, le monument fut remanié surtout à l'intérieur : un grand escalier, en style Louis XIII, fut construit pour desservir les différents étages.

Abandonné pendant le XVIII[e] siècle, il fut de nouveau l'habitation de la famille, quand, au retour de l'émigration, les Lévis ne trouvèrent plus que les ruines du château de Lagarde, dont ils avaient hérité de leurs aînés.

De 1876 à 1895, le château a été transformé sous la direction de M. Parent, architecte de Paris. Les travaux ont eu pour résultat de faire disparaître des bâtiments qui dénaturaient l'aspect du monument et d'en rendre les appartements plus en rapport avec leur destination.

On remarque le salon de compagnie, orné de tapisseries flamandes, d'un meuble en tapisserie au petit point (style du XVII[e] siècle).

La salle à manger est tendue de vieux cuir de Cordoue (XVII[e] siècle). La chapelle est revêtue de boiseries du style Louis XV, venant de l'ancien château de Lagarde.

Dans différentes salles sont appendus des portraits de famille dont quelques-uns sont signés par des maîtres.

On remarque aussi des objets d'art, des meubles anciens, des souvenirs historiques. Ce qui constitue pour les savants un des attraits du château, c'est sa belle bibliothèque (10 000 volumes : collections historiques et livres d'art), ainsi que ses riches archives.

C'est, au dire des érudits, un des dépôts privés de France les plus complets et les plus variés.

On y trouve la collection complète des titres des branches Léran et Mirepoix depuis leur origine, des documents relatifs au Midi, des actes provenant des Montmorency, des Mérode, etc.

Ces collections fournissent actuellement matière à une publication à la fois généalogique et historique, de façon à rattacher les Lévis aux événements auxquels ils ont pris part et à faire connaître les documents utiles à l'histoire générale.



GASTON-FRANÇOIS DE LÉVIS, DUC DE MIREPOIX
MARÉCHAL DE FRANCE
GOUVERNEUR DU LANGUEDOC

Rares sont les châteaux en France qui, depuis des temps si reculés, aient été occupés sans interruption par les membres de la même famille.

Le duc de Lévis-Mirepoix, aujourd'hui propriétaire de Léran, entretient cette belle demeure avec tous les soucis d'une tradition qui lui est chère. Son grand savoir a beaucoup aidé l'habile architecte qui a su mener à bonne fin une restauration pleine de difficultés.

Il y reçoit en grand seigneur ses nombreux amis et jouit dans la contrée de l'estime de tous par sa bonté.

MONTSAUNES



Au sommet d'une hauteur boisée, solidement assis sur sa base de rochers, non loin de Montsaunes, s'élevait un sombre et fier château, qui semblait commander à toute la contrée. C'était la demeure des nobles seigneurs de Montpézat, race illustre et chevaleresque qui nous présente un type accompli de la féodalité de cette époque.

En 1166, Arnauld de Montpézat donne à la maison de Montsaunes les droits seigneuriaux que lui devaient les habitants de Couroule, hameau appartenant aux Templiers.

Ceux-ci y avaient établi une abbaye célèbre, mais les archives de la Commanderie de la Montsaunes ne nous ont pas conservé la charte de sa fondation.



Cependant, elle ne fut pas de beaucoup postérieure à celle des premiers établissements du Temple dans le Midi, puisque, dès 1142, on voit le Temple de Montsaunes existant déjà et recevant, de Fourtanier de Toulouse, donation d'une de ses vassales du nom de Placenza et de ses enfants. Ce château est très curieux au point de vue de sa construction et a beaucoup de cachet.

Il appartient aujourd'hui à M. Las Vignes.

PIBRAC



Le château de Pibrac se trouve situé dans la Haute-Garonne, à 14 kilomètres de Toulouse, sur le versant d'une colline couronnée par l'église dédiée à saint Germain, pèlerinage célèbre dans tout le Midi. Ce château, construit par Pierre du Fau, seigneur de Pibrac, en 1540, est un des rares spécimens de l'architecture de la renaissance toulousaine qui ait échappé à la destruction du temps et des hommes. C'est surtout à ce titre qu'il se recommande à la curiosité des architectes et des archéologues. Pour les historiens, il a aussi son intérêt, car il fut habité par Guy du Faur, premier président au Parlement de Paris, chancelier de la reine de Navarre et auteur d'un recueil de poésies fort répandu autrefois sous le nom de *Quatrains de Pibrac*. On montre encore dans cette demeure un cabinet italien, lambrissé de fines boiseries, où il composa, dit-on, cet ouvrage ainsi que son poème sur la vie rustique.



Mais ce n'est pas le seul souvenir historique. Le 6 novembre 1578, Guy du Faur reçut dans ce château la reine Catherine de Médicis, se rendant à la conférence de Nérac, et, huit jours après, sa fille, la reine Marguerite de Navarre, qui allait la rejoindre.

Ce fut l'époque la plus brillante de cette seigneurie. Le château, construit depuis trente-neuf ans, était encore dans tout son lustre. Le personnel de Guy du Faur se composait de nombreux valets et hommes d'armes. Si l'on y ajoute tous les seigneurs de la suite de la reine en riches costumes de l'époque, on peut se faire une idée de l'apparat et de la pompe qui ont dû éblouir pendant deux jours les yeux des habitants de Pibrac. Depuis, bien que le nom de Henri IV ait été donné, à la fin du siècle dernier, à une grande chambre peinte et au portail triomphal qui se trouve dans le parc, les recherches n'ont pu faire découvrir encore la trace de son passage dans le château, passage possible, puisque Guy du Faur était chancelier de la reine de Navarre.

En 1854, le château servit de cadre à une magnifique cérémonie, presque comparable, comme splendeur, à la réception de Catherine de Médicis. La béatification de sainte Germaine venait d'être prononcée à Rome, et dans les fêtes encore célèbres auxquelles elle donna lieu le château eut également sa part. En effet, c'est de là que le corps de l'humble bergère fut transporté triomphalement à l'église, escorté d'un grand nombre d'évêques et de toute leur suite.



poursuivit avec persévérance la tâche de restauration qu'il s'était imposée, lorsque la mort est venue le surprendre en plein travail, avant qu'il ait vu réaliser le rêve de toute sa vie.

Sa pensée dernière fut pour son château, et il l'exprima dans un testament où ce souvenir tient une large place.

Dépositaire de ses dernières volontés, M. Raoul du Faur, comte de Pibrac, se mit à l'œuvre pour les accomplir et a rendu au château son caractère primitif, pour le plus grand intérêt des admirateurs du passé.

Il y consacra tous ses soins avec le plus grand souci de la conservation d'une vieille demeure particulièrement curieuse au point de vue architectural.

En 1596, le château fut assiégé par le duc de Joyeuse, qui s'en empara au nom de la Ligue. De Thou et Pithou y vinrent aussi en 1582, et le premier parle, dans ses Mémoires, de la magnificence de son mobilier, dont les débris furent dispersés après la Révolution.

Heureusement, l'extérieur ne subit aucune transformation appréciable au cours des siècles, et c'est ce qui a permis de le restaurer facilement en lui conservant tout son caractère, comme on le voit aujourd'hui.

Cette restauration fut entreprise en 1873 par M. Anatole du Faur de Pibrac, qui protégea l'intérieur par la réfection des toitures et les murailles par les consolidations les plus urgentes, laissant à ses successeurs le soin de faire davantage. Treize ans plus tard, son fils Robert put réaliser enfin le projet, caressé par la famille, de rendre la vie à cette vieille demeure en venant l'habiter.

Les travaux furent conduits très rapidement et donnèrent tous les résultats attendus.

Les fondations furent reprises en sous-œuvre presque partout.

Pendant dix ans, M. Robert de Pibrac



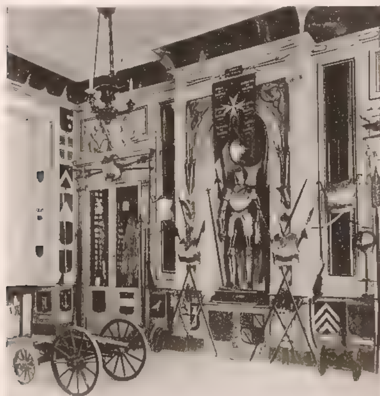
BOISERIES DU CABINET DES QUATRAINS

PINSAGUEL

L'origine du château de Pinsaguel est fort ancienne. Il appartenait aux comtes de Toulouse. Un titre des archives du château mentionne qu'en 1340, le roi Philippe VI aurait donné la place de Pinsaguel et le château dudit lieu aux Ysalguier, chevaliers, en reconnaissance des services rendus par eux à la couronne de France.

En 1494, la seigneurie de Pinsaguel passe de la maison d'Ysalguier à la maison de Bertier par l'achat qu'en fit Simon de Bertier, grand maître des eaux et forêts de la province d'Occitanie.

Situé au confluent de la Garonne et de l'Ariège, le château de Pinsaguel était la clef des pays de Foix et de Comminges; aussi avait-il été construit en forme de forteresse avec grosses tours à mâchicoulis, boulevards munis de canonniers, donjons, fossés, etc. Il eut à



soutenir de nombreux sièges contre les Anglais et les routiers.

Divers titres et ordonnances royales ont fait ressortir l'importance du château de Pinsaguel au point de vue militaire. Le 26 juin 1418, Jehan, comte de Foix, lieutenant et capitaine en Languedoc et Guyenne pour le Roi et Monseigneur le Dauphin, mande au seigneur de Pinsaguel l' « ordre de tenir dans le château grosse garnison de gens d'armes et d'archers; de faire entretenir les fortifications dudit château et de le tenir en obéissance du Roi, d'y donner aide, secours et protection à qui y viendra en son nom ». De même l'ordonnance du duc de Montmorency à Georges Bertier « lui enjoignant de faire faire garde jour et nuit et ordonnant aux habitants de venir travailler aux ouvrages de défense dudit château, à cause de l'importance de ladite place ». La



ville de Portet et les lieux en dépendant furent obligés, par un arrêt, de contribuer aux frais de la garnison entretenue dans le château de Pinsaguel par Jehan de Bertier, chevalier et seigneur de Pinsaguel, « afin de parer aux ennemis qui avaient conspiré pour prendre iceluy, vu son importance ».

Jusqu'en 1754, il subit différentes transformations sans perdre de son caractère de château féodal; ce fut à cette époque que François II de Bertier démantela la vieille forteresse, fit raser les remparts, abattre les tours et réédifier Pinsaguel tel qu'il existe aujourd'hui. Dans la nouvelle réédification, on conserva les deux tours actuelles : la tour du Maure, qui porte encore dans la chambre du second étage une clef de voûte aux armes d'Ysalguier et dans une salle inférieure une vieille fresque représentant les armes de la maison de Bertier, et la tour Rouge, dont l'aspect fut modernisé en 1824. Les fossés avaient été comblés en 1816. — Le marquis de Bertier, propriétaire actuel, y a rassemblé des collections fort intéressantes et a orné l'intérieur avec un art des plus délicats.



SAINT-ÉLIX



SITUÉ à une dizaine de lieues de Toulouse, le château de Saint-Élix est un des rares monuments dont le plan et le style rappellent les traditions architecturales des derniers temps du moyen âge et où se révèlent à peine les premières influences de la Renais-



sance. D'après une galante légende, le château aurait été bâti, par ordre de François Ier, pour Diane de Poitiers. La trace d'une salamandre, sculptée sur le fronton d'une mansarde, serait la preuve que l'édifice remonte au règne de ce prince, sans établir que la fondation en soit due à une fantaisie royale : on aurait joué sur le nom du fondateur, qui s'appelait Potier, pour en faire le père de la trop célèbre Diane. Pierre Potier entreprit la construction du château de Saint-Élix vers 1540. En 1576, il fut vendu au maréchal de Bellegarde et resta dans cette famille jusqu'en 1650.

Le 17 août 1686, à Versailles, Louis XIV, en présence de la Cour, signait au contrat de mariage de Louis-Antoine de Gondrin, marquis puis duc d'Antin. C'était le fils légitime du célèbre marquis de Montespan et de sa femme Françoise de Rochechouart à qui appartenait alors le château de Saint-Élix. Il épousait Julie-Françoise de Crussol d'Uzès, fille du duc de ce nom et, par sa mère, petite-fille du duc de Montausier et de Julie d'Angennes de Rambouillet. Il vendit la terre de Saint-Élix pour payer les dettes les plus pressantes de son père à Jacques Jacob, capitoul de Toulouse. Ce dernier, en 1722, transféra la jouissance de la terre et du château à René-François de Beauveau, successivement archevêque de Toulouse et de Narbonne, prélat fastueux, instruit et amateur de beaux livres. En 1735, en vertu d'un testament, la terre et le château revenaient à deux neveux de Pierre de Jacob, François Ledesmé, avocat au Parlement de Toulouse, et Charles Laroche-Thibaut. Le petit-fils de l'avocat, Jean-Charles de Ledesmé, finit par rester seul propriétaire.

S'illustrant dans la carrière des armes, il devint aide-major général, grand bailli de Valois. Dans une dépendance du château, il existe une statue en pied, œuvre du sculpteur Lucas, qui fut érigée en l'honneur de cet officier.

N'ayant pas d'enfants, le grand bailli laissa sa succession à sa seconde femme, Françoise de Laroche-Courbon ; celle-ci transmit l'héritage à son filleul, le fils aîné de M. Carrère. La famille de ce dernier en conserva la propriété jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe. A cette époque, le château de Saint-Élix fut vendu à M. de Suarez d'Almeyda, ancien officier des gardes du corps ; il est en la possession de ses descendants. Le château affecte la forme d'un quadrilatère, flanqué à chaque angle d'une tour ronde et surmonté d'un toit pyramidal. C'est un des plus beaux du Languedoc.





LIMOUSIN

Coussac-Bonneval

Pompadour Rochechouart

COUSSAC-BONNEVAL



Situé à 9 lieues de Limoges, dans la commune de Coussac-Bonneval, arrondissement de St-Yriex, le château de Bonneval est l'un des mieux conservés du Limousin, cette province si longtemps agitée par les luttes féodales qui, non seulement éclataient entre les feudataires de la couronne et le roi de France, mais encore de vassal à vassal. Ce fut particulièrement aux XIe, XIIe et XIIIe siècles que le Limousin devint le théâtre de ces guerres intestines, et fut alternativement soumis au pouvoir des rois d'Angleterre et de France.



Une inscription qui existe encore sur une tour servant autrefois de donjon semble faire remonter la première construction du château de Bonneval au Xe siècle. Cette date reçoit un nouveau gage de véracité par l'acte de donation de la ferme de Monteil, faite par Géraud de Bonneval à l'abbaye de Solignac, en l'an 1050; il paraît certain, d'après cet écrit, que le château de Bonneval a été construit par la famille de Bonneval, à qui elle a donné son nom, tout comme au bourg de *Coussac*.

Situé sur les confins du Périgord, cet antique manoir s'élève sur de vastes terrasses qui furent construites par Sibylle de Comborn, épouse d'Émeric de Bonneval, à qui elle apporta en dot la terre de Blanchefort.

La position de Bonneval est des plus pittoresques : du haut de ses tours on découvre l'horizon, et ces vastes surfaces appartiennent à trois départements, la Corrèze, la Haute-Vienne et la Dordogne.

La terre de Bonneval est signalée dans les chroniques du temps comme l'une des quatre grandes châtellenies du Limousin. Le fait est consacré par ce dicton populaire : « Pompadour pompe, Ventadour vente, Bonneval triomphe, Châteauneuf ne le dépasse pas d'un œuf ». Et cet autre proverbe populaire : « Descars pour la richesse, Bonneval pour la noblesse ».

Au nombre des hommes les plus remarquables dont l'histoire parle, on trouve un seigneur de Bonneval tué à la bataille de Taillebourg, en 1242, après s'y être grandement distingué.

La grand'mère du maréchal de Biron était de la maison de Bonneval.

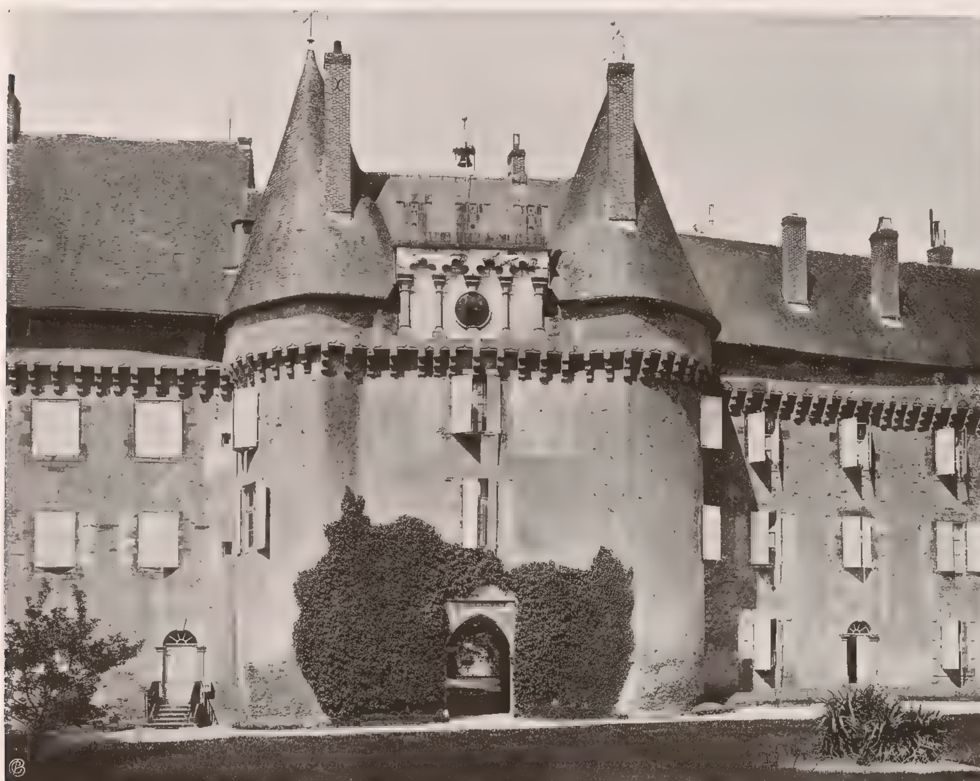
Le grand Fénelon était aussi petit-fils d'une Bonneval.

M. Armand-Alexandre-Hippolyte, marquis de Bonneval, ex-lieutenant-major des gardes du corps et écuyer cavalcadour du roi Charles X, s'est distingué dans nos glorieuses campagnes par de nombreux et importants services. Le château appartient aujourd'hui à son petit-fils, le comte de Bonneval, qui l'entretient avec le meilleur goût.

POMPADOUR

Le château de Pompadour est bâti sur une hauteur, mais ce n'est pas celui que bâtit dans le même lieu Guy de Lastours, en 1026, lequel fut détruit pendant la guerre contre les Anglais, après avoir été pris par Richard Cœur de Lion, et remplacé par celui qui existe ajourd'hui. Bertrand de Born, l'illustre troubadour

Guy de Lastours, qui fit construire le premier château de Pompadour, fit longtemps la guerre aux vicomtes de Limoges, de Ségur, et au seigneur de Hautefort, qu'il vainquit à l'endroit où il fit construire l'église d'Arnac-Pompadour. Il mourut à Limoges des suites de ses blessures. Gonfier de Lastours, un des héros de la première croisade, mourut au château de Pompadour



du Périgord et du Limousin, y réunit souvent ses partisans pour combattre les Anglais. Les vicomtes de Pompadour, dont la puissance s'augmenta de l'héritage de la maison de Comborn, le possédèrent longtemps après qu'il fut sorti de celle de Hautefort.

En 1503, Geoffroy de Pompadour, évêque du Puy, fit bâtir, près de l'ancien castel, un autre château, dont l'architecture avait toute la richesse de la Renaissance.

et fut enseveli dans l'église d'Arnac. Georges Béchade, issu des seigneurs de Lastours, fut un célèbre troubadour; il chanta les exploits des croisés; sa poésie, si charmante, est encore appréciée aujourd'hui.

Louis XV donna cette terre à Antoinette Poisson, célèbre sous le nom de marquise de Pompadour. Elle revint à la couronne en 1764. C'est actuellement un des plus beaux haras de France.

ROCHECHOUART



Adam de Sichar assure que la maison de Rochechouart descend de Fabricius, chevalier romain de la famille du fameux Fabricius, vainqueur du roi Pyrrhus, qui bâtit le château de Rochechouart. Ceci est confirmé par Bouchet dans ses *Annales d'Aquitaine*. D'après ces témoignages, le château de Rochechouart trouverait sa fondation dans le Ier siècle de l'Église.



Nadaud nous apprend qu'au milieu du XIe siècle, Aymeric III fit rebâtir le château. Tout ce qu'il y avait d'antique fut démoli, moins le donjon, qui est en pierre de taille; il se trouve à gauche en entrant dans le castel; sa hauteur dépassait celle des autres tours; on le considère généralement comme une construction gallo-romaine. Le nouveau château se compose de trois façades. L'une, au nord, s'étend jusqu'à la tour du Lion; son aspect est sombre et sévère; elle est séparée de la ville par un fossé large et profond que l'on franchissait au moyen d'un pont-levis, remplacé depuis par le pont en pierre qui existe aujourd'hui. La deuxième, à l'est, s'étend de la tour du Lion à la tour de la Chapelle; elle est plus régulière et plus gracieuse. La troisième, au sud, ne paraît pas avoir été terminée; elle s'étend parallèlement à la première, à laquelle elle est réunie par une terrasse triangulaire, dont le sommet était défendu par une tour énorme garnie d'embrasures et de meurtrières. Les trois façades et les tours étaient couronnées par des créneaux: ceux de la première et de la deuxième façade existent encore. On trouvait dans le château de grandes salles de réception et de nombreuses chambres à coucher. La salle d'armes était décorée des portraits et des lourdes armures des ancêtres de la famille. En 1793, le château fut en partie détruit. En 1815, M. Armand-Constant de Rochechouart-Pontville, dernier vicomte de Rochechouart, qui avait émigré en 1791, revint à son château, où il vécut une quinzaine d'années. Après sa mort, le manoir fut acheté par M. le général comte de Rochechouart, qui a cédé cette demeure seigneuriale, berceau de sa famille, au département de la Haute-Vienne et à la ville de Rochechouart.



Cons-la-Granville — Gerbevillers
Haroué — Louppy — Thugny

CONS-LA-GRANVILLE

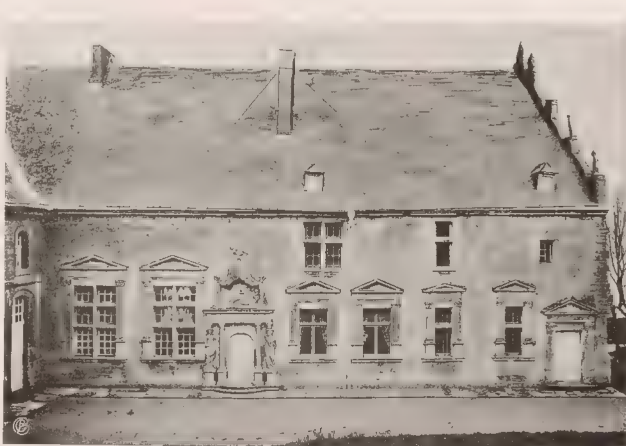


Situé sur la Chiers, Cons-La-Granville était le chef-lieu d'une importante seigneurie relevant du comté de Bar. Cette terre fut primitivement érigée en baronnie, puis en marquisat, par lettres patentes du duc Léopold, du 3 janvier 1719, en faveur de Nicolas François, marquis de Lambertye, premier gentilhomme de sa chambre. Il avait autrefois des seigneurs de nom et d'armes, portant d'argent à cinq roses de gueules, 1, 2 et 2 tigées et feuillées de sinople.



Dès l'an 1208, Gilles de Cons fut donné pour otage par le duc Ferri II à Thiébaut, comte de Bar, pour la somme de 100 marcs. Gilles de Cons eut pour fils Jacques de Cons, qui rendit, en 1218, à l'évêque de Verdun, Hatton, le château et la châtellenie de Sampigny.

Le même Jacques de Cons se déclara vassal du comte Valeran (de Limbourg), en 1217, et promit que son château de Bettauze lui serait ouvert « toutes et quantes fois il le requerrait ». Son fils, Jean de Cons, eut une fille nommée Jacquette, qui épousa Renau de Neu-Châtel de Varize, père de Jean de Neu-Châtel et de Varize, qui obtint un jugement à son avantage pour Cons, et un fils nommé Bertrand de Varize, père de Marguerite de Varize, mariée à Valtrin d'Épinal, de laquelle il eut Clément d'Épinal. Son fils, Gérard d'Épinal, eut deux filles : 1° Claude, mariée à Thiébaut de Custine; 2° Marguerite, mariée à Robert de Housse; lesquelles deux sœurs héritèrent de trois quarts dans la seigneurie de Cons, l'autre quart appartenant aux sieurs de La Haye; et depuis Gérard de Housse, fils de Thiébaut, vendit sa part à Martin de Custine. En 1293, Jean de Cons et sa femme vendent au comte de Huilman le château de Mirevaul. Le samedi d'après la Saint-Remy, le 9 avril 1342, le duc Raoul vendit Cons à Gérardin de Cons pour 2100 florins d'or petits avec faculté de rachat pour lui et les siens pendant trois ans.



En 1495, Guillaume d'Augy, seigneur de Cons, fut fait gouverneur et prévôt de Longwy.

Du château de Cons, réuni actuellement au château

de La Granville, relevaient plusieurs vassaux qui font foi et hommage au seigneur dudit Cons-La-Granville pour les seigneuries qu'ils tiennent du château de Cons.

Le château et la terre de Cons-La-Granville passèrent de cette famille dans celles des Neu-Châtel de Varize, d'Epinal, et enfin de Custine, qui les possédèrent successivement, soit en totalité, soit en partie. Martin de Custine rebâtit le château en 1572, comme en témoignent l'écusson de ses armes à la clef de voûte dans une tourelle d'angle et l'inscription suivante :

L'AN MDLXXII HONORÉ
SEIGNEUR MARTIN DE CUSTINE
SEIGNEUR DE CONS ET DE VILLI
AIT COMMENCÉ
A REDIFFIER C'EST MAISON
QUI CE RUINOIT



JEAN, COMTE DE LAMBERTYE, BARON DE CONS-LA-GRANVILLE, MARÉCHAL DES CAMPS ET ARMÉES DU ROI, GOUVERNEUR DE LONGWY, 1608-1681

Cette inscription, gravée en creux, se voit au-dessous d'une image de saint Martin sculptée en haut-relief dans une niche au milieu de la façade septentrionale du château. Martin de Custine y est représenté à genoux devant son patron.

L'ancien château, qui était autrefois entre Cons et Montigny, a été démoli, et il n'en reste aucun vestige.

Le monticule, contourné par la Giers, sur lequel a été bâti le château, est séparé du coteau qui lui fait suite vers le nord par un large fossé formant aujourd'hui une rue. La partie située au midi supporte l'église paroissiale et les bâtiments d'un ancien prieuré qui dépendait de l'abbaye de Saint-Hubert. On voit encore à l'angle sud-est du château les restes d'une tour, dont l'origine peut remonter à la fin du XII[e] ou au commencement du XIII[e] siècle. La masse imposante du château de Cons domine le mamelon sur lequel il est bâti et la ville qui s'étend autour de lui. Sa façade septentrionale, entièrement construite en belle pierre de taille du pays, est remarquable à la fois par ses vastes proportions et par l'élégance de ses fenêtres de la Renaissance.



MARGUERITE DE CUSTINE, BARONNE DE CONS-LA-GRANVILLE

Les murailles sont d'une hauteur extraordinaire, le haut en carreaux de pierre de taille. Le château est presque carré.

A l'extrémité, du côté de Longwy, il y a deux tours, une à chaque coin, aussi bâties en carreaux, dont l'une sert de logement au chapelain, et l'autre de prison civile et criminelle. Au dedans du château, on voit une arcade ou galerie voûtée proche de la chapelle castrale; il s'y trouve près de cent cinquante armoiries au-dessus, toutes différentes l'une de l'autre, ce qui prouve que le château est très ancien et appartenait à de grands seigneurs.

Le pignon qui termine l'aile orientale, du côté du midi, offre des rampants taillés en gradins, garnis de statues représentant des arquebusiers en costume du temps de la Renaissance.

Les faces du midi et de l'est sur la cour sont du siècle dernier. Cette reconstruction partielle fut motivée par les désastres de l'invasion suédoise. La porte communiquant de la cour à la salle d'honneur est monumentale et décorée de personnages

allégoriques en haut-relief.

La cheminée de la salle d'honneur présente un des beaux types de la Renaissance. Elle est construite en pierre blanche d'un grain très fin, venant probablement de la Meuse. Les chapiteaux, ainsi que les têtes saillantes de la frise du haut et les espèces d'écussons sans blasons encastrés au-dessous des trois sujets sculptés de la face principale, sont en pierre grise d'une tout autre nature.

Cette magnifique salle qui occupe toute la longueur de l'aile est terminée à l'est par une petite abside en encorbellement faisant saillie sur la face orientale qui permettait de la transformer au besoin en chapelle castrale où l'on dit une messe tous les jours.



Le bénéfice de cette chapelle pouvait valoir environ 600 livres, assignées sur plusieurs constitutions données par Mme Marguerite de Custine, abbesse de Bourières, lorsqu'elle vivait : sur ces 600 livres, le chapelain est obligé de payer annuellement à deux pauvres enfants natifs de La Granville à chacun 60 livres, pour les aider à acquitter leur pension lorsqu'ils étudient au collège de Luxembourg.

La gravure ne peut donner qu'une idée bien imparfaite de ce chef-d'œuvre du XVIe siècle où l'on admire le fini des sculptures, la délicatesse des détails et l'élégance du monument dans son ensemble.

Le marquis de Lambertye entretient avec goût ce vieux castel qui a un cachet bien marqué.



GEORGES
MARQUIS DE LAMBERTYE
BARON DE CONS-LA-GRANVILLE
MARÉCHAL DE LORRAINE ET BARROIS
1646-1706

HAROUÉ



AROUÉ était une des plus belles et des plus considérables terres de la Lorraine. Dès 1371, Guy d'Haroué, fils de Jean d'Haroué, en fait hommage au duc Jean de Lorraine. En 1385, Guy d'Haroué, chevalier, portait la bannière du comte de Bar à la bataille de Breuil, près de Lyon. La seigneurie d'Haroué fut érigée en marquisat le 28 juillet 1623, en faveur de François de Bassompierre, maréchal de France, qui y était né le 12 avril 1579. Pendant la détention du duc René I[er], en 1436, Guillaume de Dommartin, alors seigneur d'Haroué, y fut attaqué par le comte de Vaudemont. Sous Charles IV, en 1650, le château d'Haroué fut pris par le comte de Ligniville. La maison d'Haroué portait d'argent au lion de gueules, queue fourchue, armé, lampassé et couronné d'or. Le dernier seigneur de ce nom fut Henri d'Haroué, fils de Guy d'Haroué et d'Agnès de Sampigny, qui épousa Isabeau de Nancy, fille de Geoffroy de Nancy, dont il n'eut que trois filles. La deuxième, Catherine, fut mariée à Christophe de Bassompierre, grand maître et chef des finances de Lorraine, qui fit bâtir le beau château d'Haroué, enrichi de statues et de colonnes, malheureusement détruit pendant les guerres de Lorraine



Christophe laissa cette seigneurie à François de Bassompierre, en faveur duquel, comme nous l'avons dit, elle fut érigée en marquisat.

En 1664, le marquis de Crussol, ayant appris que la terre d'Haroué était virtuellement saisie, et sur le point d'être adjugée sur la succession du maréchal de Bassompierre, résolut de l'acquérir. Dans ce but, il s'aboucha avec un sieur de Beauvilliers, auquel il remit une somme de 39250 francs pour désintéresser les créanciers les plus exigeants. Ledit sieur de Beauvilliers, le 16 septembre 1664, s'en rendit acquéreur, moyennant la somme de 468000 francs, puis, le 23 novembre de la même année, il déclara s'être rendu adjudicataire de ladite terre, comme agissant au nom du marquis de Crussol.



A la mort du marquis, la terre passa à ses héritiers, et premièrement à la marquise de Crussol d'Uzès, sa veuve, comme usufruitière. C'est alors que surgirent les revendications du sieur de Gonor, se prétendant l'héritier, ce qui amena une procédure des plus longues. Après de multiples arrêts, un jugement du 17 juin 1720 donna gain de cause au prince de Craon.

Ledit jugement fut sanctionné par Son Altesse Royale le duc de Lorraine, en 1729.

Le prince de Craon arrangea le château dans le goût moderne en l'accompagnant de beaux jardins et de vastes cours.

Il appartient aujourd'hui au prince Charles-Louis de Beauvau.

GERBEVILLERS

La terre de Gerbevillers a aujourd'hui titre de marquisat. Elle est venue à la maison de Lorraine par le mariage du duc Simon Ier avec Adeline, fille de Gérard, comte de Kerford, seigneur et baron de Gerbevillers, qui mourut le 12 mars 1249. La seigneurie de d'Occident, et, par l'alliance des Tornielle avec les Lambertye, elle est unie aux Lambertye.

De l'ancien palais seigneurial qui existait depuis la fin du XIIe siècle, il ne reste plus qu'une chapelle renfermant une statue de la Vierge, œuvre d'un grand maître du XIVe siècle, deux remarquables tapisseries de la même



Gerbevillers passa de la maison de Philippe de Lorraine, seigneur de Gerbevillers, dans la maison de Deuilly et du Châtelet par le mariage de Hue du Châtelet avec Madeleine Wisse de Gerbevillers, dont le petit-fils épousa Jeanne Scépaud, mère de Claude du Châtelet, mort en 1589. Anne du Châtelet épousa le comte de Tornielle, et par ce mariage la terre de Gerbevillers est entrée dans la maison de Tornielle, qui elle-même descendait par Michel Paléologue des empereurs d'Orient et époque et plusieurs tableaux de prix, entre autres un Rembrandt, représentant l'*Adoration des Mages*. Le château actuel, très beau, contient un pavillon dont l'escalier est un chef-d'œuvre d'architecture. Les jardins ont été dessinés par le célèbre jardinier paysagiste Louis de Nesle, dit Gervais. Le marquis de Lambertye-Gerbevillers et la marquise, née Sotomayor, se sont efforcés, avec le goût très raffiné qu'ils possèdent, de garder au château le cachet de son époque, avec les merveilles d'art qui s'y trouvent.



CAMILLE
COMTE DE LAMBERTYE
MARQUIS DE GERBEVILLERS
1714-1777
Par Desportes

LOUPPY

L'ancien château de Louppy, entouré de larges fossés, était situé à l'extrémité nord-est du village. On y pénétrait en passant sur plusieurs ponts, dont les principaux semblent avoir été ceux dits du Donjon et du Baile.

Vers 1438 plusieurs notabilités se trouvaient réunies au château de Louppy pour y traiter des affaires de cette seigneurie.

Pendant un des séjours que fit le prince de Calabre au château, on y éleva de nouvelles constructions pour le fortifier. En 1588, on construisit deux manses en forme de tour carrée. Parmi les personnages de distinction qui ont séjourné au château de Louppy, il faut citer : le roi de France Charles VII, puis Marguerite d'Anjou, fille de René I[er], veuve de Henri VI, roi d'Angleterre, se réfugiant dans le Barrois, en 1486. Les princes Charles et Louis, fils du roi de Sicile, y séjournèrent depuis le 14 juin jusqu'en octobre 1501. De 1505 à 1509, le duc, la duchesse de Lorraine, Mgr de Metz et





Mgr Louis y séjournèrent à plusieurs reprises. Le duc de Guise y passa six jours et s'y rencontra avec l'évêque de Metz. En 1555, Nicolas de Lorraine, comte de Vaudémont, vint y faire sa résidence. La famille ducale était retirée au château de Louppy quand un messager y fut envoyé de Bar pour annoncer la victoire de Mgr de Lorraine contre Mgr de Bourgogne qu'il avait « descousu en bataille » devant Nancy, le 5 janvier 1477. A cette occasion, on y alluma des feux de joie, il y eut procession, etc. Le château actuel de Louppy a été reconstruit par le comte de Pouilly, alors gouverneur de Stenay, et en même temps que l'on réédifiait cette place forte. Louppy a été très soigné dans son exécution, les portes surtout sont très remarquables comme sculptures renaissance. Les colonnes ou pilastres du château sont formées par des assises de pierres jaunes et grises alternées, ce qui donne à l'œil une harmonie très particulière; les sculptures sont nombreuses et d'une grande richesse artistique. Dans l'intérieur, de jolies boiseries Louis XIV, plusieurs cheminées, dont une absolument remarquable en pierre sculptée de l'époque de la Renaissance. Des meubles Louis XIV-Louis XV garnissent les différentes pièces. Au XVIII[e] siècle, le château était la propriété de la princesse des Ursins, née de Mérode; elle le vendit au comte de Vilty, dont la nièce épousa le vicomte d'Imécourt, major de la gendarmerie, à Lunéville. Celui-ci, n'ayant pas d'enfants, laissa Louppy à sa nièce d'Imécourt, grand'mère du propriétaire actuel, le marquis d'Imécourt, qui se plaît à l'entretenir dignement.

THUGNY

La terre de Thugny avait appartenu à la maison de Lorraine. Le marquis de Mouy, descendant par les femmes de la maison de Lorraine, vendit, sous le règne de Louis XIV, cette terre à M. Crozat, marquis du Châtel. Il avait eu, entre autres enfants : le baron de Thiers, marié à Mlle de Montmorency-Laval.



Leur fille aînée a hérité de la terre de Thugny; elle avait épousé le comte de Béthune-Pologne.

Mlle de Béthune a été la marquise de La Tour du Pin La Charce. M. de La Tour du Pin, son fils, marié à la princesse Honorine de Monaco, a laissé à sa mort cette terre à la comtesse de Chabrillan, sa fille, grand'mère du comte A. de Chabrillan, qui en est le propriétaire actuel. Le château de Thugny a subi de nombreuses transformations au XVe siècle. Son fils, le baron de Thiers, a fait de nombreux changements intérieurs sous la Régence. C'est de cette époque que datent les meubles du grand salon et les laques et broderies de Chine qui en ornent les murs. Le mobilier actuel en tapisserie du salon a été fait par la marquise du Châtel elle-même, comme on le voit ici dans le tableau de Chardin.



MADAME CROZAT, MARQUISE DU CHATEL
Par Chardin



LOUIS-ANTOINE CROZAT, BARON DE THIERS
Par Nattier



MAINE

Bois-de-Maine — Bonnétable

Courtanvaux

Foulletorte — Gallerande

Lassay — Le Lude

Le Rocher-Mézangers — Saint-Ouen

BOIS-DE-MAINE

Le Bois-de-Maine, situé dans le canton de Lassay, était possédé au commencement du XIIIe siècle par les seigneurs d'Averton, qui le donnèrent ensuite en partage à quelque cadet de leur maison avec rétention de l'hommage. C'est ainsi qu'il dut passer, vers la fin de ce même XIIIe siècle ou au plus tard au commencement du XIVe, aux de Boullay, seigneurs dudit lieu en Bretignolles et de Septforges.

Le Bois-de-Maine a été un des lieux forts occupés par les Anglo-Navarrais au début de la guerre de Cent Ans. Dès le commencement de l'année 1356, Charles le Mauvais, roi de Navarre, ayant été fait prisonnier à Rouen, Philippe, son frère, courut aux armes, se jeta sur le duché d'Alençon, qu'il ravagea, et s'empara de Domfront, où il mit une garnison anglaise. Le château de cette ville fut occupé, au nom de l'étranger, par Henri, duc de Lancastre, ainsi que celui de Bois-de-Maine et plusieurs autres. Pierre de Boulay ne rentra en possession du manoir et de la terre qu'en 1366 et mourut en 1370. La succession fut alors partagée entre Brient de Châteaubriant, chevalier, sire de Beaufort et de Chaulain, et Guillaume du Boisfroust. Le premier eut, en sa qualité de principal héritier noble, les deux tiers de la terre de Bois-de-Maine, y compris le manoir et la terre et seigneurie de Septforges. Au second fut attribué le tiers restant de la terre de Bois-de-Maine avec la seigneurie du Boullay. Mais, en 1379, ils firent une transaction rétablissant les terres et seigneuries.

Ce fut Guy de Chources qui, par suite de la mort de son frère aîné, se trouva seigneur de Bois-de-Maine, dont il fit « foy et hommage simple » à Jehan, duc d'Alençon, en mai 1458. Guy de Chources eut deux fils, Jehan et Anthoine.

Puis ce domaine appartint successivement à la mère



d'André de Chources, Catherine, à François de Brée, qui mourut sans enfants, à sa veuve, à François du Raynier, à Lancelot du Raynier, son fils, puis à son petit-fils Dimanche du Raynier. Ce dernier vendit le domaine de Bois-de-Maine à François de La Cigongne, en 1620. Son fils, Joachim de La Cigongne, dut le vendre, en 1680, à Mathurin Le Jariel. Son fils, Jean-Baptiste Le Jariel, mourut le 18 mars 1715, sans héritier direct.



Depuis la Révolution, le Bois-de-Maine est devenu la propriété de la famille de Fermont, qui l'a vendu, il y a une vingtaine d'années, à M. Le Masquerier de Boisjeufroy.

BONNÉTABLE

En 1479, Jehan d'Harcourt construisit le château, qui passa d'abord à Charles de Couesmes, de 1526 à 1546, par suite du mariage de ce seigneur avec Gabrielle d'Harcourt, en 1525. Ils y reçurent à cette époque la visite du cardinal de Bourbon — en grande pompe. En 1563, lors des guerres de religion, eut lieu à Bonnétable, où commandait leur fils Louis, une bataille entre des bandes armées de protestants venant du Mans et les catholiques de la ville, joints à ceux de La Ferté-Bernard.



Une fille de Louis, Jeanne, épousa, en 1582, le prince de Bourbon-Conti, et devint ainsi cousine de la reine Catherine de Médicis. Elle apporta en dot le château de Bonnétable, où elle habita avec son mari.

Au moment du siège de La Ferté, en 1590, François de Bourbon arma le château de gros canons pour s'y défendre contre les protestants.

Il en fit une vraie forteresse. Mais le roi Henri IV, l'ayant convoqué à son abjuration en 1593, le rallia à sa cause.

Charles de Bourbon, son neveu, reçut la seigneurie de Bonnétable de sa femme, Anne de Montafré, comtesse de Soissons. En 1620, eurent lieu d'importants travaux. Elle fit ajouter l'aile du midi et la tour de l'ouest. Le roi Louis XIII s'arrêta au château, en route pour

l'Anjou. A cette époque, Bonnétable fut très habité. C'était le rendez-vous de la société et des gens de lettres de l'Anjou, du Maine et du Perche.

Mais, en 1637, la duchesse de Longueville, fille de la comtesse de Soissons, y mourut, et ce fut la fin des grands jours.



Quelques années après, en 1647, mourut la comtesse elle-même, et Louis de Bourbon devint copropriétaire, avec sa sœur Marie, comtesse de Carignan, de la terre de Bonnétable.

Il en fut même l'unique possesseur en 1707, à la mort de cette princesse, et obtint pour sa fille aînée le droit d'ajouter à ses titres de princesse de Neufchâtel, comtesse de Danois, celui de baronne de Bonnétable.

Cette dernière épousa Charles d'Albert, duc de Luynes, à l'âge de quatorze ans. Tous deux se fixèrent dans le château, après y avoir fait de grands travaux.

Jusqu'en 1807, la terre resta aux Luynes, ensuite — par le mariage de Mlle Pauline-Hortense de Luynes avec le vicomte de Montmorency — Laval échut à cette famille.

M. de Montmorency fut créé duc, en 1822, par le roi Louis XVIII. La duchesse habita Bonnétable jusqu'à sa mort, en 1858.

Elle avait marié une de ses filles au vicomte de La Rochefoucauld, mais elle lui survécut, et ce furent ses deux petits-fils, Stanislas et Sosthènes de La Rochefoucauld, qui héritèrent du château, qu'ils voulurent restaurer dignement.

Il n'y a guère plus de vingt-cinq ans que commencèrent les travaux, sous la direction de M. Parent, architecte, qui s'appliqua à ne rien changer à son style moyen âge primitif.

La restauration ne fut pas une œuvre facile, surtout



telle que la voulait le duc de Doudeauville. Imbu d'idées de grand confort, il résolut d'apporter dans cette vieille demeure, dont les tours et les donjons avaient plus de 3 mètres d'épaisseur, tout ce que le modernisme peut donner d'agrément. Bonnétable, sous son aspect moyen



âge, devint le château le plus complet pour une habitation de ce genre. Les fenêtres s'élargirent, le jour et l'air pénétrèrent partout; d'énormes sous-sols furent créés ainsi que tout ce que l'électricité, l'hydrothérapie et le chauffage ont de plus perfectionné. Ce ne fut pas une mince difficulté que d'allier le souci de ce grand confort avec les exigences du style.

Le duc, qui voyait grand, n'épargna rien pour



arriver au résultat désiré. Les sculpteurs les plus habiles furent appelés à prêter leur concours à la restauration des escaliers de pierre, dont les figurines et les motifs étaient fort nombreux; et, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, cheminées, boiseries, etc., on réalisa des





merveilles d'art. Aussi, quand eut lieu l'inauguration, en 1888, le duc et la duchesse reçurent à table ouverte les habitants de la ville, le parc fut libre, et tous les environs y vinrent passer la journée. Des kermesses avaient été organisées, des ascensions de ballons libres, et le soir, une grande fête vénitienne, agrémentée d'un feu d'artifice, termina cette belle journée, dont nul n'a perdu le souvenir.

De nos jours, M. Sosthènes de La Rochefoucauld, duc de Doudeauville y passe une partie de l'été, entouré de ses enfants : Le duc de Bisaccia, le duc et la duchesse d'Harcourt, la princesse de Ligne et la vicomtesse de La Rochefoucauld. Il y vit en grand seigneur, après avoir occupé, dans le département, pendant trente ans, le siège de député, se faisant, par sa générosité et sa bonté, aimer de tous.



SOSTHÈNES DE LA ROCHEFOUCAULD
DUC DE DOUDEAUVILLE

COURTANVAUX

'ORIGINE du château de Courtanvaux remonterait au XVe siècle; la diversité typique de bâtiments que plusieurs siècles ont accumulés et comme soudés en une seule et même construction témoigne de son grand âge. Il est cependant des plus imposants, malgré cette irrégularité architecturale (le gothique le plus pur, le gothique flamboyant, le style renaissance, s'y trouvent en effet représentés).



La porte de la première enceinte, qui figure l'entrée actuelle du château, date évidemment de la Renaissance. Le style en est d'une pureté exquise; mais les multiples et délicats ornements de ses niches, de ses médaillons, de ses chiffres, de ses emblèmes, de ses armoiries, en ont été mutilés, plus peut-être par la main des hommes que par les injures du temps. Cette porte est flanquée de deux tours casquées d'ardoise, que surmontent, en guise de cimier, deux tourillons affectant la forme de campaniles.

La façade sud du château se présente fièrement campée sur une étroite esplanade, dont une enceinte bastionnée protégeait jadis les abords, déjà défendus par un large fossé.



A droite s'élève la chapelle, qui est isolée et que recommande son porche élégant, de style ogival comme le corps de l'église.

C'est surtout dans la façade regardant la cour qu'apparaît la disposition bizarre, mais originale, de bâtiments enchevêtrés les uns dans les autres et conservant, en leur agrégation même, leurs caractères distinctifs. Ici une tour haute et svelte, de forme polygonale comme son toit en poivrière, s'adosse à un mur dont la porte basse est surmontée d'une échauguette. Plus loin, un escalier extérieur, à cul-de-lampe, accède à une fenêtre Louis XII, contre une porte ogivale s'ouvrant dans une construction contiguë.

D'autres tours fort élevées, rondes ou quadrangulaires, peut-être donjons ou beffrois, crénelées, percées de meurtrières, pourvues de mâchicoulis ou de barbacanes, s'encadrent dans la masse des bâtiments.

Le château, assis au fond de la *Courte vallée* qui lui donna son nom de *Courtenval*, d'où celui de Courtanvaux, — servait d'asile aux populations voisines fuyant les déprédations et les violences de bandes armées ou de gentilshommes pillards. En cette région, qui compte encore un certain nombre de troglodytes, les chambres souterraines ne sont pas rares; mais l'une de celles qui méritent le plus de fixer l'attention est, sans nul doute, la salle de billard gothique de Courtanvaux, avec sa voûte bifurquée si hardie, où s'enchâsse, comme un joyau d'inestimable valeur, une cheminée superbe au coffre blasonné.

Les nombreux

appartements du château, que desservaient, il n'y a pas cinquante ans encore, vingt-sept escaliers en pierre et presque tous « à vis », se distinguent, dans leur agencement et dans leur décoration, par de curieuses particularités. La salle à manger contient une cheminée monumentale, de style gothique, très fouillée et très ornementée, au chiffre et aux armes de Montesquiou (d'or, à deux tourteaux de gueules, l'un sur l'autre). Et, par un de ces contrastes qui semblent la caractéristique de Courtanvaux, sur les solives du plafond s'épanouissent, en fines arabesques, de gracieux motifs de la Renaissance.



Le plus ancien aveu que l'on connaisse de Courtanvaux date du 26 octobre 1490. Il était rendu à Jean, bâtard de Vendôme, par Jacques de Berziau, qui avait acheté une partie du fief à Marie, veuve de Jehan Cullier. Ce fut Jacques qui bâtit la chapelle du château. Il avait épousé Jeanne de Villiers, dame de Courtanvaux. Leur fille aînée, seule héritière du titre, se maria, en 1510, avec Antoine de Souvré, descendant d'une ancienne famille du Perche : on retrouve, dès 1123, un Guillaume de Souvré dans le cartulaire de l'abbaye de Thiron.

La terre de Courtanvaux fut érigée en marquisat en faveur de Gilles de Souvré, petit-fils d'Antoine et gouverneur de Touraine sous Henri III et Henri IV. Le Béarnais le tenait en particulière estime et grande amitié. Il le fit maréchal de France et gouverneur de Louis XIII.

Une petite-fille de Gilles de Souvré, Anne, avait épousé, en 1662, François-Michel Le Tellier, marquis de Louvois, le grand ministre qui, le 23 mai de la même année, rendait hommage, comme seigneur de Courtanvaux, à son suzerain, le duc de Vendôme, descendant d'un bâtard de Henri IV.

Le dernier des Courtanvaux mourut en 1781, laissant comme héritières sa fille, la duchesse d'Aumont, et les deux filles de son fils.

L'une d'elles était la légataire universelle de son aïeul. Elle épousa Élisabeth Pierre, baron, puis comte de Montesquiou-Fezensac, qui prit, de ce fait, le titre de marquis de Courtanvaux.

Il fut, sous l'Empire, député, sénateur et grand chambellan. La Restauration le fit pair de France.

Cette habitation seigneuriale possède, répartie dans tous ses appartements, salles et salons, une galerie de portraits qui n'est pas seulement un musée familial, mais encore un musée historique : deux maréchaux d'Estrées; la marquise de Louvois; le marquis de Barbezieux, fils de Louvois, qui succéda à son père.

Mme la comtesse douairière Odon de Montesquiou, née princesse Bibesco, est la propriétaire actuelle de Courtenvaux.

Elle se plaît à l'embellir avec son goût artistique.





JEANNE-MARIE HOCQUART
MARQUISE DE MONTESQUIOU
ET SA FILLE : ANNE-LOUISE-HYACINTHE DE MONTESQUIOU
MARQUISE DE LASTIC
Par Drouais

FOULLETORTE



Au pied des monts porphyritiques des Coëvrons, dans un site frais, romantique et d'une grâce un peu sauvage peut-être, s'élève le château de Foulletorte, vaste édifice d'un style noble et majestueux dont l'ensemble appartient à la dernière période du XVIe siècle. Il est probable qu'il fut reconstruit à cette époque sur le lieu même où s'élevait un précédent manoir. Le premier de ses seigneurs dont on ait conservé le souvenir est *Robert*, qui vivait à la fin du XIe siècle. Le cartulaire de l'ancienne abbaye de Champagne, de l'ordre de Cîteaux, nous montre un Guillaume de Foulletorte parmi les témoins d'une confirmation de biens faite par Guillaume de Sillé en faveur des religieux de Savigny (1240). Quelques années après, c'était la maison de Vassé qui était en possession du domaine, qu'elle devait garder pendant deux siècles et demi.

L'abbé de Vassé, le dernier de cette noble race qui posséda Foulletorte, le donna en paiement, en 1709, à l'abbé Hardy, conseiller au parlement de Paris. Par testament, celui-ci légua cette terre à son parent, *Louis-Paul Pinon d'Avor*, vicomte d'Avor.



L'aîné des petits-fils du vicomte d'Avor, seigneur de Foulletorte, né le 22 avril 1720, lieutenant général des armées du roi, grand'croix de Saint-Louis, fut emprisonné avec sa fille pendant la Révolution.



Ayant eu le bonheur d'échapper à la guillotine, il mourut à Paris, le 28 décembre 1806. Son fils, Anne-Louis-Pinon, avait émigré en 1791.

Il se fixa à Foulletorte, peu après son retour, et y vécut de 1840 à 1850. Son fils, Anne-Louis-Albert Pinon, mourut sans enfants, et ses deux sœurs, la comtesse de Malherbe et Mme de Gastines, se partagèrent la terre de Foulletorte. Le château est entré dans la part de la comtesse de Malherbe.

Foulletorte était construit sur un plan très vaste. Partout, sur les corniches, sur les voussures, sur les poutrelles, sur les panneaux, l'écusson de la famille est peint, gravé ou sculpté. On remarque surtout à l'intérieur un large et magnifique escalier de pierre qui compte soixante-dix marches, chacune d'une seule pierre ; puis un immense salon.

Il appartient aujourd'hui au comte et à la comtesse, née d'Epinay.

GALLERANDE

De la hauteur du Château-Sénéchal et du pied de la *Motte* de Saint-Jean descendent, dans une direction parallèle, deux gorges voisines. Ces deux petits vallons s'ouvrent en se terminant dans la vallée du Loir, et tous deux, à leur gauche, montrent avec coquetterie un château à tourelles, Gallerande.

Quelques souvenirs historiques vont de l'un de ces sites à l'autre, et, se confondant dans le passé, ont réuni les deux noms de *Clermont* et de *Gallerande*, qui se sont ainsi juxtaposés jusqu'à nos jours. Le premier semble l'aîné et domine dans l'ordre des temps.



D'après d'anciens manuscrits de famille, Robin II de Clermont, dont le vieux château, audessus du bourg, laissait naguère encore apercevoir quelques ruines, épousa, en 1210, la fille du sire de Gallerande. En 1265, Agnès, vicomtesse de Beaumont et dame de La Flèche, donna à Auberée de Lonray, sa cousine, qui venait d'épouser Hubert de Clermont, « des droits d'usage de toute nature dans la forêt de Mélinais, et toutes choses nécessaires où qu'elles soient dans ses châtellenies du Lude et de La Flèche, pour l'hébergement de Gallerande, appartenant audit Hubert de Clermont ».

En 1421, les Anglais furent battus à Baugé, malgré le courage et les talents militaires du duc de Clarence, qui les commandait. Le seigneur de Clermont, au bruit de leur approche, ne les avait pas attendus et, retiré à sa terre de Montrevault, il avait confié la garde de son château de Gallerande à Guillaume de Grugelin, qui l'abandonna aux Anglais sans chercher à le défendre. Pris et repris les années suivantes, les Anglais en étaient de nouveau les maîtres, lorsque, en 1427, Arthur III, comte de Richemont, le fit assiéger. Les cours et les ouvrages extérieurs furent emportés d'assaut, et le donjon rendu par composition. Un Louis de Clermont fut fait, par le roi René, chevalier de l'ordre du Croissant : il devint ensuite son chambellan et mourut en 1477, laissant de Marie de Malet de Graville un fils, nommé René, seigneur de Clermont et de Gallerande, qui fut fait vice-amiral et eut d'un premier mariage Louis de Clermont, majordome de François Ier.

La seigneurie de Clermont fut érigée en marquisat, en 1576, en faveur de Georges Ier de Clermont-Gallerande, fils du précédent. Il fut trois fois marié, et sa descendance, par son fils Georges II et son petit-fils Henri, se subdivisa en plusieurs branches. La famille de Clermont-Gallerande se continue par Henri, deuxième du nom, né en 1621 ; N. de Clermont, mort sans enfants ; Georges de Clermont ; Georges-Henri, mort à Mantoue en 1702 ; Georges-Jacques, comte de Saint-Aignan, et Pierre-Gaspard, qui mourut à La Rochelle en 1756.

Marié, en 1706, à Gabrielle-Françoise d'O, il n'avait laissé qu'une fille, qui se maria à son cousin, comme elle du nom de Clermont-Gallerande. De ce mariage sont issus Armand-François Thibaut et Charles-Georges de Gallerande. Ce dernier, né en 1744, était maréchal de camp lorsque la Révolution commença.

Arrêté comme suspect vers la fin de 1792, il ne fut rendu à la liberté qu'après Thermidor. Au commencement de l'Empire, le marquis de Gallerande vécut retiré dans son château. En 1808, il le vendit à M. Dufou, qui y entreprit des restaurations plutôt modernes. Puis le château de Gallerande fut possédé par M. de Sarcé, dont le gendre, le comte Alfred de Ruillé, entreprit, en 1854, de rendre au vieux castel sa physionomie du moyen âge. Les travaux furent continués et terminés, en 1900, avec un grand souci de sa reconstitution, par le comte Geoffroy de Ruillé, le propriétaire actuel.

LASSAY



Le château fort est assis sur un rocher peu élevé. Les fossés étaient autrefois baignés par un étang, actuellement converti en marais. Certains auteurs disent qu'il fut construit en 825, mais cette date ne peut être que celle d'un château primitif qui aura été détruit par les Normands. Son enceinte continue est fortifiée par cinq tours en forme de fer à cheval; leur ensemble produit un polygone irrégulier. Aussi, par son importance et sa force, a-t-il joué un grand rôle dans les guerres qui ont désolé le pays. Il fut attaqué, en 1064, par Guillaume le Conquérant, qui s'en empara. Sous le règne de Charles VII, les Anglais s'en rendirent maîtres. Après la bataille de Verneuil, Venables, colonel anglais, se rendait à Lassay, pour renforcer la garnison du château. A cette nouvelle, le capitaine Ambroise de Loré partit de Fougères avec sept cents hommes, commandés par André de Laval et Pierre Le Porc. Rencontrant l'armée anglaise entre Laval et Ambrières, ils l'attaquèrent si brusquement et avec tant de courage que, malgré leur petit nombre, ils la forcèrent à prendre la fuite et firent plus de trois cents prisonniers. Les suites de ce combat furent si funestes pour la cause anglaise, que le comte Arondel, dans un accès de colère, fit trancher la



tête au colonel Venables, comme étant seul responsable des suites désastreuses de cette défaite. En 1460, la terre de Lassay appartenait à Amaury de Vendôme, seigneur de Chartres-sur-Loir, et à Marie de Dreux, son épouse; elle passa par alliance, en 1592, à Brandelis de La Ferrière, puis successivement à Madaillan de Lespare, Brangas de Lauraguais et à ses descendants.

Elle reçut le titre de baronnie, avec plusieurs autres terres, au mois d'août 1647, et fut érigée en marquisat en faveur d'Isaac de Madaillan, seigneur de Montataire.

Elle appartient aujourd'hui au marquis de Beauchêne.

LE LUDE

Élevé sur les ruines d'une forteresse qui remonte aux premiers temps de notre histoire, ce château fut le noyau de la petite ville du Lude, dont il porte le nom. L'origine assez curieuse de cette petite cité mérite d'être connue. Située sur les bords du Loir, elle se trouve placée dans une contrée qui, avant d'être réunie au département de la Sarthe, fit successivement partie du pays des Andes ou Andécaves, du comté, puis du duché de la province d'Anjou.



Riveraine d'un cours d'eau qui porta jadis des barques ennemies, voisine d'une région dont la possession fut plus d'une fois disputée les armes à la main, cette double situation lui valut d'être considérée, principalement au moyen âge, comme un point stratégique de premier ordre.



Le développement de cette localité s'effectua assez vite, car, dès le milieu du VIIe siècle, un atelier monétaire y était installé. M. le vicomte de Ponton d'Amécourt vient de publier sur les monnaies mérovingiennes un travail des plus instructifs, qui ne laisse subsister aucun doute à cet égard; il possède dans sa riche collection une pièce de monnaie frappée au Lude, vers 650. Le savant numismate profite même de la circonstance pour donner quelques renseignements sur le Loir et sur le Lude. « Le Loir, écrit-il, s'appelait indifféremment Liz, Litus ou Liddus. La ville du Lude s'appelait Luz et Ludus. La forme Luz indique la troisième déclinaison (génitif : *Lutis*; ablatif : *Lute*).

« Certainement, ajoute-t-il, Liz et Luz sont le même mot. La ville doit son nom à la rivière; elle était probablement au croisement d'une voie ancienne et du Loir. »

Le Lude continua à se développer avec le temps, malgré les désordres dont souffrirent les Gaules pendant plus d'un siècle après la mort de Dagobert Ier (638) et malgré l'anarchie qui désola, en particulier, le Maine et l'Anjou, à cette époque de transition. Un des meilleurs témoignages que l'on en puisse donner, c'est l'existence, dans cette localité, avant l'invasion normande, c'est-à-dire avant le milieu du IXe siècle, d'une *église*, sur laquelle devait s'abattre la fureur destructive des Scandinaves. Cette église est formellement désignée dans une charte latine de Geoffroy de Grisegonelle, comte d'Anjou, de l'an 976, concernant l'église du Lude, en Anjou, et sa donation à l'abbaye de Saint-Jouin de Marnes, en Poitou.

Le Lude ne paraît pas avoir souffert des nombreuses guerres que soutint Charles le Chauve contre les Bretons de Nominoé et de son fils et successeur; mais il en fut tout autrement lors



Foulques Herra (le Noir), fils de Geoffroy.

Au XIe siècle, on rencontre parmi les plus puissants châtelains de l'Anjou un Isambart et un Vivien du Lude. Également vers la fin du XVe siècle, on voit citée dans des chartes de donation à l'abbaye de Saint-Aubin une Ermengarde, vicomtesse du Lude. Dès l'an 1029, nous le voyons investi par les Bretons. Quatre siècles après (1419), Le Lude est enlevé par un capitaine anglais du nom de Blackburn, qui y établit 1200 hommes de garnison, et devient dès lors formidable à toute la contrée.

Au XIe siècle, Le Lude était possédé par des seigneurs qui portaient son nom. Il passa, au XIIe siècle, dans la maison de Beaumont par le mariage de Raoul Ier de Beaumont, comte du Mans, avec Emmeline, fille d'Isambart du Lude. Un siècle et demi après, Agnès de Beaumont ayant épousé Louis de Brienne, Le Lude devint la propriété de cette maison, qui le posséda jusqu'en 1378. Jehan Daillon, son fils, ayant épousé, peu d'années après, Renée de Fontaines, petite-fille de Pierre de

de l'invasion des Normands. Le Lude fut pillé; et bien que la chronique de Saint-Bertin soit muette sur le pillage, alors qu'elle mentionne celui du Mans, la charte donnée par Geoffroy, comte d'Anjou, à Poitiers, ne laisse aucun doute à cet égard (avril, vingt-deuxième année du règne de Lothaire).

Le roi de France ne restait pas indifférent aux maux dont souffrait le pays d'outre-Maine (l'Anjou), ce qui nous est prouvé par une chronique de Saint-Victor : *Historia regum Francorum*, qui nous dit qu'aussitôt que Charles le Chauve eut appris les ravages commis, il commanda en personne l'expédition qui marcha au secours des Angevins, en 873, et, aidé du duc de Bretagne Salomon, il obligea les Normands à évacuer la ville d'Angers.

C'est sur une motte que fut édifié le château fortifié qui, de son appellation même, était qualifié fort de La Motte, et la châtellenie qui y fut annexée portait, d'après des actes publics et privés, les titres de châtellenie de La Motte, et de châtellenie de La Motte-sous-Le-Lude. La chronique rimée de Saint-Julien de Tours nous parle du *Lusdi Castrum* (première moitié du Xe siècle).

Quant aux seigneurs du Lude, la charte de Geoffroy Grisegonelle, citée plus haut, donne comme premiers possesseurs du Lude : Foulques Ier, dit le Roux, qui en fut le premier seigneur, puis Foulques II, dit le Bon, son fils; Geoffroy Grisegonelle, son petit-fils;



GROUPE : HERCULE ETOUFFANT ANTÉE
Par MONGENDRE

Vendôme, devint ainsi, par sa femme, et après la mort de celle ci, propriétaire définitif de cette riche seigneurie (1457).

A Jehan succède, en 1482, Jacques de Daillon, son fils. De Jacques de Daillon Le Lude passa successivement à Jean de Daillon, à Guy, à François, puis à Timoléon de Daillon, qui fit construire la grande terrasse du château.

Son fils, Henri de Daillon, fut un des hommes marquants de la Cour de Louis XIV.

Par lettres patentes du 21 juillet 1675, Le Lude fut érigé en duché en sa faveur. Après la mort du duc du Lude, en 1685, sa belle châtellenie passa à Gaston de Roquelaure, son neveu, qui devint plus tard maréchal de France et qui épousa Louise de Laval, fille d'Urbain de Laval, marquis de Lezai, et de Françoise de Sesmaisons; il n'en eut que deux filles, la duchesse de Rohan-Chabot et la princesse de Pons.

Le Lude devint, en 1738, la propriété de la duchesse de Rohan, mais son fils le vendit treize ans après, le 2 décembre 1751, à Joseph-Julien de Velaër, seigneur de Surven. Depuis, Le Lude a successivement passé à Mme la marquise Baude de La Vieuville, puis à sa fille, Mme la marquise de Talhouët,



aux descendants de laquelle il appartient toujours. Le château du Lude s'élève sur une terrasse entre le Loir et la ville. Il présente l'aspect d'un vaste parallélogramme, flanqué de tours à ses angles et formé de trois corps de bâtiments reliés entre eux du côté de la ville par un élégant portique. C'est un des plus beaux de la contrée.

A l'intérieur, ce qui appelle d'abord l'attention, c'est la chambre occupée par Henri IV et par Louis XIII. Cet appartement a fidèlement conservé son ornementation



du XVIe siècle. On y lit les deux inscriptions suivantes : « Henri IV a couché dans cette chambre, la veille du sacre (Fête-Dieu), l'année 1598, et a assisté à la procession, qui fut la première cérémonie catholique où il se trouva depuis sa conversion ». L'autre inscription porte : « Louis XIII a couché dans cette chambre, le 5 juin 1619, en allant en Touraine, voir Marie de Médicis, sa mère, qui s'y était retirée, d'où elle alla à Angers, susciter une révolte qui fut apaisée, en 1620, par la prise des Ponts-de-Cé, où le Roy se trouvait. Il était alors âgé de 18 ans. »

Dans un autre cabinet, très élégamment décoré, on remarque tout un ensemble de peintures, récemment retrouvées, de l'école du Primatice et du Rosso : *l'Arche de Noë*, différents traits de la *Vie de Joseph*, le *Triomphe de la chasteté*, représenté par une femme traînée sur un char par d'autres femmes. Divers bustes de la famille de Talhouët ornent quelques-unes des pièces du château.

Dans le parc, si élégamment décoré, on voit un groupe d'*Hercule étouffant Antée*, dû à Mongendre.

LE ROCHER-MÉZANGERS

Le château du Rocher-Mézangers, avec sa masse imposante et son admirable façade renaissance, est digne d'être cité à côté des plus beaux châteaux des bords de la Loire. Souvent comparé à Chenonceaux, il est peut-être moins célèbre, parce qu'égaré dans le massif sauvage des Alpes mancelles. La baronnie du Rocher-Mézangers a été composée de l'ancienne châtellenie de Mézangers et de la seigneurie du Rocher, situées tout proche l'une de l'autre. Mézangers était le fief paroissial. Cette châtellenie donna son nom à une famille féodale représentée en 1282 par Guillaume de Mézangers, écuyer, seigneur de Mézangers, qui passa à cette date un accord avec le seigneur du Rocher, au sujet des moulins du Rocher. Guillaume et Raoul de Mézangers vivaient en 1312. D'après deux actes de 1324 et de 1331, Guillaume d'Anthenoise, chevalier, fut temporairement seigneur de la châtellenie de Mézangers. Cette châtellenie relevait de la baronnie de Sainte-Suzanne et des comtes d'Alençon.



Quant à la seigneurie du Rocher, les titres les plus anciens qui en parlent remontent au VIIe siècle.

A l'époque féodale, le premier seigneur du Rocher dont il soit fait mention dans le chartrier du château s'appelait Guillaume dit le Deffublé. En 1282, il passa avec Guillaume de Mézangers l'acte ci-dessus mentionné.



La partie la plus ancienne du Rocher remonte vraisemblablement à cette époque, peut-être même à la période carlovingienne. Elle se trouve, croit-on, au centre du château, près de la tour pentagonale, vers l'angle où se joignent les principaux corps de bâtiments. Cette partie présente des murs d'une énorme épaisseur qui furent encastrés dans la suite parmi les constructions de date postérieure. A partir du XIVe siècle, on trouve successivement comme seigneurs du Rocher plusieurs personnages appartenant à la noble maison des Le Maire, marquis de Courtemanche et seigneurs de Cordouan, dont Jean Le Maire (1348-1418), puis Foulques ou Fouquet Le Maire.

François de Bouillé, fils de Jean, succéda à son père comme seigneur du Rocher. Il épousa, en 1510, Marguerite de La Jaille, fut grand fauconnier du roi François Ier, et mourut le 25 mai 1541. C'est lui sans doute qui acheva, dans les premières années du XVIe siècle, l'aile édifiée par son père, et notamment certains détails d'ornementation de la façade tournée vers la cour. L'encadrement de la porte principale rappelle encore les motifs de style ogival; mais deux grandes lucarnes et les sculptures qui encadrent une fenêtre actuellement murée s'inspirent déjà pleinement de l'art de la Renaissance. Cette partie paraît être contemporaine de la chapelle.

Le grand fauconnier de François Ier avait sans doute rapporté des campagnes d'Italie les mêmes enthousiasmes que son souverain

pour les fastueux palais et devait être un grand seigneur doublé d'un grand artiste.



Il tint à transformer lui aussi sa demeure « à l'italienne ». Ne voulant pas jeter bas le corps principal du logis, il éleva à 4 mètres environ en avant de celui-ci une façade nouvelle, constituant une espèce de placage et qui réservait aux trois étages, à l'intérieur du bâtiment, une galerie mettant en communication entre eux les différents appartements. Cette façade est l'œuvre capitale du château, et ce qui en rehausse encore la valeur, c'est que les sculptures, d'une extrême finesse, sont en granit, comme d'ailleurs tout le reste de la construction. Elle repose au rez-de-chaussée sur une colonnade encadrant cinq baies en forme d'arcades au cintre surbaissé.

Cette disposition donne à l'ensemble une remarquable légèreté, et c'est là l'une des supériorités que possède incontestablement Le Rocher sur Chenonceaux. Chacune des colonnes porte sur son devant un pilastre qui court jusqu'au sommet de l'édifice et que coupent à la hauteur du premier et du troisième étage de riches chapiteaux. Deux grandes fenêtres carrées, alternant avec trois autres de moindre dimension, éclairent le premier étage, et, sous les deux premières, s'épanouissent des frises, qui sont de purs chefs-d'œuvre, où se rient de gracieux visages d'enfants, à côté de grimaçantes figures qui fleuronnent d'élégants rinceaux. Au-dessus des trois petites fenêtres du premier étage s'étalent encore des frises composées de trophées et entre lesquelles apparaissent les écussons de François de Bouillé et de Marguerite de La Jaille. Tout en haut, au troisième étage, s'élèvent, riches et cependant légères, deux grandes lucarnes flanquées d'arcs-boutants, présentant une réelle analogie avec la lucarne centrale de Chenonceaux, et que complètent encore deux fenêtres de moindre importance.



Une série de clochetons, en forme de quilles élancées, alternent ou se confondent avec les motifs d'ornementation de ces lucarnes et se poursuivent jusque sur la chapelle, établissant ainsi entre elle et la façade principale, d'ordonnance plus fastueuse, comme un lien d'harmonie.

René de Bouillé, comte de Créance, succéda à son père, François; il épousa Jacqueline d'Estouteville et était mort avant 1576.

Puis vient René III de Bouillé, marié en premières noces à Louise de Beaumanoir, puis à Jacqueline de la Guiche de Saint-Géran, fille du maréchal de Saint-Géran. Il mourut le 24 novembre 1647, au château du Rocher, laissant de son second mariage une fille unique, Éléonore-Renée, héritière de tous ses biens et mariée au duc du Lude.

Henri de Daillon, comte puis duc du Lude, marquis d'Illiers, baron du Rocher-Mézangers, fut premier gentilhomme de la chambre du roi et grand maître de l'artillerie. Il épousa : 1°, en 1644, Éléonore-Renée de Bouillé, et 2°, en 1681, Marguerite-Louise de Béthune, veuve du comte de Guiche et dame d'honneur de la duchesse de Bourgogne. Jean-Baptiste-Antoine, duc de Roquelaure, pair de France, lieutenant général des armées du roi, épousa, le 17 septembre 1653, Charlotte-Marie de Daillon du Lude, dont il devint veuf en 1657. Lui-même mourut le 11 mars 1683, laissant deux enfants, Marie-Charlotte et Antoine-Gaston-Jean-Baptiste, qui possédèrent successivement après lui Le Rocher-Mézangers.

Marie-Charlotte de Roquelaure, mariée le 8 mars 1674 à Henri-François, duc de Foix et de Candole, pair de



ÉLÉONORE-RENÉE DE BOUILLÉ
DUCHESSE DU LUDE
(1644)



HENRI-FRANÇOIS
DUC DE ROQUELAURE ET DE CANDOLE
AMBASSADEUR A LA COUR DU DUC DE SAVOIE (1674)

France, ambassadeur de Louis XIV à la Cour de Savoie, mourut le 22 janvier 1710. Son mari décéda le 22 février 1714. Ils ne laissèrent point de postérité.

Benoist Eynard, chevalier, seigneur de Ravannes, conseiller du roi en ses conseils, grand maître des eaux et forêts de Touraine, Anjou et Maine, posséda la baronnie du Rocher-Mézangers après le maréchal de Roquelaure. Sa femme, Françoise Auvray, mourut en 1769, le suivant de près dans la tombe. Pendant les quarante années où ils habitèrent Le Rocher, de grands changements se produisirent.

Ils ajoutèrent au château l'aile Louis XIV, qui le termine à l'est et qui renferme, à l'intérieur, un magnifique salon.

Pierre-Marie-Alexis, marquis du Plessis d'Argentré, époux de Thérèse Dubois de Beauregard, acquit, par acte du 16 février 1787, Le Rocher-Mézangers et mourut au château du Rocher.



ANTOINE-JEAN-BAPTISTE
DUC DE ROQUELAURE
BARON DU ROCHER-MÉZANGERS
MARÉCHAL DE FRANCE
1656-1738

le 15 mars 1843, laissant cette terre à sa fille, la comtesse Le Gonidec de Traissan.

Le comte Frédéric Le Gonidec de Traissan, étant mort en 1855, son petit-fils Yves, marié à Mlle de Viennay, devint propriétaire du Rocher en 1862.

Le château, après eux, échut, par acte de partage en date du 13 juillet 1896, à Mlle Yvonne-Marie-Eugénie Le Gonidec de Traissan, qui a épousé, le 28 novembre 1889, Charles-Prosper-Maurice Horric, comte de Beaucaire, actuellement envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de France près S. M. le roi de Danemark.

Ils y ont accompli de grands travaux de restauration, devenus nécessaires; ils ont transformé l'habitation suivant les besoins du confort moderne et n'ont rien négligé pour reconstituer cette belle demeure dans des conditions dignes de son passé.

SAINT-OUEN

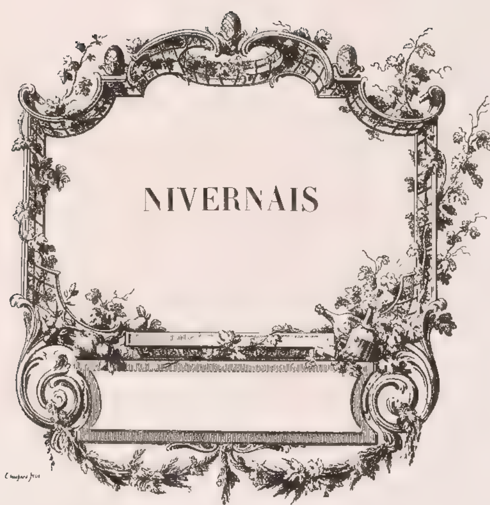


A quelques kilomètres de Château-Gontier se trouve Saint-Ouen. Son apparence extérieure est d'un caractère plutôt sévère, mais, dès que l'on a contourné l'une des ailes du bâtiment, les yeux sont captivés par la richesse et l'élégance d'une tour quadrangulaire où se trouve l'escalier. Il y a peu de monuments de cette époque dans lesquels le génie de l'architecture et celui de la sculpture se soient fondus avec plus de charme et plus d'harmonie. Tel est le mérite de cette œuvre qui, dans la période la plus brillante du XVI[e] siècle, n'a peut-être été dépassée que par l'admirable escalier du château de Blois. Pas une pierre de cette tour qui n'ait été sculptée, fouillée de la façon la plus délicate. Ce ne sont que panneaux armoriés, chiffres symboliques, rosaces et colonnettes à jour, guirlandes, arceaux et arabesques. Suspendue à la tour elle-même, une petite tourelle d'une forme élancée, et découpée de la même façon, s'élève jusqu'à la plate-forme, que couronne un dôme mauresque, surmonté lui-même autrefois d'une lanterne à jour. La porte de cette tour est encore aujourd'hui la porte seigneuriale du château; son fronton a pour ornement deux anges agenouillés qui soulevaient un écusson aux armes de France et de Bretagne. Guy Le Clerc de Coulaines, évêque de Léon en Bretagne, en fit un prieuré. Le château échappa comme par miracle au vandalisme révolutionnaire, et fut vendu comme bien national.





M. Chevrollier fit tout pour lui garder son caractère admirable et pour en prévenir la détérioration. Il appartient au comte et à la comtesse de Sèze, qui ont tant à cœur la conservation de ce ravissant joyau d'art de la Renaissance.



Chatillon-en-Bazois — Le Nozet

Prye

CHÂTILLON-EN-BAZOIS



Aux origines de la féodalité, Châtillon-en-Bazois appartenait aux comtes de Nevers. Landry, comte de Nevers et d'Auxerre, en 972, se dépouilla de ce fief pour le donner à son quatrième fils, Robert. Celui-ci prit le nom du nouveau domaine, et forma la tige des sires de Châtillon-en-Bazois.



Le château fut, depuis les temps les plus reculés, une importante place de guerre. Bâtie sur le roc, la forteresse dominait complètement Châtillon ; le seul côté accessible était protégé par un énorme fossé et trois enceintes fortifiées.

Certaines parties de maçonnerie encore visibles remontent au XIIe siècle. Le château a dû être presque entièrement reconstruit à cette époque ; il a subi, plus tard, de grands remaniements, car les meneaux des fenêtres et la salle à manger voûtée sont du XIVe siècle. La vieille demeure féodale des Châtillon a été restaurée, il y a une quinzaine d'années, par le marquis de Pracomtal, père du propriétaire actuel, qui a épousé Mlle de Saint-Vallier.

Châtillon est un des plus beaux manoirs du Nivernais. Ses propriétaires ont, avec le plus grand goût, apporté dans cette antique demeure tout le confort moderne, et y pratiquent la plus accueillante hospitalité.





LA MARQUISE DE PUGET DE BARBENTANE
DAME D'HONNEUR
DE LA REINE MARIE-ANTOINETTE
AIEULE DU MARQUIS DE PRACOMTAL

LE NOZET



La terre seigneuriale de Nozet ou Nozay, près de Pouilly-sur-Loire, fut donnée, en 1234, aux religieux bénédictins de la Charité, par Arnoult, qui en était le seigneur.

Elle a été aliénée depuis par eux en faveur de la famille du Broc, qui payait quatre francs de cens au couvent, puis elle appartint successivement aux familles Vaillant de Guelis, Dodart et de Vouguy de Roquestant; elle fut acquise dans la moitié du XVIIIe siècle par la famille de Lafond, qui l'a toujours possédée depuis.

M. le comte Lafond a fait planter plus de trois cents arpents de vigne, qu'il faut ajouter aux douze cents que Pouilly se vantait de posséder. Guillaume du Broc, auditeur de rote, archevêque de Séleucie, vice-légat d'Avignon, estimé en son temps comme un bon canoniste, était seigneur de Saint-Audelin, de la terre et du château de Nozet, près Pouilly, dans le XVIIe siècle.



Guillaume du Broc était né au château de Nozet, commune de Pouilly-sur-Loire, dont son père, François du Broc, était seigneur, ainsi que des terres de Meurs, Veninges et Saint-Andelin.

Par un hasard assez singulier, il fit ses études à l'université d'Avignon, et, ayant ensuite embrassé l'état ecclésiastique, devint, comme il est dit ci-dessus, archevêque de Séleucie.

Il avait constamment refusé un archevêché en France, espérant obtenir plus aisément en Italie le chapeau de cardinal; il mourut en 1665.

Ses décisions sur le droit canonique furent imprimées à Rome après sa mort (1668); elles avaient pour titre : *Decisiones bonæ memoriæ Reverendissimi patris Dominici Guillelmi Dunozeti, archiepiscopi Seleucienses sacræ Romanæ Rotæ auditoris*, in-folio. On y a joint un précis de sa vie.

La restauration du château, dans le style de la Renaissance (époque Louis XII), entreprise par le comte Lafond, fils du pair de France, a été achevée par la comtesse Lafond, née du Temple de Chevrigny, mère du propriétaire actuel, le comte Louis Lafond, qui l'entretient lui aussi avec beaucoup de savoir et de goût.

PRYE



Le château sur lequel se reflète le plus beau rayon de la gloire du Nivernais est sans contredit le château de Prye. S'il n'a plus de son luxe féodal que des fossés à moitié comblés et une tour à diamant du XIVe siècle, il partage, avec l'imposant château des Bordes, l'honneur d'avoir appartenu aux La Grange d'Arquien. C'est là que Marie-Casimire d'Arquien, reine des Polonais, passa une partie de son enfance. Aussi, quand elle revint en France après la mort du grand Sobieski, son époux, voulut-elle revoir le vieux manoir de ses pères.

Au commencement de septembre 1714, une foule immense, à la tête de laquelle on remarquait la marquise de Béthune, sa sœur, attendait impatiemment, sur le rivage d'Imphy, le bateau qui devait l'y débarquer.



Elle fut conduite à Prye comme en triomphe; jamais le château n'eut autant de vie, autant d'animation. Marie-Casimire d'Arquien y resta quelques jours, qu'elle employa à visiter les environs, tout empreints pour elle des souvenirs de ses jeunes années.

La maison de Prye est très ancienne : en 1178, un Geoffroy était seigneur de Prye; en 1269, un Jean de Prye est enterré à la Charité; en 1500, Prye appartenait aux seigneurs de Bordes; en 1586, René de Prye, chevalier de l'ordre du Roi, seigneur de Prye, Tesmion et baron de Toucy, donne à l'évêque le dénombrement de sa baronnie, en commençant par le château de Toucy, pour lequel, en 1606, ses quatre fils, Aymar, René, François et Charles, prêtent hommage; en 1640, Anne d'Assienville était dame d'Arquien, Prye, Imphy, etc.

La ville de La Charité, autrefois ville monastique, et dont l'église romane est si admirable par son architecture, contient, comme il est dit plus haut, les corps de plusieurs sires de Prye.

Dans le couvent dont cette église faisait partie, les comtes de Nevers, de Bourbon de Prye, etc., avaient chacun son appartement, alors que l'archevêque de Bourges, les évêques de Nevers et de Noyon, habitaient hors de l'enceinte du monastère.

La terre de Prye remonte au delà du Xe siècle. A la fin de ce siècle existait déjà un village de ce nom, puisqu'en 986 les évêques de Nevers cédèrent au chapitre

de Saint-Cyr l'église de Saint-Vincent de Prye, dont le curé payait au chapitre de la cathédrale six deniers à chaque synode.



Lorsque la terre d'Aunay fut partagée, on y bâtit un manoir dit du Haut-fort, ce fut sous la mouvance des seigneurs du Bas-Fort, qui restèrent hauts-justiciers.

Au XVI[e] siècle, le Bas-Fort était entre les mains d'un sieur de Prye.

Un matin qu'il se rendait à l'église, il apprit que le seigneur du Haut-Fort, qui était en même temps sire de Torcy, capitaine de cinquante hommes d'armes et ancien lieutenant du roi à Milan, allait y paraître aussi. Craignant d'exciter sa jalouse susceptibilité, il lui dépêcha un gentilhomme pour le prier de ne pas se fâcher s'il prenait en sa présence les honneurs à l'église, bien qu'il fût moins avancé aux charges que lui. Celui-ci se fit expliquer en quoi ils consistaient : « Dites à messire de Prye, répondit-il en se gaussant, que je n'entrerai point en débat quant à la procession, étant caduc et ne marchant qu'avec peine. Je ne veux pas aller à l'offrande, étant plus accoutumé à prendre qu'à donner; pour la paix, je m'en passerai, ayant toujours aimé la guerre. »

Malgré la supériorité féodale de ses possesseurs, c'est le château du Bas-Fort qui a disparu le premier; il en reste quelques débris, tandis que le château du Haut-Fort a été rebâti par le petit-fils de Vauban-Prye.

Ce château appartient aujourd'hui au comte et à la comtesse du Bourg, qui se sont attachés à lui donner tout le confort moderne, joint à une grande élégance.



ÉCURIES



NORMANDIE

Acquigny — Angerville-Bailleul — Auffay
Bizy — Balleroy — Beaumesnil — Belboeuf — Cany
Carrouges — Chambray — Champ-de-Bataille
Chèreperrine — Couterne
Daubeuf — Etelan — Eu — Flers — Fontaine-Henry
Fontenay — Fumichon — Harcourt — Hébertot
Mailloc — Martainville — Martinvast — Mesnière
Miromesnil — Montgommery — Ducey
Nacqueville — O — Pont-Saint-Pierre
Rasnes — Saint-Aubin-d'Ecrosville
Tancarville — Thevray — Tourlaville
Versainville — Yville

ACQUIGNY

Le site occupé par le château d'Acquigny ne le cède en rien aux ravissants sites de la riante vallée d'Eure.

Un parc d'une longue étendue fait non seulement le charme des habitants de ce domaine, mais il réjouit l'œil du touriste parcourant le chemin qui sépare la colline de la rivière. Non loin de là, l'Iton mêle ses eaux à celles de l'Eure, et, se divisant en de nombreux canaux, agrémente de ruisseaux ce séjour plein de rêverie. De grands arbres variés, majestueux, y procurent par leurs frais ombrages une température agréable.

C'est au milieu de cette séduisante nature que le gracieux château d'Acquigny fut bâti par Anne de Laval, sous le règne de François Ier.

Son plan est assez étrange. Le principal corps de logis se compose de deux longs bâtiments en équerre; dans la jonction de l'angle se trouve, au-dessus de l'entrée principale, une tourelle en encorbellement, d'une construction svelte et richement décorée. Des pavillons en terrasse garnis d'une balustrade à pilastres semblent avoir été construits comme agrandissement et être d'une date plus récente que le château.

Anne de Laval avait épousé Louis de Silly, seigneur de La Roche-Guyon, quand elle fit construire ce beau manoir.

Elle était de l'illustre famille de Montmorency, et déjà le connétable Mathieu de Montmorency était



propriétaire du domaine d'Acquigny en 1227. A la mort de François de Silly, qui fut tué au siège de La Rochelle en 1627, son cousin Paul de Gondi, parent du cardinal de Retz, devint son héritier pour les terres d'Acquigny et de Crève-Cœur à la Croix-Saint-Leuffroy; mais bientôt il vendit lui-même ces deux baronnies, la première à Leblanc de Rollet et celle de Crève-Cœur à Jacques des Hommets. C'était en 1646. Dix ans après, Claude Le Roux, seigneur de Cambremont, conseiller au Parlement de Rouen, devenait acquéreur d'Acquigny pour la somme de 186 000 livres. Ce domaine est resté la propriété de cette famille jusqu'à nos jours, et il est

habité actuellement par Mme la comtesse du Manoir, qui y reçoit de nombreux amis avec sa bonne grâce si accueillante.

Esprit-Marie-Robert Le Roux d'Esneval, chevalier vidame de Normandie, baron d'Esneval et d'Acquigny, marquis de Grémonville, président à mortier au Parlement de Normandie, devenu seigneur d'Acquigny, se distingua par une munificence presque royale. D'ailleurs la maison d'Esneval a compté plusieurs alliances avec les membres de la famille royale.



Non loin du château existait un ancien prieuré, dépendant de l'abbaye de Conches, mais depuis longtemps abandonné.

Le président d'Esneval s'en rendit acquéreur, pour le relever de ses ruines, et sur l'emplacement du tombeau des martyrs il réédifia une chapelle, où les ossements des trente-huit compagnons de saint Maux sont conservés dans un autel en bois sculpté.

Peu après, il entreprit la reconstitution de l'église même d'Acquigny; elle fut terminée en 1756.

En 1772, M. d'Acquigny, ayant résigné ses fonctions de président à mortier au Parlement de Normandie, se retira dans sa terre d'Acquigny pour s'y livrer aux exercices de la piété chrétienne.

Affilié aux religieux de La Trappe, il voulut rapprocher le plus possible sa vie de la leur. Il fit construire tout proche de l'église une demeure plus simple où il n'avait pour compagnie qu'un seul domestique. De son appartement il communiquait avec une tribune donnant sur la belle chapelle qu'il avait fait bâtir en l'honneur du Saint-Esprit et qui s'ouvre derrière le maître autel de l'église.

A côté de cette tribune, on voit encore un petit oratoire où le vénérable président, prosterné au pied du crucifix et les yeux attachés sur une tête de mort, méditait les vérités éternelles. Cette tête est celle de Dom Rigobert Levesque, mort en odeur de sainteté, le 14 novembre 1679, entre les bras de l'abbé de Rancé.

C'est dans cette humble demeure que s'éteignit, en 1788, le président d'Acquigny, laissant à tous les siens le modèle d'une vie chrétienne et charitable.

Sa piété n'était pas moins grande que sa fortune

Ses vertus, sa charité pour les pauvres, ainsi que les nombreuses églises qu'il construisit ou répara, ont rendu son nom célèbre dans toute la Normandie.

Il avait une grande vénération pour les saints martyrs d'Acquigny, et il voulut la faire partager par toute la population.

Vers le ve siècle, saint Maux, évêque d'Italie, après avoir souffert pour la foi dans son pays, s'était réfugié en Gaule, accompagné de son frère Vénérand, qui était diacre, et de deux prêtres, Marc et Etherius.

Poursuivi par le proconsul Sabinus, il fut rejoint sur les bords de l'Eure, à Acquigny, où il eut la tête tranchée, ainsi que saint Vénérand et trente-huit des soldats que le spectacle de la foi et du martyre du saint évêque avait convertis. L'endroit où ils furent exécutés ressemble aujourd'hui à une grande nef dont les piliers sont autant de marronniers plus que séculaires, formant une voûte d'église.

Ce lieu porte le nom de Clos Saint-Maux, ou Clos des Martyrs.

ANGERVILLE-BAILLEUL

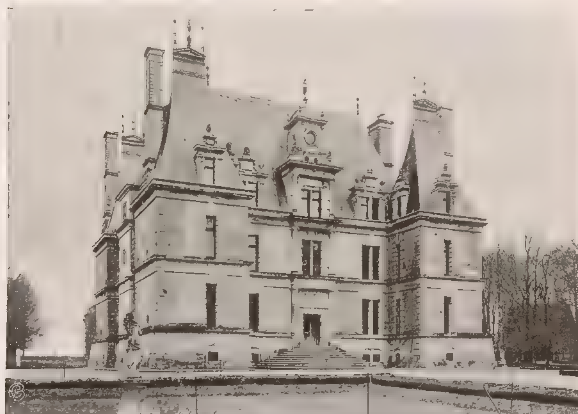


Le château d'Angerville-Bailleul a été construit vers 1550. Il s'élève près de Fécamp. Le parc qui l'entoure est planté d'arbres touffus et d'une épaisse verdure qui le dérobent aux regards.



Le château d'Angerville-Bailleul est une véritable merveille de la Renaissance. Ses anciens propriétaires ont été des chevaliers et des magistrats. Sous le règne de Louis XIII, l'un d'eux, Nicolas Bailleul, fut président au Parlement, surintendant des finances et chancelier de la reine.

La vue d'ensemble nous montre un bâtiment carré, flanqué de pavillons faisant saillie. Les fenêtres et les appartements étaient ornés de magnifiques boiseries sculptées dont on peut se faire une idée par les quelques épaves recherchées et retrouvées dans le pays, grâce au zèle jaloux de M. le marquis de Bailleul. Ce qui frappe tout d'abord, c'est la symétrie rigoureuse, la ligne accusée, l'ornementation sobre. Toute la richesse sculpturale semble être concentrée sur



le milieu de la façade, sur les combles d'ardoise, qui offrent un assez grand développement, sur les lucarnes, abondamment décorées.

La porte principale et les fenêtres, plus riches les unes que les autres, sont flanquées à chaque étage de colonnes complètement isolées. Ces colonnes, d'ordre dorique au rez-de-chaussée et au premier étage, supportent un entablement qui peut, au besoin, former balcon. Au second étage, les colonnes sont d'ordre corinthien, et l'entablement en est extrêmement orné. Ce second étage est d'ailleurs le plus riche. On y voit encore une longue plaque rectangulaire sur laquelle est peinte la date de 1553. Au-dessus s'élève un campanile dont les colonnes composites sont supportées par deux longues consoles. La corniche est également ornée de consoles. Enfin, couronnant le tout, un personnage de plomb tient d'une main l'écusson de la famille, et de l'autre une épée qu'il brandit : c'est le génie tutélaire de la maison. Les combles méritent une mention particulière; les lucarnes en sont jolies et originales; le sommet de tout l'édifice offre une décoration en plomb qui est une des plus belles choses du château. Sur une saillie sortant des combles se dressent des statues allégoriques. Deux clochetons découpés à jour accompagnent chacune d'elles, et à leur base règne une frise d'entrelacs où sont semées des hermines : les armes des Bailleul. C'est l'intérieur qui a le plus souffert du pillage révolutionnaire : toutes les salles, à tous les étages, n'ont plus leur décoration primitive; les portes, les lambris ont disparu, les peintures sont effacées. Toutefois, les regrets inspirés par cette dilapidation sont atténués grâce à une restauration intelligente, due à Mme la marquise du Bailleul, qui en a réparé les désastres et a su redonner au château d'Angerville-Bailleul ses richesses primitives.

AUFFAY



Sur l'une des collines les plus sauvages de la vallée de la Durdent existe, perdue au milieu des bois, l'une des constructions les plus originales que nous ait léguées le xvᵉ siècle. C'est le château d'Auffay. Commencé sous Charles VII (l'une des pierres en témoigne et porte 1442), il a subi des transformations aux étages supérieurs sous François Iᵉʳ et a été embelli d'un magnifique vestibule en berceau daté 1553. Le château apparaît avec des effets de mosaïques au-dessus des soubassements de grès : pierre, silex blancs, gris, noirs, agate et roses, briques de différentes couleurs, petites pierres blanches taillées, offrent un appareil qui change à chaque instant et passe du spicatum au zigzagué, du lozangé au réticulé, du chevronné à l'obliqué. « C'est une fête pour les yeux, dit Palustre; jamais on n'a égayé pareillement des murailles! »



Ce château de transition gothique et renaissance succéda à un château primitif brûlé par les Anglais pendant la guerre de Cent Ans, en 1386. Il était à pic sur la vallée et il en reste la double enceinte dans les bois.



Il avait été édifié par Jean d'Houdetot, marié à Marie de La Motte et mort en 1492. Le second fils de Jean d'Houdetot, Guillaume, seigneur d'Auffay-La-Mallet, défendit la forteresse de la Mauvoisine de Godefa au siège de Gênes, 1512, pendant vingt-sept mois, avec une grande vaillance, puis assista au siège de Thérouanne et mourut en 1537. Il était l'un des cent gentilshommes de Louis XII, et sa fille était dame d'honneur d'Anne de Bretagne; son fils, Antoine d'Houdetot, l'un des cent gentilshommes de François Iᵉʳ, fut tué à la bataille de Saint-Denis, en 1567. C'est lui qui remania les fenêtres des étages supérieurs et fit construire par Jean Goujon l'admirable vestibule qui offre sous sa voûte, divisée en compartiments, de pures merveilles de sculpture.

La terre d'Auffay fut apportée en 1475, par Jeanne Mallet (d'où Auffay-La-Mallet), à Collart d'Houdetot. Cette antique famille d'Houdetot la posséda jusqu'en 1801, époque à laquelle mourut Marie-Geneviève d'Houdetot, à l'âge de cent quatre ans. Elle était sœur de Louis d'Houdetot, dernier seigneur d'Auffay, qui avait épousé Mlle Carrel de Maisonval.

Leur fille mourut sans enfants. Marie Geneviève d'Houdetot, morte en 1801, avait épousé M. Le Poulletier, conseiller du roi. Les Le Poulletier devinrent ainsi propriétaires d'Auffay et en prirent le nom.

Ils l'ont possédé presque un siècle. Très abîmé au xviiiᵉ siècle, ce château, récemment acquis par Mlle Le Verdier, vient d'être, en quinze ans, entièrement fortifié et restauré.

Des personnages historiques et des princes se sont arrêtés à Auffay : Henri IV en allant d'Arques à Harfleur, puis Charles-Édouard Stuart, le prétendant, l'aurait habité avec sa mère, la Sobieska, petite-fille du grand Sobieski, roi de Pologne, dont on voit encore la chambre.

BIZY

Le château de Bizy, qui appartenait à Louis-Philippe, et où il venait quelquefois, a été rebâti par le baron de Schickler, dont l'inépuisable bienfaisance et l'extrême bonté sont légendaires dans le pays.

Bizy, qui avait été érigé en marquisat, était, du temps du maréchal de Bellisle, un magnifique château, qui fut malheureusement très abîmé pendant la Révolution. Le maréchal avait cédé cette terre à Louis XIV.

Louis XV la donna, avec son portrait, au duc de Penthièvre, aïeul, par les femmes, de Louis-Philippe.



De l'ancien château, il reste les écuries et des cascades décorées d'une manière monumentale.

Le parc qui l'entoure est, avec ses miroirs d'eau, un des plus beaux que l'on puisse voir; il domine la vallée et la ville de Vernon.

Il faut remarquer que le château actuel est d'un style très pur; il représente la fin de l'époque de Louis XIV, où les raffinements les plus délicats étaient joints à une grande sobriété de goût.

C'est là le cachet bien spécial de cette période tant appréciée de nos jours.





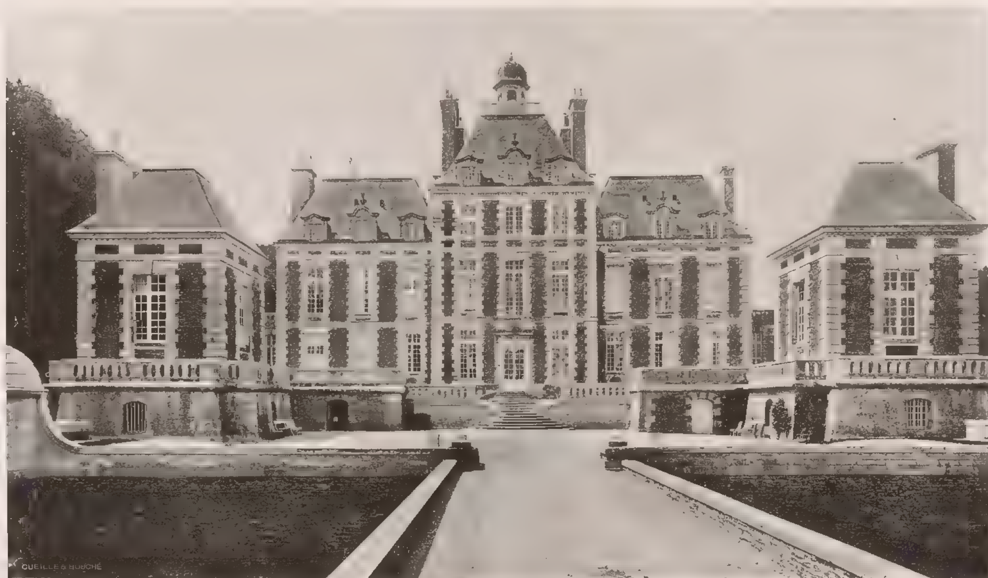
LOUIS XV

Par Rigaud

BALLEROY

Le château, pour l'embellissement duquel fut plantée une magnifique avenue, est situé à mi-pente d'une colline au pied de laquelle coule la Dromme. On y a accès par un petit pont, jeté sur un large fossé maçonné défendu par deux colombiers, qui mène dans une cour d'honneur, dont le rez-de-chaussée est approprié à différents services domestiques.

Par un escalier de onze marches semi-circulaires, on gravit un perron surélevé des côtés, entouré d'une balustrade en pierre de taille qui enserre deux pavillons détachés et qui va rejoindre les deux ailes du corps de bâtiments principal. Le toit central est couronné par une plate-forme quadrangulaire, entourée d'une rampe de pierre en balustres, surmontée d'une lanterne hexagonale couverte par un dôme en plomb.



A l'intérieur, on doit remarquer, dans le grand salon du rez-de-chaussée, de grands panneaux décorés par le peintre Albert. Au-dessus de la cheminée, dans un cadre ovale, un ange conduit le jeune Tobie coiffé comme les personnages de l'école hollandaise. A côté, une autre pièce regorge de portraits, de miniatures et de souvenirs de famille, tableaux de Nattier, dessins de Carmontelle, tableaux d'Horace Vernet. Les admirables tapisseries qui décorent la salle à manger sont les plus étonnants morceaux de bergeries d'après Boucher. Au premier étage, une partie du grand salon d'honneur a été magnifiquement décorée par Pierre Mignard. Cette fresque dut être exécutée vers 1670 et semble postérieure aux nobles portraits qui décorent les panneaux : rois, reines, princes et princesses, depuis Marie de Médicis jusqu'aux enfants de Louis XIV. Le château renferme une très riche bibliothèque. Les châtelains de Balleroy sont de vieille et noble race. Le premier connu fut Aïulphus de Foro; après lui, Joannes de Curia, évêque d'Évreux, chancelier de France et garde des sceaux en 1256. Nous voyons successivement, en 1360, Joannes de Foro; en 1450, Gabriel du Four; Jean et Louis de la Cour furent vicomtes de Caen; son petit-fils, Jacques de La Cour, fut seigneur de Balleroy en 1697. De lui descendent Jacques-Claude-Augustin, qui mourut en 1773; Charles-Auguste, qui servit sous Louis XV, mourut sur l'échafaud en 1793; Philippe-Auguste-Jacques et Auguste-François-Joseph de Balleroy, grand-père du marquis actuel, dont le grand savoir a su conserver à ce domaine ses nobles traditions.

BEAUMESNIL

La première mention du domaine de Beaumesnil ne remonte pas au delà de la fin du XIe siècle.

Robert Ier, comte de Beaumont et de Meulan, en fut le premier seigneur.

En 1179, Robert III, baron d'Harcourt, dit le Vaillant, épousait Jeanne de Meulan, fille de Robert II, qui lui apportait en dot le fief de Beaumesnil. Ce domaine, qui n'avait pas été jusqu'alors une seigneurie indépendante, était destiné à passer en des mains bien différentes jusqu'à nos jours. Néanmoins, il resta deux siècles en la possession des d'Harcourt.

Richard Ier, chevalier, sire d'Harcourt, d'Elbeuf et de Beaumesnil, épousa, en 1226, Jeanne de La Roche-Tesson, et leur troisième fils, Robert, habita Beaumesnil, dont il fut vraiment le premier châtelain. Ce seigneur fut la souche des d'Harcourt-Beaumesnil. Son fils aîné, Robert, deuxième du nom, épousa Jeanne, dame de Villequier. Par une coïncidence bizarre, ce nom de Villequier devait être, sept siècles plus tard, le nom de la châtelaine de Beaumesnil, sans qu'il y eût identité d'origine, car la terre de Villequier près Caudebec ne fut





érigée en baronnie que sous Henri IV. Il en eut un fils, Robert III, qui combattit vaillamment à la bataille de Crécy (1346).

Robert IV et Robert V périrent de la mort des braves, le premier (1390) au siège de Carthage, le second à Nicopolis (1396); Robert VI, en 1415, à Azincourt. Ce dernier ne laissant pas d'enfants, sa tante, Marie d'Harcourt, hérita du domaine de Beaumesnil; sa fille, Marie Poynel, épousa Guillaume de Tournebu, seigneur de Marbeuf et de Blangy, qui devint alors seigneur de Beaumesnil.

Sous le règne désastreux de Charles VI, les Anglais devinrent maîtres de la Normandie et, pendant l'occupation (1518), le roi d'Angleterre Henri V donna à un de ses capitaines, lord Robert de Willoughby, les biens de Guillaume de Tournebu. Quand l'occupation anglaise cessa par la prise de Rouen, Jean de Tournebu, petit-fils de Guillaume, reprit possession de son domaine. Il le vendit ensuite à Jean de Lorraine, bâtard de Vaudemont, qui le céda à son tour à René Ier, duc de Lorraine. En 1602, la terre de Beaumesnil fut acquise par Jacques Le Conte-Duquesne, marquis de Nonant, qui fit construire le château actuel, dont l'histoire commence vraiment à cette époque. Sa construction dura sept années (1633-1640). Catherine Le Conte, fille du marquis de Nonant, épousa Érard Bouton, comte de Chamilly, lieutenant général du prince de Condé. Les Chamilly possédèrent Beaumesnil jusqu'au jour où un mariage le mit aux mains des Martel de Clèves (1720).

En 1760, Louise-Suzanne-Edmée Martel, petite-fille du comte de Clèves, épousait Armand-Joseph, duc de Béthune-Charost, pair de France, qui mourut en 1800.

Son fils Armand, qui avait épousé Maximilienne de Béthune-Sully, fut guillotiné en 1794. Sa jeune veuve épousa en secondes noces, en 1802, Eugène-Alexandre, d'abord marquis, puis duc de Montmorency-Laval, auquel on doit l'un des deux pavillons qui flanquent le château, celui de gauche, où se trouve la chapelle. Devenu veuf, il épousa, en 1833, Anne-Constance de Maistre, fille du célèbre écrivain Joseph de Maistre. Il mourut en 1851, sans postérité, désignant comme légataire universel son beau-frère, le comte Rodolphe de Maistre, dont le fils, le comte Charles de Maistre, est aujourd'hui propriétaire de la terre et du château de Beaumesnil, dont quelques auteurs, à tort ou à raison, attribuent la construction à Mansart.



Quoi qu'il en soit, ce château est une chose vraiment belle et digne d'admiration. Si la masse générale est imposante et grandiose, la décoration est puissante et bien comprise.

L'alternance de la pierre et de la brique, les moulures fortement accusées et donnant naissance à de vigoureux effets d'ombre et de lumière, tout cela imprime à l'ensemble un caractère frappant de fermeté et de grandeur.

L'exécution décorative de la façade antérieure est moins fine.

Mais tout est si bien combiné en vue de l'effet général, que le détail passe inaperçu.

La façade postérieure, moins éclatante que l'autre, plus harmonieuse dans ses lignes, plus soignée dans sa décoration, est d'un bel aspect.

Les quatre grandes souches de cheminées que nous voyons se dresser dans les airs sont admirables et constituent à elles seules de véritables monuments.

Quant à l'escalier intérieur, construit moitié en brique et moitié en pierre de taille, il possède une rampe remarquable.

Cet ensemble est donc fort complet, et peut, dans le département, être considéré comme une des plus belles demeures de cette époque.

En résumé, le château de Beaumesnil est une œuvre intéressante, bien digne d'attirer l'attention et faite pour donner une haute idée du talent qui l'a conçue et de l'art qui l'a exécutée.

BELBOEUF

En face de Saint-Étienne de Rouvray, du hameau de La Poterie, situé aux bords de la Seine, se trouve une avenue qui conduit au château de Belbœuf. Sa construction date de 1765. C'est un vrai petit chef-d'œuvre d'architecture du XVIIIe siècle. Il est entouré d'un parc magnifique, composé en grande partie de hêtres séculaires. Cette belle propriété appartient à la famille du marquis de Belbœuf.



On y remarque un vieux colombier du XVIe siècle.

CANY-BARVILLE

Au commencement du XIIIe siècle, la seigneurie de Cany passa des seigneurs normands aux rois de France, puis aux comtes d'Alençon et aux Bourbons, princes de Condé, qui la conservèrent jusqu'à la fin du XVIe siècle.



En 1640, Pierre Le Marinier, qui, par achats et par alliances, s'était rendu possesseur des seigneuries de Cany, de Caniel et de Barville, fit commencer la construction du château actuel de Cany Barville. Les travaux furent terminés en 1646. Bien qu'on ait prononcé le nom de Mansart, l'architecte est resté inconnu. Le château est construit en brique et pierre, style Louis XIII. Il est remarquable par l'élégance des lignes, l'harmonie des proportions et la beauté des eaux qui le baignent et traversent son parc. Il est situé sur la commune de Barville, réunie maintenant à la ville de Cany, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Yvetot. La Durdent, petite rivière aux eaux claires et transparentes, pleines de truites, serpente au milieu d'une riante vallée, borde le parc et alimente les pièces d'eau, les canaux et les cascades avant d'aller se jeter, à quelques kilomètres de là, dans la mer, à Veulettes.

Une vaste cour, fermée du côté qui fait face au château par une pièce d'eau en forme de demi-lune, précède l'entrée et offre à droite et à gauche une ligne de bâtiments qui servent de communs. A leurs extrémités se trouvent d'un côté la chapelle, de l'autre le chartrier. Tous ces bâtiments sont reliés entre eux par des grilles surmontées des armes des Becdelièvre. La cour d'honneur





et le château sont entourés de larges fossés pleins d'eau. L'habitation, à deux étages avec mansardes, est flanquée de deux ailes en saillie. Vers 1840, on a ajouté du côté de la cour un perron à double volée d'un bel effet. Il facilite l'accès aux appartements, mais il n'est pas de style et ne figure pas sur les anciens plans.

Cours, jardins, pièces d'eau et canaux, parterres de fleurs, lignes droites de hêtres et de tilleuls, tout était primitivement à la française. Sous la Restauration, la partie du parc qui s'étend derrière le château fut transformée et mise à l'anglaise. Des prairies remplacèrent les charmilles. Le Miroir et l'Épinette virent leurs angles s'arrondir et furent réunis pour former une vaste pièce d'eau aux contours irréguliers. Seul le côté de l'arrivée n'a subi aucune modification. Vers 1680, à la suite d'une alliance avec Balthazar Le Marinier, le château et la seigneurie de Cany entrèrent dans la famille de Becdelièvre. Armande de Becdelièvre avait épousé, en 1789, Anne-Christian de Montmorency-Luxembourg, duc de Beaumont, prince de Tingry. Après elle, le château et la terre de Cany passèrent à l'aîné de ses fils, Anne-Édouard de Montmorency-Luxembourg, prince de Luxembourg, duc de Beaumont. Ce dernier ne laissa pas de fils, et le château de Cany revint à l'aînée de ses filles, la comtesse Antoinette d'Hunolstein. Le château de Cany-Barville appartient maintenant au comte Félix d'Hunolstein, marié à Mlle de Lévis-Mirepoix, qui s'attache à lui conserver un élégant cachet.



CARROUGES

La forteresse, défendue par le chevalier Gaultier, que Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou, vint assiéger et prendre en 1036, était située sur le mamelon où s'est groupé le bourg de Carrouges. Il n'en reste aujourd'hui que des vestiges.

Le cardinal Jean Le Veneur, évêque de Lisieux, fit bâtir l'élégant pavillon qui précède le château et lui sert de portique. Deux tourelles encadrent le grand portail, surmonté d'un double étage de fenêtres.

L'appareil en briques rouges et noires, aux dessins losangés, est chaîné de cordons de granit; les montants, linteaux et pinacles sculptés des fenêtres et lucarnes sont également taillés dans le granit. Enfin les toits pointus, couronnés de potiches et d'épis, font de cette construction l'un des types les plus parfaits de l'art du XVI[e] siècle.

On accède au château par une seule porte, possédant un fronton Louis XIII. Un pont est jeté sur le fossé, et l'on ne voit plus trace de pont-levis ni de herse.

Une grande partie des bâtiments date de l'époque de Henri IV. Au rez-de-chaussée, dans l'ancienne salle d'armes, on remarque une grandiose cheminée en granit et des solives ouvragées. Dans le pavillon du midi, au second, est encore une belle chambre renaissance. On dit que Marie de Médicis y reçut l'hospitalité.



PORTE D'ENTRÉE

Dans le salon, au-dessous de cette pièce, sont groupés les principaux portraits de cette famille, parmi lesquels il faut citer celui de Jean Le Veneur, tué à Azincourt, du cardinal Le Veneur, de Marie Le Veneur, qui par son mariage avec le comte de Salm devint l'aïeule de la maison d'Autriche, etc.



Dans cette même partie du château est une grande galerie qui servit autrefois de salle de théâtre. On y voit une armure richement travaillée sous laquelle, dit la tradition, Jean Le Veneur périt à Azincourt.

La terre de Carrouges eut successivement pour seigneurs les Carrouges, les Blosset et les Le Veneur. M. le comte Tanneguy Le Veneur de Tillières, arrière-petit-fils du général Le Veneur, propriétaire actuel du château de Carrouges, a épousé Mlle de Préaulx, dont un ancêtre accompagna Gaulthier Le Veneur à la conquête de l'Angleterre.

CHAMBRAY

Le domaine de Chambray, dans un des sites les plus ravissants de la belle vallée de l'Iton, appartient depuis le XIe siècle à l'illustre famille qui porte ce nom et que l'on peut compter parmi les plus célèbres de la Normandie.



La maison de Chambray est issue des anciens barons de La Ferté-Fresnel, par Simon, seigneur de Chambray, second fils de Richard II, baron de la Ferté-Fresnel, et Emmeline de L'Aigle, des anciens seigneurs de L'Aigle, alliés aux ducs de Bretagne.

Le château actuel s'élève sur l'emplacement de deux autres qui l'ont précédé. Le premier château fut construit par Amaury, seigneur de Chambray, qui accompagna à la croisade de 1096 Robert, duc de Normandie. Simon de Chambray releva de ses ruines le château de son aïeul. Il l'établit sur un bon pied de dé-



fense, flanqué, à ses angles, de quatre grandes tours, dont deux subsistent encore. La grande porte d'enceinte est également toujours debout, ainsi que cette gracieuse chapelle du XIIIe siècle, en si bon état de conservation, que Simon de Chambray et sa femme Eustache de Lembelon des Essarts firent bâtir en l'honneur de saint Laurent et qui fut dédiée en 1239. Le roi Louis XII donna la charge de bailli d'Évreux à Jacques de Chambray. Gabriel de Chambray fut député de la noblesse aux États de Blois, gentilhomme de la chambre de Henri III et panetier du roi en 1580. C'est lui qui commença à édifier le château actuel sur les fondements de l'ancien. Son fils, Tanneguy, en fit une demeure somptueuse et dans le goût de l'époque. Nicolas-François, marquis de Chambray, né en 1672, fut colonel d'un régiment d'infanterie du roi, et Georges, marquis de Chambray, né le 24 octobre 1783, maréchal de camp d'artillerie. Le marquis Jacques de Chambray, conseiller général de l'Eure, propriétaire actuel, y possède une remarquable bibliothèque. Uni à une descendante de l'illustre famille des Le Veneur de Carrouges et de Tillières, ils comblent de bienfaits ceux qui les entourent.



LE CHAMP-DE-BATAILLE

En sortant du Neubourg, après avoir longé une avenue, traversé un parc boisé, on approche d'un grand château à dôme central et à gros pavillons d'angle. En se dirigeant vers la droite, se présente un haut mur à compartiments de brique séparés par des chaînes de pierre, couronné par une galerie de balustres de pierre.



Au milieu de ce mur s'ouvre une porte monumentale en pierre de taille, un portique voûté, encadré dans des pilastres corinthiens.



Au-dessus de la baie, les insignes héraldiques et la fière devise de la maison de Créqui.

Ce portique franchi, on entre dans une grande cour carrée. A gauche, un château occupe un des côtés du quadrilatère. En face, on voit une clôture en grilles de fer, dont les travées sont scellées dans de petits obélisques de pierre. Au milieu, cette clôture est divisée par une porte composée de deux puissants massifs en pierre esquissant un fronton brisé et sur les montants desquels de grandes et belles statues de femmes assises soutiennent des écussons armoriés. A travers ces grilles et ce portique, au bout d'un parterre en contre-bas, la vue va se perdre dans un horizon boisé.

A droite, se trouve un second château identiquement pareil à celui de gauche. L'ensemble, qui est d'un aspect singulier mais vraiment majestueux, fut appelé d'un nom retentissant : le Champ-de-Bataille.

Ce château a plusieurs fois joué un certain rôle dans l'histoire de la Normandie. Il a, dans la longue série de ses possesseurs, successivement compté les Meullent, les d'Harcourt, les Rieux et les Créqui. Messire Alexandre de Créqui, comte de Créqui et de Bernieulles, avait recueilli, dans la succession de sa mère, une portion de la baronnie du Neubourg.

Ce fut lui qui, désertant le vieux château fort, fit bâtir le château du Champ-de-Bataille, sur l'emplacement actuel (1680).

M. de Créqui avait épousé Lydie d'Harcourt, sœur du maréchal Anne-Pierre d'Harcourt. N'ayant pas laissé d'enfants, leur succession passa, en 1702, à des collatéraux. Son neveu, Gabriel-René, marquis de Mailloc, le conserva jusqu'à sa mort.

Il n'eut pas d'enfants. Ses héritiers vendirent le Champ-de-Bataille, par contrat du 11 mai 1753, à Simon-Zacharie Palerme, écuyer, trésorier général du duc d'Orléans.

Mais, en vertu du droit féodal de retrait lignager, le maréchal d'Harcourt le reprit et le donna, ainsi que les terres du Champ-de Bataille, à son second fils, François d'Harcourt, duc de Beuvron, qui l'habita jusqu'à la Terreur. Il mourut en 1810, à Amiens.

Une partie de la baronnie de Neubourg devait donc finir son existence féodale entre les mains de cette illustre famille d'Harcourt qui l'avait possédée déjà au XI[e] siècle (car les Meullent étaient une branche de cette même maison). Le maréchal duc d'Harcourt étant mort en 1784, son fils aîné lui avait succédé dans le gouvernement de Normandie.

De son mariage avec Marie-Catherine Pouillé, fille du ministre, il laissait un fils, né en 1755, qui servit dans l'armée de Condé, où il commandait les chevaliers de la Couronne, et deux filles, les marquises de Boisgelin et d'Harcourt d'Olonde. Dans les premières années du XIX[e] siècle, ses héritiers vendirent le Champ-de-Bataille à la comtesse de Vieux.



En 1840, il devint la propriété de la famille Quesné-Prieur. Mme Quesné fit don aux archives départementales du magnifique chartrier conservé au château. Il y a quelques années, ce beau domaine échut à un nouveau propriétaire, entre les mains de qui il avait repris son grand air et son éclat d'autrefois, M. William Warcop Peter Consett, de nationalité anglaise, que de nombreuses relations et une alliance contractée dans le voisinage par un de ses enfants semblent devoir rattacher à notre pays. Ce dernier ne le garda pas très longtemps.



ANNE-FRANÇOIS D'HARCOURT
DUC DE BEUVRON (1797)
Collection du comte d'Harcourt

La famille d'Harcourt désirant rentrer en possession de cette vieille demeure que ses ancêtres avaient possédée durant des siècles, elle échut au comte d'Harcourt, frère du duc, marié à la princesse Henriette de Beauvau, qui tous deux s'appliquent à lui conserver le cachet historique qui lui est si particulier.

Par sa forme, par ses motifs d'architecture si intéressants, par l'heureux agencement de ses cours, par l'élégance de ses portiques et de ses magnifiques pilastres, et par l'harmonie de ses lignes, Harcourt peut compter parmi les plus belles demeures du département de l'Eure.

CHÈREPERRINE

Peu de terres ont changé si souvent de maître que celle de Chèreperrine. Elle appartenait à la fin du XIVe siècle à noble et puissant seigneur Olivier de Baraton, qui la vendit, le 2 mars 1505, à noble homme Jehan de Vauloger, procureur spécial de Jehan de Saint-Père, seigneur dudit lieu, de Clinchamp, de Sainte-Julite et de Courtenays. Mais les acquéreurs, n'ayant pu s'acquitter de la totalité des frais, bien que cette terre ne valût alors que sept mille livres tournois, la cédèrent de nouveau au premier possesseur, qui ne la garda pas longtemps, puisqu'en 1539, le 24 septembre, René, vicomte de Rohan, prince de Léon, songeait déjà à s'en défaire et la vendait à son tour à Martin de Chaurays, son trésorier, qui ne la paya pas cher, étant créancier de son maître pour plus de seize mille livres. Ainsi, en moins de trente-cinq ans, la terre de Chèreperrine avait été vendue quatre fois.



Martin de Chaurays, devenu châtelain, en profita pour se faire anoblir (1553) : ce qui ne l'empêcha point, en mourant, de partager démocratiquement son domaine entre ses trois enfants, qui le divisèrent bien plus encore à leur tour entre leurs nombreux descendants.

Nous trouvons en 1625 Chèreperrine entre les mains de Gilles de Talhouet, gouverneur de Redon, époux d'une des petites-filles de Martin de Chaurays, qui la vend cette même année à messire Pierre de Fontenay. Sous cette puissante famille, le domaine s'accrut considérablement ; mais, dès 1696, obligé de le partager avec son frère et ses quatre sœurs, Claude de Fontenay, fils du précédent, fut réduit à s'en défaire, et messire Claude Pichot, marquis des Alleus, en devint acquéreur. Il passe plus tard entre les mains de ses fils, qui le cèdent, en 1728, à Abraham de Moras. Les enfants de celui-ci le vendent à leur tour, en 1769, à François de Vogué, conseiller secrétaire du roi, et il passe enfin, par le mariage de Michelle Laurence de Vogué, au comte de la Ferronnays, qui s'empresse de le vendre à son tour. C'est alors que la terre de Chèreperrine fut acquise par M. le comte de Lévis-Mirepoix, député du département de l'Orne, qui la possède encore aujourd'hui.

Ce joli nom de Chèreperrine a fait supposer que la demeure qui le porte avait été construite par le grand Dauphin pour Périnette, sa maîtresse. On a vu que les choses remontent beaucoup plus haut.

En fait d'amours royales, ce fut près de là qu'existait un simple rendez-vous de chasse, perdu au fond des

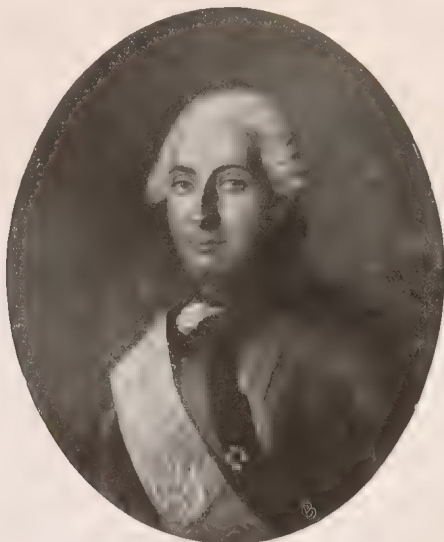
bois, construit pour abriter celles de Henri IV et de la belle Gabrielle.

Chèreperrine, avec ses murs de pierre aux tons chauds, ses larges terrasses, ses pelouses fleuries, son tapis vert, sa pièce d'eau, ses vastes jardins à la française, se terminant en d'imposantes avenues et formant, dans l'ensemble, un magnifique parc que l'on dit avoir été tracé par Le Nôtre et dont l'aspect rappelle en effet celui de Versailles; avec ses belles tapisseries allégoriques à l'intérieur, ses salons aux boiseries sculptées, sa bibliothèque organisée admirablement par le possesseur actuel, et sa modeste petite chapelle seigneuriale, Chèreperrine, encadrée par l'opulente verdure des forêts environnantes, forme une des plus grandioses résidences de l'arrondissement de Mortagne.



C'est bien la terre seigneuriale du grand siècle, le « palazzo » ouvert et fastueux des temps où la Cour était italienne, et qui forme un si grand contraste avec l'ancien château, le « castellum » de la vieille France, cerclé de tours et de fossés, fait pour la bataille et non pour le plaisir. Ce sont des talons roses qu'on croit ici voir disparaître aux carrefours parfumés des bosquets. Les forêts de Belleyme et d'Alençoné tant proches, Chèreperrine est un rendez-vous de chasse très goûté, et l'équipage de son propriétaire possède une grande renommée dans la contrée. Le comte de Lévis-Mirepoix, qui partage ses loisirs entre Chèreperrine et Paris, où l'appellent ses devoirs de représentant du département de l'Orne, a consacré à l'embellissement de ce joli château toutes les ressources de sa grande éducation artistique.

On y voit de fort belles boiseries de l'époque, des tapisseries admirables, et quantité de toiles intéressantes.



FRANÇOIS, DUC DE LÉVIS, MARÉCHAL DE FRANCE
GOUVERNEUR DE L'ARTOIS (1720-1787).

COUTERNE



A un détour de la route, tout près de Bagnoles, on aperçoit le château de Couterne, flanqué de deux tourelles couvertes d'un toit en forme de cloche. Une avenue latérale de hêtres séculaires conduit à cette élégante demeure dont les murs en brique se découpent sur la verdure des grands arbres.

La terre de Couterne appartenait primitivement à une très ancienne famille, celle des Couterne, seigneurs de Barre, du Horp, Poulai et Montreuil. Cette propriété passa ensuite dans la maison d'Aligny, qui la vendit, en 1540, à Jehan de Frotté, secrétaire de François Ier et de Marguerite de Navarre.

Ce fut lui qui fit construire le manoir de Couterne, modifié et agrandi au XVIIIe siècle. Jehan de Frotté était fils de Jacques de Frotté, attaché au connétable de Bourbon, et de Jacquette Séguier, fille de Pierre Séguier, président au Parlement de Paris. Il épousa, en 1536, Jeanne Le Coustelier, fille de Guillaume Le Coustelier.

Les mémoires du général en chef des royalistes de Basse-Normandie, ainsi que d'autres pièces intéressantes pour l'histoire, sont conservés par la famille de Frotté, qui possède toujours le château de Couterne.

Entre autres manuscrits précieux, s'y trouve encore, très artistement habillé d'une belle reliure du XVIe siècle, le « registre des finances de maistre Jehan de Frotté, contrôleur général et secrétaire des finances des roy et reyne de Navarre, etc. »

Ce curieux document a heureusement échappé, en juillet 1789, à une bande de pillards qui envahit le château et brûla dans la cour les papiers et parchemins du chartrier.



Des titres périssables se peuvent consumer, mais un beau nom demeure.

Celui des Frotté s'éclaire d'un rayon poétique à la Cour étincelante de François Ier. De plus, il tire un double éclat d'une héroïque bravoure et d'une fière et inébranlable fidélité.

Le marquis de Frotté en est aujourd'hui le propriétaire et l'habite. Il entretient avec un soin jaloux ce berceau de sa famille et y reçoit ses nombreux amis.

DAUBEUF

C'est dans la paroisse de Daubeuf-le-Sec, réunie à celle de Serville, qui forma la commune de Daubeuf-Serville, que se dresse, au milieu d'un admirable parc, le beau château du Grand-Daubeuf, aujourd'hui propriété de M. le marquis de Pomereu d'Aligre.

Charles Aubert, écuyer, seigneur d'Aubert et de Vertot, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, construisit, en 1629, le château de Daubeuf, ainsi que la porte monumentale et les murs qui enserrent le parc. Par le mariage de sa fille, la terre et le château passèrent, en 1730, à Charles-Louis, comte de Manneville. Leur fille apporta Daubeuf en mariage à René-Édouard Colbert, comte de Maulévrier, de la famille de l'illustre ministre.



Tous deux n'eurent également qu'une fille, qui épousa le marquis Charles-Nicolas Godefroy, sieur de Senneville. Leur fils hérita de Daubeuf, et sa fille, Marie-Adélaïde-Charlotte, épousa, en 1788, Étienne-Jean-François-Charles d'Aligre, conseiller au Parlement de Paris, auquel elle apportait en dot le magnifique apanage de cette seigneurie.

Il n'eut, lui aussi, qu'une fille, Étiennette, qui, par son mariage en 1810, fit passer la terre et le château dans la maison de Pomereu, où ils sont encore aujourd'hui. Le château de Daubeuf est placé dans une situation admirable.



Après avoir franchi la belle grille en fer forgé, et dépassé le saut-de-loup, en demi-lune, décoré de balcons à balustres, qui protège la cour d'honneur, on arrive au château, un des types les plus purs des constructions du règne de Louis XIII. Il se compose d'un corps central, flanqué de deux ailes saillantes sur chaque face, à un étage, avec combles élevés. Deux pavillons à rez-de-chaussée prolongent les ailes. Chaque face est surmontée d'un fronton triangulaire enfermant, comme au château du Héron, les blasons accolés des familles de Pomereu et d'Aligre. Bâti en brique, le château du Grand-Daubeuf a certes belle allure.

Dans le grand salon, des meubles en tapisserie ancienne de Beauvais, de style Louis XVI, représentent les Fables de La Fontaine; deux beaux portraits, dus aux pinceaux de Vanloo et de Largillière, de Charles de Manneville et de son épouse; on y voit aussi quatre marines de Joseph Vernet, qui ont appartenu à Fouché.

Dans le vestibule, une toile représentant le pillage et l'incendie de l'hôtel de Pomereu, le 24 mai 1871.

Deux tableaux de Lancret, un *Concert* et une *Conversation*, et de nombreux portraits de famille, donnent à chaque pièce un cachet particulier d'intérêt et éveillent un monde de souvenirs.

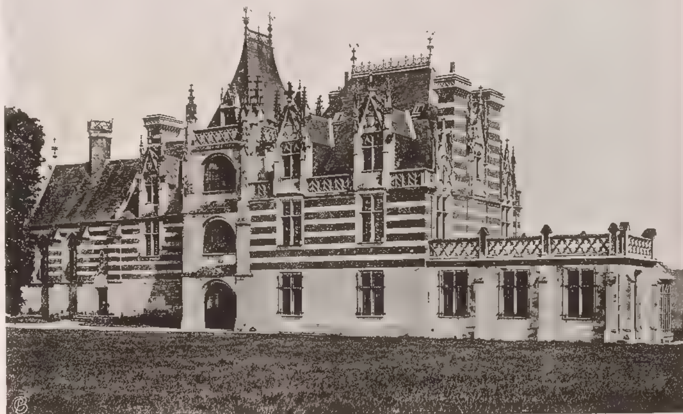
Le marquis de Pomereu en est le propriétaire actuel et l'entretient avec un grand sens artistique.

ÉTELAN

Le château de Saint-Maurice d'Ételan, situé à dix kilomètres de Lillebonne, est un des monuments les plus intéressants de l'arrondissement du Havre. Ce magnifique édifice date de la fin du xve siècle ; il fut construit pour la famille Picard d'Ételan.

Il rappelle par quelques détails le Palais de Justice de Rouen. Mais la partie la plus intéressante du château d'Ételan est sans contredit la chapelle.

C'est un joli édifice de la fin du xve siècle ou du commencement du xvie. Ce que l'on doit le plus admirer dans cette chapelle, c'est l'ameublement complet du xvie siècle.



Le mobilier est resté intact. Le pavage en terre cuite est composé de petits carrés couverts de différentes armoiries; l'écusson le plus souvent répété est à trois piques, armes parlantes des Picard d'Ételan. Le bénitier est une jolie cuve de la Renaissance, recouverte de la plus fine dentelle de pierre. La piscine est également sculptée avec élégance. L'autel est une table de pierre.

Les chroniques de Normandie nous apprennent que, le 2 août 1563, Charles IX, après avoir repris la ville du Havre sur les Anglais, vint à Ételan avec Catherine de Médicis, et que Voltaire y passa en 1723.

Ce même château vit naître, au xvie siècle, un des héros de la guerre de Cent Ans, Mgr Pierre d'Ételan, qui périt à la bataille navale de l'Écluse.

De 1383 à nos jours, le domaine d'Ételan a été possédé successivement par les familles dont voici les noms d'après leurs inscriptions que l'on voit dans le vestibule du château: 1383, Guillaume Picard d'Ételan; 1402, Guillaume Picard d'Ételan, dit le Poulain, chambellan du roi Charles VI; 1463, Guillaumette Picard d'Ételan, femme de messire Jean Bastard de Graville; 1468, Guillaume Picard d'Ételan, conseiller du roi Louis XI; 1499, Louis Picard d'Ételan; 1515, François Picard d'Ételan; 1531, Madeleine Picard, veuve de Jean d'Esquetot; 1555, Charlotte d'Esquetot, femme de Charles de Cossé, comte de Brissac, maréchal de France; 1564, Timoléon Cossé, comte de Brissac, grand fauconnier de France; 1569, Charles II de Cossé, duc de Brissac, maréchal de France; 1602, Jeanne de Cossé-Brissac, femme de François d'Épinay-Saint-Luc, comte d'Ételan. maréchal de France; 1622, Timoléon d'Épinay, marquis de Saint-Luc, comte d'Ételan, maréchal de France; 1644, François d'Épinay, marquis de Saint-Luc, comte d'Ételan, lieutenant général; 1670, François d'Épinay, marquis de Saint-Luc, comte d'Ételan; 1694, Marie-Anne-Henriette d'Épinay-Saint-Luc, femme de François, marquis de Rochechouart; 1714, Charles Jean-François Hénault, président au Parlement de Paris; 1770, François-Pierre-Charles Bouchard d'Esparbès de Lusson d'Aubeterre, comte de Juzac; 1774, Jean-Baptiste-Joseph Belhomme de Glatigny; 1809, Marie Belhomme de Glatigny, épouse d'Adrien Charles Deshommets, marquis de Martainville, gentilhomme de la chambre du roi Charles X, maire de Rouen; 1853, Charles-François Émeric Deshommets, marquis de Martainville; 1858, Adrien-Siméon-Paul des Champs de Boishébert. Dans ces dernières années, le château d'Ételan échut d'abord à Mme A. Desgenétais, surnommée à juste titre la bienfaitrice de Lillebonne, et à M. Auguste Desgenétais, manufacturier, conseiller général du canton de Lillebonne, chevalier de la Légion d'honneur, décédé en 1882, qui l'a légué à son fils. Il est actuellement la propriété des héritiers de ces derniers.

EU

Rollon, qu'on dit être le fondateur de la forteresse carlovingienne, se retrancha dans Eu, vers 925, avec mille de ses guerriers. Le château fut possédé par des seigneurs normands jusqu'en l'an 1200.

A dater de cette époque, il devint définitivement français et fut occupé par les familles les plus illustres : les princes de Lusignan, les comtes de Brienne, les princes d'Artois, de Luxembourg, de Bourgogne et de Clèves, le duc de Guise, Mlle de Montpensier, le duc du Maine et enfin par la maison d'Orléans.

Après que la révolution de 1848 eut jeté l'hôte royal sur le sol anglais, cette résidence princière perdit son magnifique musée, qui ne comptait pas moins de 550 œuvres d'art (427 portraits, 111 tableaux ou dessins et 11 bustes); puis Napoléon III la confisqua au profit du Domaine.

Elle fut rendue en 1871 à la famille d'Orléans; et S. A. R. Mgr le Comte de Paris vint l'habiter, après une splendide restauration dirigée par Viollet-le-Duc.

Il y a un demi-siècle, le château, tel que Louis-Philippe l'avait ordonné, comptait sept salons, onze salles, deux salles à manger, sept galeries ou couloirs, soixante appartements de maître, deux cent cinquante logements pour la suite. Les écuries suffisaient à cent trente chevaux, et soixante voitures pouvaient trouver place dans les remises.

Les nouveaux aménagements ont scrupuleusement respecté les admirables parquets anciens.



On a fait précéder l'entrée principale d'une immense marquise vitrée, accessible aux voitures.

Le parc mesure aujourd'hui 120 hectares, et cinq belles serres y ont été édifiées.

A l'intérieur, on trouve au rez-de-chaussée un vestibule au plafond décoré d'armoiries qui donne accès à l'escalier d'honneur, avec paliers de repos. Dans le pavillon du nord avaient été installés les appartements privés : la chambre à coucher, le cabinet de toilette le petit salon de la comtesse de Paris, le bureau du comte de Paris. Là aussi habitaient le duc et la duchesse de Char-

tres. La grande galerie ouverte à l'est contient une collection d'animaux empaillés.

Après l'antichambre vient le *salon gris* et une chambre à coucher, ancien appartement de Mademoiselle.

La psyché à trois panneaux mobiles est celle que la Ville de Paris offrit, en juin 1837, à la duchesse d'Orléans.

Enfin la *chambre blanche* conserve un portrait de Mme de Genlis, gouvernante de Louis-Philippe. La chapelle est située à l'extrémité sud du château. Elle se compose d'une travée de sanctuaire rectangulaire et d'une travée octogonale dont la voûte, ornée d'une clef saillante, repose sur huit pendentifs, dans l'intervalle desquels alternent quatre niches décorées et quatre statues de saints : saint Laurent, saint Ferdinand, saint Louis et saint Philippe. Les vitraux ont été exécutés à Sèvres, sur les dessins de Chenavard et de Paul Delaroche.



Quatorze pièces principales se partagent le premier étage. La *chambre du prince*, ancien salon de Mlle de Montpensier, conserve au-dessus de la cheminée le portrait du duc de Chartres enfant (1843), par Winterhalter. La *chambre dorée*, qui est l'ancienne chambre de Mademoiselle, en a reçu le portrait, peint en 1832 par de Caisne. Le cabinet de toilette attenant est aménagé dans l'ancienne tourelle, sur trompe actuellement portée par une colonne visible dans l'angle rentrant du nord-ouest qu'offre la façade sur le jardin. La salle à manger appartient, par son plafond à caissons, au règne de Louis-Philippe, aussi bien que par son parquet d'assemblage. Le *salon noir*, ainsi nommé pour la couleur des lambris, se recommande par des toiles remarquables : portraits de la princesse palatine, par Hyacinthe Rigaud; de Louis XIII en pied; du duc d'Orléans (père de Louis-Philippe); de la princesse Isabelle, par Chaplin (1885); une esquisse d'Eugène Delacroix (*la Lutte de Jacob avec l'Ange*), etc. La *galerie des Guise* abonde en portraits historiques, entre autres : Claude de Lorraine, duc de Guise (mort en 1550), en pied; Louis de Lorraine, comte d'Armagnac (mort en 1728); Catherine de Villeroy, comtesse d'Armagnac (morte en 1707); François II, roi de France; etc.

On y admire également la statue de Jeanne d'Arc, en bronze, par la princesse Marie, et le buste de la comtesse de Paris, par Franceschi (1882). A la petite bibliothèque sont joints le salon d'attente des officiers, puis la salle de billard. A signaler les portraits du comte et de la comtesse de Paris, l'année de leur mariage, les *Saintes Femmes*, par Ary Scheffer (1847).

L'ancien salon de la reine est devenu la grande bibliothèque, avec plafond peint à fresque et portrait en pied du duc d'Orléans, par Ingres. La chambre de la reine, jadis la salle du conseil, renferme une collection d'assiettes espagnoles; une collection semblable orne l'ancienne chambre de la reine Amélie.

Le plafond y est décoré de peintures et l'alcôve est pourvue d'une rotonde.

Le boudoir de la reine, construit sur plan rectangulaire. La bibliothèque fut d'abord le cabinet du roi. C'était naguère l'ancienne salle de travail de la princesse Amélie, aujourd'hui reine de Portugal.

Le second étage comprend les appartements réservés aux jeunes princesses et aux invités. Tous les lambris y sont en bois naturel avec baguettes ébène ou acajou.

Le propriétaire actuel du château est le comte d'Eu qui y passe une partie de l'année avec la comtesse d'Eu et ses fils, les princes d'Orléans-Bragance.

Ils pratiquent la plus gracieuse hospitalité et sont les bienfaiteurs du pays.

FLERS



Deux époques bien distinctes ont laissé leur empreinte sur le château de Flers, d'un aspect entièrement différent suivant que l'on envisage l'une ou l'autre de ses façades. La plus ancienne regarde Flers. Malgré les transformations qu'elle a subies, cette partie conserve dans son ensemble les caractères du XVIe siècle.

Les premiers travaux entrepris pour la construction du château qui existe aujourd'hui doivent être attribués d'abord à l'alchimiste, puis aux premiers Pellevé, Jean et Henri, peut-être même à Nicolas de Pellevé, le gendre du prince de Rohan.

Le parc, l'étang et les douves sont des créations de Louis et de Pierre de Pellevé. Occupé lors des guerres



La fenêtre du milieu avec son linteau en accolade et les petites ouvertures des tours, bordées d'un chanfrein, ont seules échappé aux remaniements opérés pendant le XVIIe siècle. L'autre façade est exposée au midi ; elle décrit, au fond de la cour d'honneur, des lignes d'une régularité classique, rappelant l'époque de Louis XIV.

Le château de Flers fut fondé par Nicolas Grosparmy, l'alchimiste, mort sans héritiers mâles et dont une des filles épousa le comte de Flers et de Tracy en Normandie.

vendéennes par les royalistes, il fut incendié, le 18 février 1800, par les troupes du général Gardanne.

Acquis en 1806 par le comte de Redern, il fut alors restauré. Tout l'aménagement intérieur est de pur style Louis XIV. De nombreux tableaux provenant de l'héritage des Goureault en ornent les pièces ; à citer deux superbes panneaux de tapisserie d'Arras représentant des sujets mythologiques. De nos jours, il appartient au comte de Montgermont.

FONTENAY

Le château, datant du xviie siècle, fut considérablement agrandi par les Le Berseur de Fontenay. La terre fut érigée en marquisat par lettres patentes du roi données à Lille (1673) en faveur de Nervé, deuxième du nom, seigneur chevalier, marquis de Fontenay. Cette famille des Le Berseur de Fontenay, originaire du Poitou, remonte au xe siècle.

Guillaume II Le Berseur fut tué à la bataille de Formigny; Antoine et Nervé Le Berseur firent la campagne de Hollande (1672); Henri Le Berseur, attaché à la personne du comte de Toulouse, fut fait grand bailli du Cotentin à la mort du comte de Matignon.

La dernière des Le Berseur, Marie-Rose, épousa en 1753 Pierre-Maximilien Le Vicomte, marquis de Blangy, seigneur de Fontaine-Étoupefour, maréchal de camp, grand bailli d'épée du Cotentin. En 1847, Noémi de Blangy épousa César-Henri-Joseph de Moré, comte de Pontgibaud. La terre et le château de Fontenay sont encore aujourd'hui entre les mains de cette famille.

Le château est remarquable par l'harmonie de ses proportions et la beauté de ses jardins.



C'est le style léger et élégant du commencement du xviiie siècle.

Le mobilier, qui est d'une grande richesse, est entièrement de l'époque.

Mignard, le Tintoret, Pierre de Cortone, Rigaud, le Titien, Annibal Carrache, etc., sont dignement représentés par des toiles importantes.



Le comte de Pontgibaud, dont le goût artistique est bien connu, y a réuni de nombreux objets d'art et a fait de Fontenay un véritable petit musée.

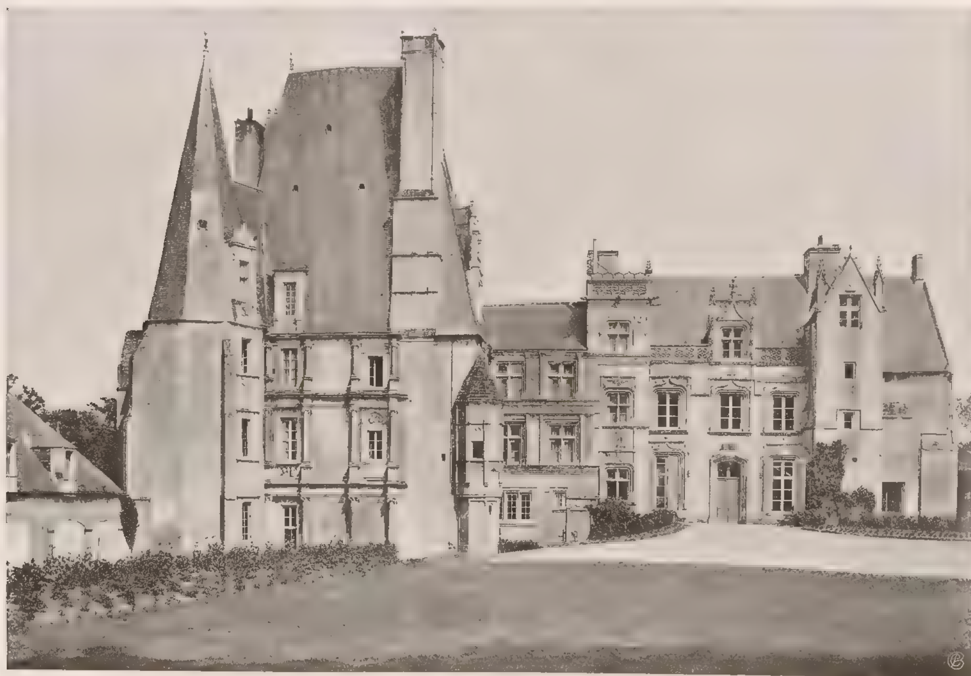
FONTAINE-HENRY

E château doit son existence aux d'Harcourt, descendants par alliance des Tilly ; il est admirablement conservé. Les bâtiments de droite sont les plus anciens (fin du xve siècle). Les fenêtres, surmontées d'arcades en forme d'accolades, sont ornées de panaches et de feuillages frisés.

L'ensemble est coupé par deux tours carrées : l'une, la moins ancienne, remarquable par ses moulures ; l'autre, d'ornementation plus sobre, datant du xve siècle. L'aile gauche constitue la partie la plus importante de l'édifice. Une cheminée monumentale la domine toute. Comme richesse de décoration, elle ne peut être comparée qu'à celle du château de Chambord.

Une tourelle élancée à pans coupés, ornée de nombreuses moulures et médaillons, occupe un des angles du pavillon, tandis qu'à l'angle opposé se dresse une tour plus élevée et terminée par un long toit conique. Les fenêtres sont gracieusement fouillées et forment un ensemble élégant ; des têtes en bas-relief en décorent la partie supérieure. La finesse des détails est à remarquer.

A quelque distance du château, dans le parc, se trouve une petite chapelle du xiiie siècle. Dans le mur extérieur, du côté septentrional, on remarque des fenêtres en lancettes et une corniche en dents de scie. Les parois extérieures portent des traces de croix que la légende prétend avoir été gravées en souvenir d'un voyage en Terre Sainte entrepris jadis par un seigneur de Fontaine-Henry.



A l'intérieur, les murs de la nef sont ornés d'arcatures ogivales à colonnettes, et dans son entrecolonnement se trouve un siège creusé dans la pierre, formant une espèce de stalle. Au xvie siècle, la nef a été partagée par une voûte surbaissée portant sur des colonnes. Le château de Fontaine-Henry, après avoir été aux mains des Carbonnel de Canisy, appartint au marquis de Cornulier-Lucinière, ancien député du Calvados, et enfin au comte et à la comtesse d'Oilliamson, née de Cornulier, qui s'attachent à lui conserver son cachet si remarquable.



FONTAINE-HENRY
AILE GAUCHE — COUR D'HONNEUR

HARCOURT

La partie principale du château d'Harcourt, le dôme, fut construite par Mansart, sous Louis XIII (1630). La grande aile date de la fin du règne de Louis XIV.



En 1798, le château, mis en vente, fut acheté par le citoyen Dannet, de Rouen, le 20 brumaire; mais, celui-ci n'ayant pu payer, il redevint bien national; on en laissa la jouissance par la suite à la princesse de Beauvau, petite-fille du duc d'Harcourt, émigré.

Le mobilier, séquestré en 1792, donna lieu,



l'année suivante, à une rente qui dura plusieurs mois. Une partie de ce mobilier avait été transportée à l'intendance de Caen pour servir au logement des députés girondins qui avaient quitté Paris.



Les archives, sauvées par le régisseur du château, avaient été cachées en lieu sûr.

Le parc, en partie morcelé, fut acheté particulièrement par les habitants, qui le restituèrent gracieusement à son ancien propriétaire, après la Révolution.

Parmi les portraits de famille les plus intéressants, citons les suivants :

Anne-Pierre, quatrième duc d'Harcourt,



né le 2 avril 1701, mort le 30 décembre 1783, gouverneur de Normandie le 26 mai 1764, maréchal de France le 24 mars 1775.

François-Henri, cinquième duc d'Harcourt, né le 11 janvier 1726, mort en Angleterre le 22 juin 1801.

Il avait succédé à son père, le maréchal duc d'Harcourt, comme gou-



FRANÇOIS-HENRI
DUC D'HARCOURT
GOUVERNEUR DE NORMANDIE
(1726-1801)

verneur de Normandie (1784); il fut chargé, la même année, par le roi, de la direction des travaux du port de Cherbourg.

En 1786, il fut nommé gouverneur du Dauphiné et reçu membre de l'Académie française en 1789.

Marie-François, duc d'Harcourt à la mort de son oncle, le duc François-Henri. Il était le fils du duc de Beuvron, possesseur du Champ-de-Bataille; nommé pair de France, il mourut en 1839. Harcourt appartient à la duchesse douairière d'Harcourt.



MARIE-FRANÇOIS, DUC D'HARCOURT
PAIR DE FRANCE
(1755-1839)
Par Drouais

HÉBERTOT

Nous voici en présence d'un des plus curieux monuments du pays d'Auge, le château d'Hébertot. Entouré de douves du plus bel effet, cet édifice imposant s'élève dans un parc de plusieurs hectares, merveilleusement aménagé et dominé à l'ouest et au nord par des collines d'où sortent plusieurs sources qui alimentent ses fossés. Le château se compose de deux parties bien distinctes : l'une, vers l'est, datant de l'époque de Louis XIII et comprenant un gros donjon carré ; l'autre, dont la construction révèle le style Louis XV et à l'extrémité de laquelle a été bâtie une tourelle moderne dans le goût du donjon, quoique moins élevée.

A l'intérieur de la grosse tour, au rez-de-chaussée, se trouve un immense salon rectangulaire, dont le plafond est décoré de poutrelles peintes et ornées des sujets les plus délicats, agrémentés d'un grand nombre d'écussons dont les mille couleurs présentent les nobles alliances de la famille qui possédait et fit bâtir Hébertot-Les-Nollent.

Il resta longtemps dans cette famille. L'église de Saint-André d'Hébertot, enclavée dans le parc et les jardins du château, est un joli spécimen de style roman.



C'est à M. Gillotin, qui s'en rendit acquéreur en 1853, que l'on doit les importantes restaurations qui ont rendu à ce château son ancienne splendeur et sa physionomie primitive.

MAILLOC



Du centre de la riche vallée d'Orbec, le vieux château de Mailloc présente sur toutes les faces une masse imposante. Ses quatre tours aux dimensions puissantes, aux corniches fortement accusées, couronnées d'un bandeau de mâchicoulis, lui conservent quelque chose d'un château fort.

La terre de Mailloc doit son nom à la famille des seigneurs qui l'ont possédée de père en fils pendant plusieurs siècles. De nombreuses branches collatérales sortirent de cette antique souche. De celle des seigneurs de Sacqueuville était issu Louis de Mailloc-Sacqueuville, commandeur de l'ordre de Malte au XVIe siècle. La branche aînée, dépouillée de la terre de Mailloc et de ses autres fiefs pendant l'occupation anglaise, en raison de la fidélité de Jean de Mailloc au roi de France, en avait recouvré la possession quand Charles VII eut chassé les envahisseurs. Nicolas de Mailloc épousa, vers l'an 1500, Suzanne de Maunoury. Ils eurent trois fils : Jean, seigneur de Mailloc, Charles et Pierre, seigneurs de Saint-Denis et de Monteilles. L'aîné, Jean de Mailloc, épousa, en 1537, Louise Quiéret, héritière d'une famille du Ponthieu ancienne et même illustre. Elle lui apporta une trentaine de seigneuries. Jean de Mailloc profita de cette opulence pour faire construire sur sa terre patrimoniale le château actuellement existant; dès lors il joignit au titre de seigneur de Mailloc celui de châtelain du lieu. Il laissa, outre plusieurs filles, deux fils dont le plus jeune fut seigneur du Mont-de-La-Vigne, terre que sa fille unique apporta en mariage, en 1583, à Guy d'Aché, seigneur de Marbeuf, vicomte de Fontenay-Le-Marmion.



L'aîné, Nicolas de Mailloc, baron de Cailly, seigneur châtelain de Mailloc, épousa, en 1563, Charlotte de Mouchy-Moncavrel, qui fut dame d'honneur de Catherine de Médicis et le rendit père de François de Mailloc, aussi baron de Cailly et châtelain de Mailloc, chevalier de l'ordre du roi, marié, en 1527, à Marie Bruslart de Genlis, que la reine Marie de Médicis, à son tour, s'attacha en qualité de dame d'honneur. Leur fils, François, épousa, en 1610, Françoise Le Brun, et obtint l'érection du domaine en baronnie. Après avoir appartenu à Gabrielle de Mailloc, elle passa dans les mains de Gabriel-René, qui obtint son érection en marquisat vers 1695, et sa veuve conserva la jouissance des terres de Mailloc jusqu'à sa mort. Après elle, le château passa en la possession de son frère, Anne-Pierre, duc d'Harcourt, qui vendit quelques années après le marquisat de Mailloc à César-Louis-Marie-François-Ange, vicomte d'Houdetot, lequel le revendit lui-même, en 1785, à Louis-François-Charlemagne de Couvert de Coulons, président à mortier au Parlement de Normandie. A sa mort, en 1801, Mailloc appartint à son fils, Charlemagne-Armand-Timoléon de Couvert de Coulons, décédé en 1812. Les deux sœurs de ce dernier, mariées l'une au comte de Couvert, l'autre à M. de Grimouville de Cussy, firent vente de cette terre, en 1813, à la marquise de Portes, née Laplace, fille de l'illustre astronome. Mailloc passa après elle à sa fille unique, épouse du marquis de Colbert-Chabanais, député au Corps législatif. Le marquis de Colbert-Chabanais, son fils, et après lui le comte de Colbert ont fait leur résidence favorite de cette belle demeure, qu'ils ont très habilement restaurée.

MARTAINVILLE



A QUELQUES kilomètres de Darnétal, sur la route de Rouen à Beauvais, des toits pointus aux fines aigrettes de plomb, dépassant les cimes d'arbres séculaires, indiquent de loin le château de Martainville. Le fief de Martainville fut acquis par Jacques Le Pelletier, négociant de Rouen, qui fit édifier, vers 1485, le château tel qu'on le voit aujourd'hui. Il offrait un plan très simple, avant l'addition faite au sud et datant du XVII[e] siècle : c'était un carré flanqué aux quatre angles de fortes tours cylindriques; bien orienté, avec ses façades aux points cardinaux, la principale regardant l'occident. En façade, le château présente deux étages accusés par des bandeaux de pierre. La pierre est également employée pour les encadrements des fenêtres, rectangulaires au rez-de-chaussée, arrondies en anse de panier au premier étage, ou coiffées de tympans de lucarnes trouant le toit au second étage. L'entrée principale est surmontée d'une arcature fleuronnée qui va en s'épanouissant sous l'encorbellement d'une jolie tourelle à six pans. Les trois faces, en saillie, sont ajourées de hautes fenêtres du plus beau style ogival du XVI[e] siècle, éclairant une petite chapelle ou oratoire. C'est la partie la plus ornée de l'édifice. Les gorges du cul-de-lampe de l'encorbellement, les moulures des arcades de la porte, ont été couvertes de vives couleurs.

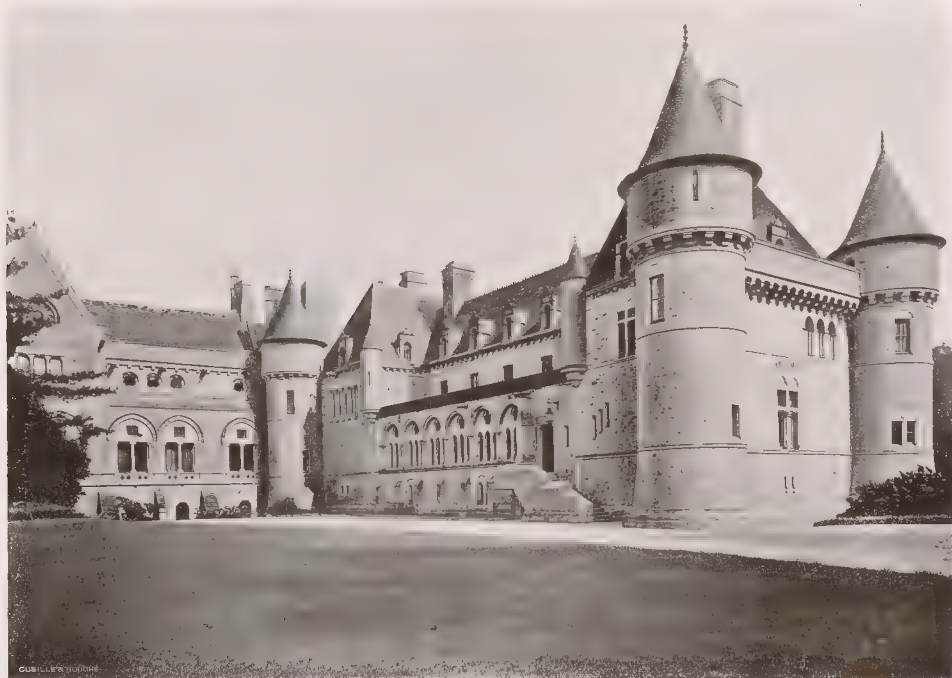


La tourelle, en encorbellement, avec son couronnement de mâchicoulis, son toit pointu, terminé par un épi de plomb, est une œuvre des plus élégantes et des plus pittoresques. Les quatre tourelles d'angle, le grand toit aux ardoises bleues, toutes ces couvertures en hache, en pyramide ou en cône couronnées par des épis de plomb, de fines aigrettes ou des girouettes découpées, toutes ces gargouilles pendantes, impriment au château de Martainville un caractère de féodalité qui étonne et surprend. L'intérieur du manoir est également fort remarquable. En entrant, un vaste corridor voûté et curieusement sculpté donne accès à la grande salle où les sieurs de Martainville tenaient leurs conseils. Elle était naguère encore revêtue d'antiques tapisseries d'Aubusson. Dans un autre appartement, on retrouve encore de beaux cuirs gaufrés et dorés, riche production du XVI[e] siècle. Dans la cuisine, la grande cheminée légendaire avec sa crémaillère historiée. Un escalier à vis qui chemine dans la tour de l'horloge conduit aux étages supérieurs. Les chambres ont conservé, à peu de chose près, leur aspect primitif, et témoignent de la simplicité des mœurs de leurs premiers habitants. Partout des cheminées, larges et hautes, se distinguent par un bandeau ou torsade en terre cuite qui règne à la base de la hotte; elles avaient été soigneusement grillées à quelques mètres au-dessus de l'âtre ou foyer. Quelques-unes des chambres renferment encore, avec les débris des meubles qui les ornaient aux XVI[e] et XVII[e] siècles, les portraits des anciens hôtes de cette antique demeure, que l'on s'est transmis de génération en génération. Ce château a été acheté par la ville de Rouen qui tient à lui conserver sa valeur historique sans aucune restauration.



MARTINVAST

ICHARD, seigneur de Martinvast, faisait, en qualité de vassal, avec la communauté de Cherbourg, le service dû à Henri II, duc de Normandie et roi d'Angleterre; il possédait des domaines importants en Angleterre, notamment dans le comté de Nottingham. La vieille tour couverte de lierre qui se voit au nord du château moderne constitue probablement le dernier vestige de la forteresse féodale du XIIe siècle. A diverses reprises, les registres de l'Échiquier font mention de Martinvast. Au XVe siècle, sous Louis XI, et par ordre de ce prince, un des seigneurs de la paroisse fut décapité. La terre de Martinvast passa ensuite dans la famille de Beaurepaire, et prit le nom de Beaurepaire-Martinvast, puis dans celle des Reveillasc; Mlle de Reveillasc, ayant épousé le général comte du Moncel, ancien député de la Manche et pair de France, l'apporta en dot à son mari. A la mort du général, sa veuve vendit ce domaine, très diminué d'importance, à Mme la baronne de Schickler. Le monument réédifié, partie par M. du Moncel, partie par M. le baron de Schickler, occupe l'emplacement de l'ancien château, au milieu d'un parc magnifique. Des pièces d'eau ombragées d'arbres superbes, de grandes pelouses semées de bouquets séculaires, de larges avenues ménagées au milieu de hauts taillis et de vastes herbages, font de ce domaine une résidence véritablement princière.



Le corps d'habitation principal comprend un rez-de-chaussée et un seul étage surmonté d'un toit percé de fenêtres en pierre; deux tours rondes se détachent à chacune des encoignures.

Construites en blocage avec cordons et corniches de pierre, soutenant un deuxième étage en encorbellement, elles se terminent par des toits en forme de poivrière. Au haut du perron d'accès, deux lions en marbre rouge italien supportent de chaque côté, sur leur croupe, une colonne torse qui soutient le porche triangulaire protégeant contre la pluie la principale porte d'entrée.

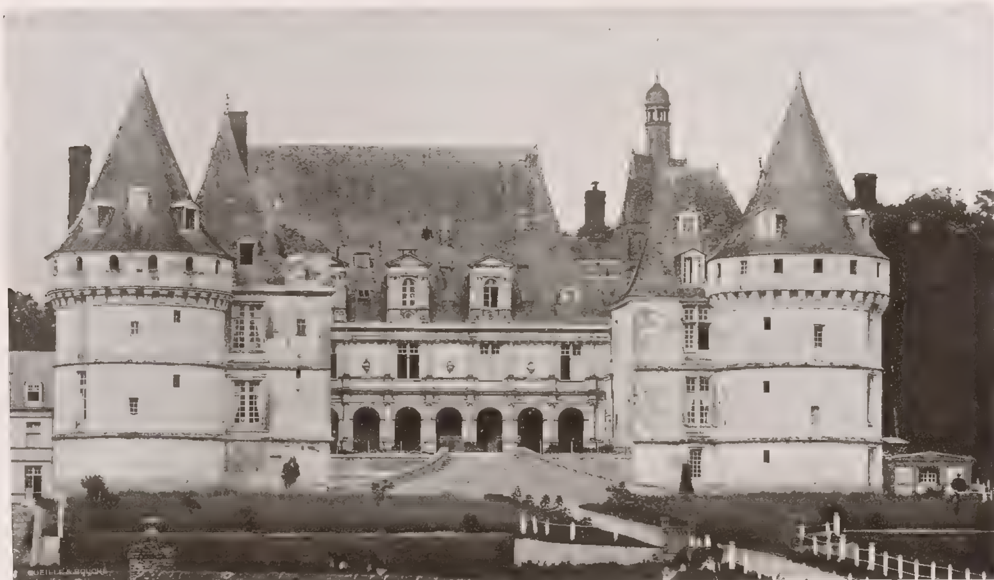
Dans la pointe de ce pignon est encastré un bas-relief représentant deux ibis. C'est au baron de Schickler que revient l'honneur de la construction de l'aile orientée à l'est, qui constitue la partie vraiment artistique de cette aristocratique demeure. La galerie du rez-de-chaussée est formée de trois arcades larges et basses, de forme ogivale. Une élégante colonnette, à chapiteau feuillagé, divise chacune de ces fenêtres en deux baies secondaires, surmontées d'un oculus au centre de l'imposte. De hautes fenêtres ogivales, sous un pignon pointu, rompent la ligne du toit. L'heureuse disposition des cheminées, l'élégante silhouette du pignon méridional, le judicieux emploi de la pierre et des granits de Flamanville et de Diélette, donnent à l'ensemble de ce bel édifice un caractère accusé de luxe aussi confortable qu'artistique. La façade nord n'est intéressante que par la galerie en style ogival qui court le long de l'ancien corps de bâtiments élevé par M. du Moncel en reliant la façade de l'ouest avec l'aile construite par M. de Schickler. Le domaine de Martinvast doit surtout sa célébrité au haras, fondé en 1868 par le baron de Schickler et dont la réputation est universelle en Europe parmi les éleveurs de chevaux de courses. Mme la comtesse Hubert de Pourtalès, fille de la baronne de Schickler, y séjourne une partie de l'année et y pratique la plus aimable hospitalité.





MESNIÈRES

DMIRABLE construction qui fut élevée vers 1540 par Charles de Boissay. On ne se lasse pas d'admirer ses tours couronnées de mâchicoulis, ses deux ailes décorées des écussons des diverses familles qui se sont succédé dans la possession de Mesnières, ses belles cheminées de l'aile droite sortant de grands combles où s'ouvrent de nombreuses fenêtres à colonnes et des lucarnes de diverses formes, puis, dominant le tout, la flèche de la chapelle qui couronne cet ensemble à la fois majestueux et délicat. Un large perron, disposé en éventail, donne accès à la cour d'honneur.



A gauche est la salle des quatre tambours, une des mieux conservées du château. Le plafond est orné d'une peinture représentant *la Paix chassant la Discorde* et de deux écussons aux armes de Louis de Fautereau. Ce seigneur contribua beaucoup à l'embellissement du château et obtint de la reine Anne, qui était alors régente, l'élévation de sa terre en marquisat; mais le Parlement refusa de ratifier la décision royale.

Dans une chapelle de construction récente sont de belles boiseries sculptées du XVIIe siècle qui proviennent de l'abbaye de Préaux.

A l'extrémité de la galerie des Cerfs, on entre dans la chapelle primitive, élégante construction de la Renaissance, où l'on remarque de belles voûtes et deux confessionnaux creusés dans la muraille. Six admirables statues de grandeur plus que naturelle ont été placées dans le sanctuaire; ce sont celles du *Sauveur du Monde*, du *Précurseur du Messie* et des *Quatre Evangélistes*. En outre, cinq des fenêtres sont garnies de verrières historiées représentant : Moïse recevant les Tables de la Loi; le même promulguant la loi aux prêtres; Élie enlevé au ciel; la Guérison de l'hydropique. Dans la partie de droite est la chambre dite de Henri IV.

En avril 1591, le château fut saccagé de fond en comble par les Ligueurs. Après la mort de Louis de Fautereau, tué à Malplaquet en 1709, Mesnières fut vendu à J.-B. Durey de Bourneville. En 1763, le petit-fils de l'acquéreur le vendit au roi Louis XV, et celui-ci le donna à Michel-Charles-Louis de Biencourt, marquis de Goutrincourt.

Un membre de la famille de Biencourt, Charles-Nicolas, étant mort en 1833, Mesnières fut vendu. L'abbé Eudes se présenta comme acquéreur et y installa un orphelinat.

MIROMESNIL

RAND domaine seigneurial, cité sous les ducs de Normandie, illustré par plusieurs grandes familles et plus spécialement par un célèbre magistrat devenu ministre, et par un écrivain fort connu, tel nous apparaît Miromesnil, dont le mérite architectural suffirait à fixer l'attention. Ce château est situé dans la commune de Tourville-sur-Arques.

Son nom primitif était *Milonmesnil*, du nom de Milon qui, avant le XIIe siècle, y bâtit une forteresse. Une altération intermédiaire en fit *Mironmesnil*. La forme actuelle n'a vraiment prévalu que depuis deux siècles. Au XIIIe siècle, le seigneur de Miromesnil était au nombre des chevaliers de Bellencombre; et comme tel, il devait la moitié du service d'un chevalier, c'est-à-dire vingt jours de service militaire. Au XVe siècle, Miromesnil appartint au Rouennais Jean Le Roux, échanson de Louis XI, puis à la belle-sœur de l'évêque Thomas Basin. Au siècle suivant, il devint la possession des Dyel, famille de robe dont la plupart des membres paraissent avoir manié tout aussi volontiers l'épée que la plume. En 1668, le partage de leur succession le fit échoir à la famille Hue de La Roque, anoblie en 1590.



Thomas Hue, premier marquis de Miromesnil (ce titre lui fut conféré en 1687), devint président au Grand Conseil et intendant de plusieurs provinces. Ses successeurs se distinguèrent dans l'armée comme maréchaux de camp ou capitaines de cavalerie. Armand-Thomas Hue de Miromesnil, le dernier du nom, eut la carrière la plus brillante, mais aussi la plus troublée.

Né en 1723, il était premier président au Parlement de Normandie depuis 1757, quand il fut atteint (1771) par la suppression des Parlements, remplacés par des Conseils supérieurs appelés Parlements Maupeou, nom du ministre qui les avait créés.

A sa disgrâce succéda une fortune inespérée. Il fut ministre de la justice et garda les sceaux treize ans. Il mourut dans le manoir de ses ancêtres, le 6 juillet 1796. A cinquante-quatre ans de là devait naître à Miromesnil le romancier Guy de Maupassant, dont la fin prématurée fut une grande perte pour la littérature contemporaine.

Il appartient de nos jours à M. et Mme A. Le Breton, dont le goût parfait en a fait une des plus belles habitations de la Normandie. La résidence primitive des Miromesnil était Saint-Aubin. Mais la vieille forteresse romane eut tant à souffrir des armées de Mayenne et de Henri IV, en 1589, que ses seigneurs, à la fin du XVIe siècle, élevèrent à quelque distance une autre demeure qui fut un château au sens moderne du mot, c'est-à-dire une somptueuse maison de plaisance.

L'ordonnance en est grandiose, surtout du côté de la cour. La corniche est surmontée de belles mansardes qui accompagnent le toit et déguisent son élévation. Quatre jolies tourelles le flanquent aux quatre coins et la brique et la pierre dont il est bâti se marient harmonieusement.

Mais les allées de hêtres dont elle est entourée sont la principale beauté de cette demeure. Les troncs luisants de ces hêtres, rangés en haies le long des larges allées, semblent de hautes colonnades argentées, couronnées d'énormes bouquets de feuillage.

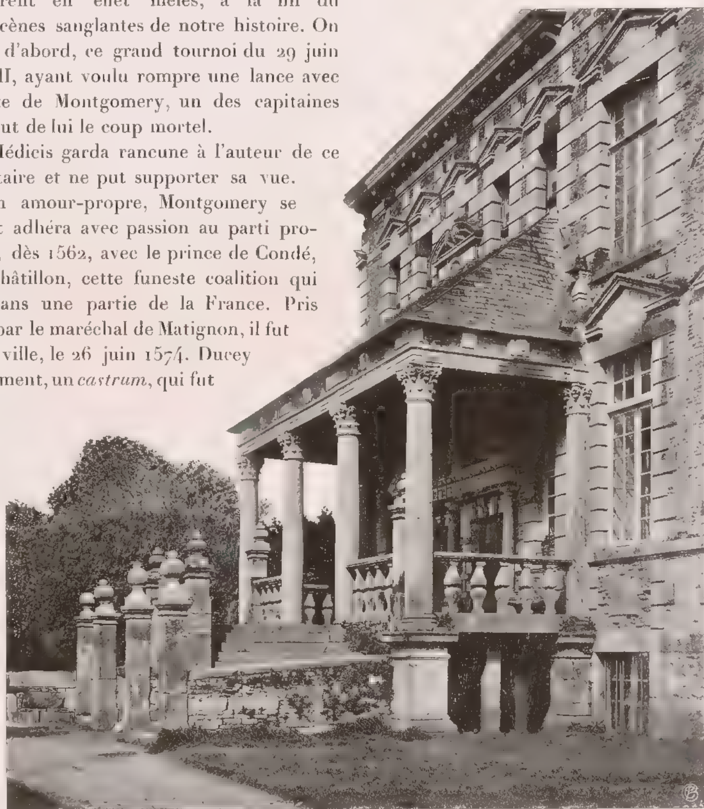
Le dessin de ses avenues est d'un beau caractère; elles doivent, ainsi que le château, avoir été conçues par un architecte distingué. Ce sont les proportions de Versailles, mais avec la végétation de Normandie.

MONTGOMERY-DUCEY



Le bourg de Ducey, entouré de vastes prairies et d'une fertile campagne, est situé sur la Sélune, dont les rives sont pittoresques et variées. Il fut autrefois un des centres les plus redoutables du calvinisme en Normandie. Les seigneurs de Ducey, les Montgomery, furent en effet mêlés, à la fin du XVIe siècle, aux scènes sanglantes de notre histoire. On se rappelle, tout d'abord, ce grand tournoi du 29 juin 1559, où Henri II, ayant voulu rompre une lance avec Gabriel Ier, comte de Montgomery, un des capitaines de ses gardes, reçut de lui le coup mortel.

Catherine de Médicis garda rancune à l'auteur de ce meurtre involontaire et ne put supporter sa vue. Froissé dans son amour-propre, Montgomery se retira à Ducey et adhéra avec passion au parti protestant. Il forma, dès 1562, avec le prince de Condé, Coligny et les Châtillon, cette funeste coalition qui sema la ruine dans une partie de la France. Pris dans Domfront par le maréchal de Matignon, il fut décapité en cette ville, le 26 juin 1574. Ducey eut, très anciennement, un *castrum*, qui fut détruit, dit un ancien aveu, « par les actes et hostilités des Navarrois, sous les règnes du roi Jean et Charles, son fils ». Le premier seigneur connu est Robert de Ducey, qui, vers 1135, donna au Mont-Saint-Michel la terre de Fougeray-en-Bacilly. Son fils Guillaume fut regardé comme le troisième fondateur de Montmorel. Après cette famille, nous trouvons à Ducey les Husson, les Laval, les Pontbriant et les La Boissière. C'est par cette famille que nous voyons les Montgomery devenir propriétaires de Ducey. Une Claude de La Boissière épousait, au commencement du XVIe siècle, Jacques Ier de Montgomery, officier distingué et de vieille noblesse écossaise.



Il avait pris une part importante à la défense de Mézières et au siège de Pavie. Il se maria trois fois. De son premier mariage il eut deux fils. L'aîné, Gabriel Ier de Montgomery, avait épousé Isabeau de La Touche, dont il eut quatre garçons et deux filles. Ce fut le troisième, Gabriel II, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, qui éleva le château de Ducey.

Le corps central du château a conservé la porte d'entrée avec l'écusson des Montgomery et de belles colonnes ioniques. On y accède par un perron de granit orné de colonnes corinthiennes. L'escalier en spirale est admirable. Quatre grands piliers carrés, qui vont des caves aux combles, supportent les marches et les paliers. — La famille de Montgomery, qui avait tenu une si grande place à Ducey devait disparaître de cette paroisse au début du XVIIIe siècle. Louis de Montgomery était mort en 1682, laissant deux enfants, Louis II et Suzanne. Louis II servit dans l'armée de Turenne et mourut à la guerre; il avait épousé Anne de Machecoul. Sa sœur hérita de la terre de Ducey. Veuve du comte de Quintin, elle épousa en secondes noces le comte de Mortagne. Vers 1714, la terre de Ducey fut vendue au sieur Bonnier et devint, peu après, la propriété de la famille de Poilvilain, qui la posséda longtemps.

NACQUEVILLE

ès le commencement du XIIIe siècle, en 1208, nous voyons Richard Carbonnel dont les descendants devinrent marquis de Canisy, donner le patronage de l'église Saint-Laurent de Nacqueville à l'abbaye de Notre-Dame-du-Vœu, près de Cherbourg.

La seigneurie et le château appartenaient encore, en 1505, à Jehan Carbonnel. Par échange, vente ou autrement, Renée de Saint-Gilles, fille de Jean et de Marguerite d'Orglandes, en était propriétaire dans la première moitié du XVIe siècle. C'est, écrit M. Théodore du Moncel, dans une de ces vallées pittoresques que sillonne la Hague et qui laissent apercevoir, entre les crêtes assez escarpées des deux collines, la belle nappe d'azur qui l'environne, que se trouve le château de Nacqueville, précédé de sa poterne du moyen âge et entouré de tous les accessoires de ces forteresses baronniales du XVIe siècle qui présentaient plutôt des souvenirs romantiques qu'un véritable état de défense.



La poterne, qui est la partie la plus curieuse du château, se compose d'un corps de bâtiments flanqué des deux côtés de jolies tours cylindriques. Des toits en pointe, supportés par une corniche à encorbellement, des lucarnes surmontées de la coquille, type caractéristique du règne de Henri IV, une fenêtre en croix, placée entre les rainures du pont-levis et surmontant les armoiries des seigneurs de Nacqueville, tels sont les détails et les parties accessoires qui en font un des plus élégants monuments du pays.

Émélie Érard de Saint-Rémy, petite-fille du marquis de Saint-Pierre Érard de Belisle, possédait le château de Nacqueville au commencement de ce siècle. Elle s'était mariée à M. Hippolyte Clérel de Tocqueville, frère aîné d'Alexis. Ses revenus considérables lui permirent de restaurer le manoir. Après le décès de M. de Tocqueville (1877), M. Hersent l'a acheté des héritiers de Mlle de Saint-Rémy et s'est attaché à lui conserver son cachet très particulier. Son fils, marié à Mlle Luzarche d'Azay, continue, avec le meilleur goût, l'œuvre entreprise par son père.

O



L'HISTOIRE du château et de ses seigneurs ne commence qu'au XIe siècle. Henri Ier, fils de Guillaume le Bâtard, garantissait, en 1113, la possession des propriétés que Robert, Hugues et Arnauld de Grandménil, restaurateur de l'abbaye de Saint-Évroult, avaient données au nouveau monastère. Un seigneur d'O figure dans la liste des chevaliers qui prirent part à la première croisade. Vers 1157, il est question de Guillaume d'O, témoin aux assises de l'Échiquier de Caen. L'an 1184, Raoul, fils d'Herbert, rendait ses comptes pour une demi-année à raison de la terre d'O, qui était alors dans la main du roi.

Quatorze ans après, un Rahier d'O s'étant rendu « pleige » et caution, dans je ne sais quelle affaire, de Foulques d'Aunou, il fut obligé de verser au trésor royal une somme de 60 sols. Nous voyons encore, en 1211, Robert, archidiacre d'Avranches; en 1259, Geoffroy et Robert d'O; ensuite, pendant un siècle et demi, on ne trouve plus trace de cette famille. Puis, au mois d'octobre 1417, l'un des détachements de l'armée de Henri V paraissait devant le château. Le 10 octobre, le roi signait, au camp d'Argentan, un sauf-conduit valable jusqu'au 15 suivant, en vertu duquel dix-sept seigneurs pouvaient sortir du château d'O et se retirer où ils voudraient sur les terres du roi de France.



Le 21 novembre suivant, le roi donnait, à Alençon, des lettres à Guillaume Harry, par lesquelles il lui concédait, à lui et à ses descendants mâles, le manoir d'O. Après la bataille de Formigny (1449), ce manoir fit retour à l'héritier de Robert d'O, Jean, son petit-fils, qui se distingua pendant la guerre de Picardie. A la mort de son fils, François d'O, ses nombreux créanciers firent saisir

ses biens, la seigneurie d'O fut vendue et acquise par Jacques de La Guesle. O passa ensuite à son frère Alexandre de La Guesle, qui ne se maria pas.

Il eut pour héritière sa nièce, Marguerite de La Guesle, à la marquise d'Albon et à ses enfants, qui la vendirent à M. le général d'Aubigny. Une des chambres des tourelles a, dit-on, servi de prison à la reine Isabeau. Tout près se trouve la « chambre du Revenant ». Tous les appartements



épouse de Pierre Séguier, seigneur de Sorel. Leur fille unique, Louise-Marie Séguier, vendit, le 3 août 1647, le marquisat d'O à Pierre de Montagu, seigneur de La Brière, conseiller au Parlement de Rouen. Le dernier seigneur d'O fut Louis César de Montagu. Il vendit la terre d'O, le 24 mars 1792, à M. Charles-Valentin Roques. Elle appartint successivement, après lui, à son cousin Claude-Ernest Denormandie, à M. Etienne Versepuy, à M. Martin Duval, intérieurs ont été remaniés depuis la construction première. Très remarquable la galerie élevée sur le promenoir de la cour intérieure. De grandes scènes, inspirées des monuments égyptiens ou des sites de la campagne romaine, couvrent les murs ; une chasse rappelle, paraît-il, un épisode de l'histoire de cette maison. Les charpentes qui soutiennent les combles sont à visiter, ainsi qu'une porte en chêne à six panneaux ornés de fines sculptures Henri III.

PONT-SAINT-PIERRE



Le château de Pont-Saint-Pierre paraît avoir été construit à la fin du XVe siècle ou au commencement du XVIe pour remplacer, mais dans un endroit différent, le château fort de Logempré ou Lasgempré, dont il a longtemps aussi porté le nom.

Ce fut sans doute du temps de Philippe Auguste qu'avait été bâti ce dernier château, et Charles V le fit reconstruire aux frais du trésor royal. Une tour en ruines et des substructions existant encore au milieu des prairies, en face de Douville, en rappellent le souvenir.

Depuis deux cents ans, la famille de Hangest en était propriétaire, lorsque Henri V d'Angleterre confisqua, le 1er juillet 1419, les baronnies de Pont-Pierre et d'Euqueville pour les donner à Henri de Noon, son écuyer, et plus tard au célèbre Talbot, qui en fit sa résidence. En 1449, les comtes d'Eu et de Saint-Pol reprirent le château, d'où ils chassèrent les Anglais. Ils y mirent le feu et le dévastèrent.



Les Roncherolles, qui en étaient devenus propriétaires par alliance avec la famille de Hangest, furent alors remis en possession de leurs domaines, et construisirent un manoir seigneurial rappelant, par quelques parties de son architecture, le château fort, avec un pont-levis et, de chaque côté, deux tourelles, souvenir des bastions qui protégeaient l'entrée des châteaux forts. A la suite, viennent deux corps de logis, à droite et à gauche, flanqués de petites tourelles d'angle en encorbellement. Ce manoir paraît avoir conservé à peu près le même aspect qu'à la fin du XVIe siècle, lorsque Henri IV y reçut, en 1589, des mains de Le Blanc du Rollet, les clefs de Pont-de-l'Arche. Pont-Saint-Pierre avait été réuni aux domaines des ducs de Normandie.

Robert Courte-Heuse, sur la demande de Guillaume, comte d'Evreux, consentit à le rendre, en 1089, à son neveu Guillaume de Breteuil, à la mort duquel son fils naturel, Eustache, s'en empara. Le domaine appartint ensuite à Raoul de Tosny, puis à son fils Roger. Pont-Saint-Pierre passa ensuite dans la maison de Neubourg, puis dans celle de Poissy. La maison de Hangest conserva cette baronnie jusqu'à la fin du XIVe siècle. Isabelle de Hangest la porta, en 1367, dans la maison de Roncherolles par son mariage avec Jean de Roncherolles. La baronnie fut érigée en marquisat par lettres patentes de Henri III, confirmées par Louis XIII en 1623, et de nouveau en février 1692 par Louis XIV au profit de Claude de Roncherolles, lequel mourut en 1700. Le 12 mars 1760, Michel-Dorothée de Roncherolles, lieutenant général des armées du roi, du consentement de son frère Édouard, vendit la terre et baronnie de Pont-Saint-Pierre au marquis de Montesquiou, en réservant, pendant leur vie, à lui et à son frère, le titre de marquis de Pont-Saint-Pierre, et à toujours pour leur maison celui de conseiller-né au Parlement de Normandie.

Antoine-Louis Caillot de Coqueromont, chevalier, président de la cour des comptes, aides et finances de Normandie, acheta, le 24 septembre 1778, ce domaine, qui passa par le mariage de sa fille Marie-Louise avec Jean-François d'Houdemare, chevalier, seigneur de Vaudrimare, dans la famille de ce dernier, représentée par son arrière-petit-fils, le baron J.-R. d'Houdemare. La baronne d'Houdemare, née Hertz, en avait fait une délicieuse demeure. Le propriétaire actuel de ce joli château, si coquet, est M. Josse.

RASNES

Le château de Rasnes s'élève entre une vaste cour d'honneur et une avenue de hêtres centenaires dont la route de la Ferté-Macé prolonge à perte de vue la majestueuse perspective. Il est surtout remarquable par un imposant donjon du xve siècle, l'un des plus intéressants monuments du département de l'Orne. Un parc immense entoure le château et s'étend au loin entre des collines boisées.

Des réparations importantes furent faites au manoir de Rasnes en 1596, mais le château actuel, pour la plus grande partie, semble dater du xviiie siècle. Il fut en effet, en 1719, à la suite d'un incendie, restauré par Louis d'Argouges, marquis de Rasnes. Le vieux donjon à créneaux et à mâchicoulis, aux ouvertures carrées d'une forme particulière et qui rappelle l'architecture anglaise de l'époque, paraît avoir été construit à la fin du xve siècle.



L'histoire féodale de la seigneurie de Rasnes reste confondue pendant de longues années avec celle de la baronnie d'Asnebecq. Cette baronnie appartint successivement aux comtes de Warwick, barons de Neufbourg, puis aux maisons de Méheudin et de Saint-Germain. Elle passa ensuite à celles d'Harcourt, du Pont-Bellenger et d'Argouges. Ce fut en 1482, pendant que Samson de Saint-Germain était éloigné de son domaine, confisqué par les Anglais, qu'eut lieu, près de Rasnes, un combat entre trente Anglais et trente Français. Tous les Anglais furent tués ou forcés de fuir, et le champ où se livra ce combat s'appelle encore le *Champ du Massacre*.

A l'intérieur du château se trouvent plusieurs plaques de cheminée coulées dans les hauts fourneaux de la propriété et représentant une fée sortant de son bain et s'envolant vers la forêt, selon la vieille légende de Rasnes.

La baronnie de Rasnes entra, en 1550, dans la maison d'Argouges par l'alliance d'une demoiselle du Pont-Bellanger avec Jacques d'Argouges. Des lettres patentes de 1672 autorisèrent, en faveur de leur petit-fils, l'érection de la baronnie en marquisat. La maison d'Argouges passa par alliance aux Montreuil et des Montreuil à la maison de Broglie, par le mariage de Charlotte-Françoise-Olive de Montreuil et de Victor-Amédée, prince de Broglie, troisième fils du maréchal de Broglie. Ils n'eurent qu'une fille, Marie-Victoire-Gabrielle, qui épousa Charles-Alphonse-Désiré-Eugène, vicomte et prince de Bergues, duc et pair de France. Leur fils, Eugène-Joseph-Marie, épousa, le 24 mai 1844, Mlle Gabrielle-Françoise-Camille Seillière. Deux fils sont nés de ce mariage : Pierre-Eugène-Marie, né le 7 juillet 1846; blessé à Sedan, il fut transporté à Givonnes, puis à Bruxelles, où il mourut, le 23 octobre 1870.

Son frère, Ghislain-Richard-François-Marie, né le 23 mai 1849, était aussi à Sedan et, à force d'audace et de courage, parvint, avec les débris de son escadron, à traverser les lignes prussiennes. Le château est actuellement sa propriété.

SAINT-AUBIN D'ÉCROSVILLE



Le château de Saint-Aubin d'Écrosville, situé à quatre lieues de Louviers, est un pur spécimen de l'architecture Louis XIII, en brique et pierre. Construit en 1640 par les Roulx d'Esneval, il fut vendu par eux, le 31 août 1688, à Geneviève Nallé d'Orgeville, femme de Jacques Pavyot, chevalier, seigneur de La Villette, et mère d'Hector-Joseph Pavyot, chevalier, seigneur de Saint-Aubin d'Ecrosville, conseiller au Parlement de Normandie. La maison de Pavyot est une des plus anciennes de Normandie : son nom se retrouve dès 943, et sa filiation authentique et ininterrompue, d'après les archives du château de Saint-Aubin et les manuscrits de d'Hozier, remonte à Robert Pavyot, écuyer, seigneur du Bois-Guillaume en 1270. Cette famille d'ancienne chevalerie a produit un gouverneur du Dauphiné en 1340, un gouverneur de Dourdan pendant la Ligue, un évêque de Saintes, un maître des requêtes, trois présidents de la Chambre des comptes de Normandie, un procureur général au Parlement en Normandie, nombre de chevaliers de Saint-Louis, d'officiers et de conseillers au Parlement.

Le château est bâti à l'extrémité d'une grande avenue d'arbres séculaires longue d'un kilomètre et large de quatre-vingts mètres.

D'un côté de l'avenue ses fenêtres donnent sur une vaste cour d'honneur entourée de grilles. L'autre façade prend vue sur un parc à l'anglaise et sur des bois qui sont le commencement d'une forêt de près de trois mille hectares.

A l'intérieur, de vastes pièces avec boiseries anciennes Louis XV et mobilier ancien Louis XV et Louis XVI.



Quelques bons portraits et une jolie collection de miniatures de famille, d'éventails anciens, et une très belle bibliothèque. Cette demeure est restée dans la même maison depuis 1688.



La dernière Pavyot de Saint-Aubin était Mme d'Aubermesnil, grand'mère de M. de La Haye-Jousselin, bien connu dans le monde des sports et des éleveurs, membre du Jockey-Club, un maître écuyer, un hôte accueillant et un dilettante distingué.

Il avait su, par son goût très éclairé, et ses connaissances artistiques, conserver à Saint-Aubin d'Écrosville son précieux cachet d'autrefois.

Son fils, M. de La Haye-Jousselin, auquel il a transmis toutes ses qualités, l'habite aujourd'hui.

TANCARVILLE



Le château de Tancarville fut fondé, vers le milieu du xe siècle, par un seigneur normand nommé Tancrède, dont il prit le nom, *Tancredi villa* : d'où le nom actuel. Grâce à l'heureuse position stratégique de la forteresse, ce fief prit rapidement une grande importance, qu'augmentèrent encore les dons et privilèges accordés par le duc Guillaume le Conquérant à Raoul de Tancarville, son ancien précepteur, devenu son chambellan.

Celui-ci fonda, vers 1050, l'abbaye de Saint-Georges-de-Boscherville, qui devint la nécropole de sa famille. Les Tancarville, après s'être montrés fidèles aux ducs de Normandie, ne le furent pas moins, au xiiie siècle, aux rois de France, devenus possesseurs de la province.

La lignée masculine s'étant éteinte en 1305, leurs biens passèrent à la famille de Melun, pour laquelle la terre fut érigée en comté en 1352, puis à celles d'Harcourt, de Longueville, de Montmorency et de La Tour d'Auvergne. Ce fut Louis de La Tour d'Auvergne, comte d'Évreux, qui fit en partie reconstruire le château, de 1709 à 1717, et le céda au fameux financier Law; mais, ce dernier n'ayant pu acquitter complètement le prix de vente, l'acte de résiliation fut passé, le 9 septembre 1720, et le comte d'Évreux revendit Tancarville au duc de Montmorency-Luxembourg.





A l'époque de la Révolution, cette propriété appartenait à Mme de Montmorency-Fosseux, qui, avant les événements de 1789 jouissant d'une fortune immense, se trouva tout à coup réduite à quelques centaines de livres de revenu : ses biens avaient été confisqués, et le gouvernement, prenant possession du château de Tancarville, y avait logé des soldats, qui le mirent, pour ainsi dire, au pillage.

En 1804, le chef de l'État donna aux hospices du Havre l'emplacement et les restes du château de Tancarville. Le 29 juin 1825, Charles X rendit une ordonnance

qui fit rentrer en possession du château Mme de Montmorency-Fosseux, moyennant une indemnité de six mille francs au profit des hospices.

De tous les sites pittoresques de la Normandie, Tancarville est assurément un des plus favorisés et des plus admirables. De la terrasse du château, ou mieux encore de la tour de l'Aigle, la vue embrasse un horizon considérable et des plus mouvementés. L'entrée se compose de deux tours rondes reliées entre elles par une courtine.
Au-dessus de la fenêtre du premier étage apparaît l'écusson de la maison d'Harcourt. Les prisons du château occupaient le premier étage des deux tours.

A remarquer la tour du Griffon, dont les murs ont neuf pieds d'épaisseur; la tour du Lion, ou du Diable, sous laquelle se trouve un cachot où l'on prétend que le Diable avait établi son séjour: de là son nom; la tour Coquesart, qui ressemble presque à un bastion; la tour du donjon, dont il ne reste plus que quelques pans de murs ensevelis sous les broussailles; etc.



LA TOUR DE L'AIGLE

La grande salle contient encore quelques parties de belles cheminées en pierre blanche et à chambranles ornés de colonnes d'un style demi-gothique.

Dans une salle voûtée, au rez-de-chaussée, étaient déposés les titres et les papiers du château; la Révolution de 1789 les a fait passer dans les archives du département.

Enfin une pierre d'acquit, placée dans la cour, recevait tous les poissons *francs* que les pêcheurs étaient obligés d'apporter au château.

Le seigneur avait le droit de retenir les poissons qui lui convenaient en les payant le prix fixé par les jurés.

Tancarville est actuellement la propriété du marquis de Lambertye-Gerbevillers, qui possède également le château portant son nom, en Lorraine.

Il l'a loué momentanément à M. Hoofer, Américain d'origine, en attendant le jour proche où M. de Lambertye se propose de lui rendre son bel aspect d'autrefois.



ANNE-LOUISE-MADELEINE DE MONTMORENCY
DUCHESSE DE ROHAN
MÈRE DE LA MARQUISE DE LAMBERTYE
(1771-1828)
Par Gérard

THEVRAY

Au milieu du vaste plateau de l'Ouche apparaît, comme un géant qui le domine, ce beau monument d'architecture militaire qu'on nomme à tort la Tour de Thevray, car c'est un donjon polygonal d'un puissant aspect et d'un grand caractère. Occupant un angle de la vaste cour féodale, il est presque entouré d'eau, et l'îlot qui lui sert de base borde la douve au sud et au sud-ouest. Une petite passerelle y donne accès, et remplace l'ancien pont-levis dont les chaînes de fer entraient dans les deux rainures, espèces de longues meurtrières nommées quelquefois reyères, qu'on y voit encore et qui sont d'une conservation parfaite. De tous côtés la masse est superbe, imposante et grandiose.



Le temps n'a pas eu de prise sur cette forteresse ; elle est intacte et peut encore défier bien des siècles. La base est en larges blocs de grès et de silex noirs, et les angles, depuis le soubassement jusqu'à la naissance des mâchicoulis, sont en grès de Saint-Laurent, soigneusement piqués à vives arêtes; tout le reste de l'énorme massif est en brique, sauf les pieds-droits, les linteaux et les traverses des fenêtres. De lourdes grilles protègent les ouvertures. Charles VIII avait autorisé Jacques de Chambray à placer un canon comme couronnement de la tour; c'était une grande concession de la part du roi. A l'intérieur de cette construction, on trouve une vaste salle polygonale munie d'une cheminée aux proportions énormes. Au-dessus des hauts panneaux plissés vieux chêne qui font le tour de la salle sont des tentures ornées de grandes fleurs de lis vieil or, et vis-à-vis l'une de l'autre deux fort belles tapisseries représentant des scènes villageoises d'après Téniers.

Les autres panneaux sont ornés de portraits de famille ou d'anciens possesseurs. Au rez-de-chaussée, une énorme colonne monocylindrique supporte la retombée des voûtes de la cave.

Le domaine de Thevray remonte à une haute antiquité. Son premier possesseur connu est Gilbert de Thevray, vivant vers 1160. En 1179 vivait Roger de Tevray. En 1318, il est fait mention d'un Guillaume, troisième du nom, chevalier; puis, successivement : Jean de Thevray, Guy de Thevray et, par mariage, la veuve de Roger de Chambray. Ce domaine fut confisqué par le roi d'Angleterre Henri VI au profit de Richard de Garancières.

Jean III de Chambray, seigneur de Thevray, en reprit possession en l'an 1450. Il rétablit les châteaux de Chambray et de Thevray qui avaient été réduits en cendres pendant la guerre. Jacques de Chambray fit élever le magnifique donjon qu'on admire aujourd'hui. Jean IV fut, en 1483, un des cent gentilshommes de la maison du roi. Le domaine resta dans la maison de Chambray jusqu'à Tanneguy, qui mourut en 1645, après s'être vu obligé de le céder à Antoine de Villeneuve de Boullais, qui ne le garda pas longtemps.

Ce fief passa ensuite aux mains de messire Jean-Jacques de Lambert, capitaine des gardes du roi Louis XIV. Nous voyons après lui, comme possesseur, messire Gilles de Guyenro, Marguerite-Élisabeth Preur, sa fille, qui épousa en secondes noces Gabriel de Roussel. Leur fille épousa, vers 1750, messire François d'Espinay, seigneur de La Halboudière. Elle n'eut pas d'enfants.

A sa mort, en 1777, François de La Boullaye de Bosc-Roger préleva le fief de Thevray sur sa succession, à titre d'aîné de la famille. Il mourut le 21 janvier 1809.

Ce fut à Mme de Hesbert, une de ses filles, qu'échut le domaine; elle n'eut pas d'enfants, et Thevray devint la propriété de Mme Mélanie de La Boullaye.

Le domaine de Thevray passa par droit de succession à M. Robert de La Boullaye et ensuite au marquis de Thevray.

TOURLAVILLE



Le château, construit en 1562, dans le style de la Renaissance, avec tous les caprices de l'architecture de cette époque, est assis sur le penchant d'un coteau, à cinq kilomètres de Cherbourg. Sur les façades du bâtiment, trois tours faisaient saillie : la tour ronde au sud-est, la tour triangulaire et la tour octogone au nord. Cette dernière, nommée la tour des Quatre-Vents, qui domine l'édifice, en est la partie la plus remarquable. Elle est entièrement occupée, jusqu'à la hauteur du second étage, par un vaste et bel escalier, soutenu par des colonnes d'ordre ionique. Mais des différentes pièces du château, c'est la chambre bleue qui a le mieux conservé la physionomie du temps. Le plafond en dôme est décoré de modillons et d'arabesques parmi lesquels on voit le chiffre des Ravalet, qui, depuis 1579, avaient changé leur nom en celui de Tourlaville. Charles de Franquetot, par droit de lignage, se fit adjuger la seigneurie de Tourlaville en 1653. C'est lui qui fit orner les appartements du manoir de ces emblèmes mythologiques, de ces peintures et de ces devises amoureuses si prisées à cette époque. M. Édouard de Tocqueville fit exécuter, en 1859, de grandes réparations. Son fils, M. le vicomte René de Tocqueville, de concert avec son beau-père M. Crombez, en 1872, remplaça la chapelle par la tourelle qui fait pendant à celle de la chambre bleue. Tourlaville est devenu l'une des plus belles résidences des environs de Cherbourg.





VERSAINVILLE



ONSTRUIT en pierre de taille, le château de Versainville date de la fin du règne de Louis XIV. Il se compose d'un grand corps de logis relié à une galerie terminée par un pavillon.



Tous les appartements sont garnis de consoles, de meubles de diverses époques, d'objets d'art et d'un grand nombre de portraits signés Largillière, Aved, Nattier, Court, Dubufe, Isabey, etc., rappelant le souvenir des membres de la famille de Versainville qui se sont illustrés dans différentes charges. La famille de Marguerit de Versainville est une des plus anciennes de France.

Par lettres patentes de décembe 1731, Louis XV conféra le titre de marquis à haut et puissant seigneur François-Joseph Marguerit de Versainville. Ce fut lui qui fit construire le château actuel. Antoine, son fils, devint colonel du régiment Royal-Lorraine. Armand-Joseph, chevalier de Saint-Louis, officier aux mousquetaires, mourut en 1859, à l'âge de quatre vingt-treize ans, sans avoir été marié. Sa sœur, Marie de Marguerit de Versainville, avait épousé François-Philippe, comte Odoard du Hazey, page à la Cour de Louis XVI, mort le 8 février 1870, dans sa centième année. Son petit-fils, François-Gaston, comte Odoard du Hazey, marquis de Versainville, ancien capitaine de cavalerie, chevalier de la Légion d'honneur, a relevé le titre par susbstitution. Il a montré un grand sens artistique dans la restauration de ce château.

FUMICHON





L'EXTRÉMITÉ d'une plaine s'élève, à peu de distance de la limite du département de l'Eure, le vieux château de Fumichon.

Une vaste cour le précède, flanquée aux deux angles du côté de l'entrée par deux pavillons sans étage, avec tourelles en encorbellement. Au fond de la cour, le principal corps de logis est surmonté d'un toit dont la surface est beaucoup plus considérable que celle des murailles. Le château fut construit vers l'an 1600.

La seigneurie de Fumichon, longtemps possédée par une famille de ce nom, passa, au XVe siècle, dans la maison de Longchamp, puis dans celle de Rabodanges.

Elle a été acquise, ces dernières années, par M. Mery-Samson, qui, par de nombreuses améliorations, a complètement transformé le domaine et le château.

YVILLE



Les titres de la seigneurie d'Yville (Huiville ou plutôt Wiville) remontent au delà du XIIe siècle : un Hugues de Wiville accompagna le Conquérant en Angleterre.

Dès l'an 1300, le seigneur d'Yville prenait le titre de marquis. Yville dut passer de la famille de La Houssaye dans la famille de Mortemer, puis, par Jeanne, fille unique de Guillaume de Mortemer, connétable héréditaire de Normandie, entra dans la grande maison des Crespin du Bec-Crespin. Guillaume du Bec-Crespin avait épousé Agnès de Trye et était mort sans postérité. Jacques de Trye, seigneur de Rolleboize, fils de Mathieu de Trye et de Jeanne de La Roche-Guyon, était un des plus riches seigneurs de son temps. Il tint vis-à-vis de l'invasion anglaise la plus noble conduite. Nous en trouvons la preuve dans cette rigoureuse mesure : la confiscation de tous ses biens.



Quelques années plus tard, Jacques de Trye présenta au roi d'Angleterre une requête pour que ses terres lui fussent rendues : le roi y consentit.

Par le mariage d'une de ses filles, Jeanne, la terre d'Yville passa dans la famille de Pillavoine (1494). Elle appartint ensuite aux Regnault de Bouquetot (1497), puis, en 1504, fut vendue à Charlotte Lhuillier, dame de Quillebeuf, veuve de Louis Picard, seigneur d'Ételan, et passa, en 1540, aux mains de sa fille, Madeleine Picard, veuve de Jean d'Esquetot.

Charlotte d'Esquetot, en épousant Charles Ier de Cossé, maréchal de Brissac, apporta Yville à la maison de Cossé-Brissac, qui le posséda de 1559 à 1601.

En 1601, un arrangement de famille fit passer Yville au neveu de ce dernier, Timoléon d'Espinay-Saint-Luc, maréchal de France, lieutenant général au gouvernement de Guienne.

En 1547, il appartenait à François d'Espinay, marquis de Saint-Luc; en 1696, à sa fille Marie-Anne d'Espinay-Saint-Luc, qui le vendit, le 6 mars 1708, pour la somme de 60 000 livres, à François Le Menu de Lanoé, conseiller, secrétaire du roi.

M. de Lanoé commença le château actuel, d'après les plans de Jules Hardouin-Mansard, et fit plusieurs acquisitions qui doublèrent le revenu de la terre. Mais bientôt il fit faillite, et, le 14 mai 1717, Yville fut acheté, pour 124 000 livres, par l'un de ses créanciers, le marquis d'Étampes, déjà propriétaire du châ-



teau de Mauny. Six mois après, le marquis d'Étampes mourut. Après lui, en 1720, Yville fut adjugé au sieur Pierre Bonnières, de Rouen, qui déclara l'acquisition faite au profit de messire Jean Law, inspecteur général de la Banque royale et de la Compagnie des Indes, comte de Tancarville.

Le parc aurait, d'après la tradition, été dessiné par Lenôtre.

Law resta peu de temps propriétaire d'Yville : au moment de la banqueroute générale, tous ses biens furent mis sous séquestre.

Le jeudi 4 février 1723, on revendit d'Yville au sieur de Beaulieu, qui déclara l'acquisition faite au nom de messire Jean-Prosper Goujon, marquis de Gasville.

M. de Gasville fit achever la construction du château. C'est à lui qu'est dû le somptueux mobilier, en tapisserie des Gobelins, représentant des fables de La Fontaine, des fauteuils en bois sculpté et doré, avec tapisserie de Hollande, un portrait de Mme de Pompadour, deux pastels qu'on croit de Vivien, un grand tableau attribué à Carle Vanloo.

Tous ces objets d'art sont encore aujourd'hui au château d'Yville.

La famille de Gasville s'est éteinte en 1865, à la mort du dernier marquis de Gasville, ancien préfet, qui, n'ayant pas eu d'enfants de son mariage avec Mlle Dambray, fille du chancelier de France, laissa par testament la terre d'Yville à son cousin germain, le comte Paul de Malartic, père du propriétaire actuel et chef de la branche cadette de la famille de Maurès de Malartic.

Yville est un délicieux bibelot, d'un raffinement digne de son époque, et ce n'est pas peu dire!



JEANNE-ANTOINETTE POISSON, MARQUISE DE POMPADOUR
Par La Tour



Auneau — Chambord — Chateaudun

Chateaurenard

Courcelles-Le-Roy — Courtalain

Le Claireau — Montigny-Le-Gannelon

Sully-sur-Loire

AUNEAU

'ORIGINE d'Auneau se perd dans l'obscurité des siècles; on peut citer toutefois, comme preuve de son antiquité, le culte que les habitants de la Beauce ont pour la *fontaine Saint-Maur*, dont Chevard fait remonter l'origine aux Gaulois. Le premier seigneur d'Auneau connu dans l'histoire fut un nommé Gauthier, qui vivait en 1069, et se fit religieux dans l'abbaye de Saint-Père, en 1903, après avoir cédé sa terre à son fils, Gauthier, seigneur de Moulitard. De l'ancien château, dont la construction est attribuée à Hugues, seigneur de Gallardon (XIIe siècle), il ne reste qu'une grosse tour cylindrique qui s'élève encore majestueusement dans les airs, et une partie des larges et profonds fossés qui l'entouraient.



Un des principaux seigneurs d'Auneau fut Jean Bureau, sire de la Rivière, premier chambellan du roi Charles V. Son fils Charles lui succéda. En 1417, Jean Sans Peur s'empara du château d'Auneau. Un seigneur du nom d'Estouteville possédait la châtellenie en 1463.

Messire Bertin de Silly, seigneur d'Auneau, se fit représenter à l'assemblée tenue en 1508 pour la rédaction de la coutume de Chartres. Henry, duc de Joyeuse, était seigneur d'Auneau lorsqu'il se fit religieux, en 1587. Le château et le bourg d'Auneau ont été rendus célèbres par la défaite des reîtres, qui eut lieu le 24 novembre 1587, par les troupes catholiques sous le commandement du duc de Guise. Au mois de juin 1592, le capitaine Cholard reprit Auneau sur le roi, mais, le 26 décembre suivant, cette ville fut remise sous l'obéissance de Henri IV. Des mains de Mme de Joyeuse, la terre d'Auneau passa dans celles de François d'Escoubleau-Sourdis, en 1597. — Charles d'Escoubleau, son fils, la possédait en 1612; — Paul d'Escoubleau, en 1690; — le duc de Noailles, en 1710; — et M. de Chabannois, en 1711. — Ce domaine devint, en 1722, la propriété de M. Hariague père, qui le transmit à son fils en 1786. Ce dernier l'a possédé jusqu'à la Révolution de 1793. Il fut vendu, en 1835, à Mme la comtesse de Rutaut, née Guillemot de Saint-Souplet. Il appartient aujourd'hui à M. L. Lecomte.

CHAMBORD

Le château de Chambord, une des constructions les plus originales et les plus somptueuses de la Renaissance, fut commencé en 1526, par ordre de François Ier, sur les dessins d'un Blaisois, Pierre Trinqueau, dit Nepveu, et ne fut terminé que sous Henri II. Toutes



les additions ou restaurations furent exécutées par ordre de Louis XIV. Le maréchal de Saxe et le roi Stanislas en altérèrent gravement le caractère primitif, que les travaux actuels tendent à reconstituer.

Résidence ordinaire de François Ier dans les dernières années de sa vie, ce château, qui avait reçu Charles-Quint en 1539, continua d'être souvent visité par Henri II, François II et Charles IX.

Louis XIV y réunit plusieurs fois sa cour, y donna des fêtes brillantes et y assista aux premières représentations de *Monsieur de Pourceaugnac* (1669) et du *Bourgeois gentilhomme* (1670). Habité de 1725 à 1733 par Stanislas Leczinski, Chambord fut, en 1748, donné au maréchal de Saxe, qui le légua à son neveu. Napoléon en fit le chef-lieu de la 15e cohorte de la Légion d'honneur, commandée par Augereau, puis, en 1809, le donna à Berthier, prince de Wagram.



LA LANTERNE

Mutilé par un Anglais à qui il avait été loué, le château de Chambord fut acheté à la princesse de Wagram, en 1821, par le comte de Calonne, avec le produit d'une souscription nationale, « pour en être fait hommage, au nom de la France, à S. A. R. Mgr le Duc de Bordeaux ».

Le duc de Bordeaux, qui prit dans l'exil le titre de comte de Chambord, conserva le château jusqu'à sa mort, survenue en 1883, et il y fit faire chaque année des réparations importantes.

Le monument, élevé au bout d'une longue avenue de peupliers percée au milieu de maigres taillis, surgissant au milieu de ce sable aride et de ces bruyères, produit un effet d'autant plus saisissant qu'il est inattendu.

Au sommet d'une masse imposante de bâtiments dont l'œil ne discerne que difficilement le style et l'ordonnance au-dessus de terrasses garnies de balustres élégants, jaillit un ensemble de campaniles, de cheminées, de lucarnes, de dômes, de tourelles, dentelés, découpés, contournés avec un



caprice qui n'exclut pas l'harmonie ni l'unité, et que décorent des F gothiques, des salamandres et aussi des mosaïques d'ardoise imitant le marbre.

L'élégante lanterne à jour du grand escalier domine cet ensemble de pinacles et de clochetons avec sa fleur de lys colossale. Dans une des tours, la chapelle achevée par Henri II est bien conservée. Un bâtiment construit en hors-d'œuvre à l'angle formé par la tour du nord et la façade renferme le cabinet de travail de François Ier, d'une ornementation très curieuse et dont la porte d'entrée a conservé ses vieux vantaux. Le nombre des pièces est de 440, la plupart à cheminée, selon le luxe du temps, mais n'ayant rien conservé de leur ancien ameublement, sinon la table sur laquelle fut embaumé le maréchal de Saxe. On remarque quelques tableaux de maîtres du XVIIe siècle, surtout des por-



GRAND ESCALIER

traits, et de nombreux objets offerts au duc de Bordeaux à diverses époques de sa vie.

Le duc Jean de Parme, héritier du comte de Chambord, s'efforce avec un grand savoir, de terminer les restaurations : entreprise qui doit rendre à l'un des premiers châteaux de France son caractère primitif.



FRANÇOIS Ier

Par Clouet

CHATEAUDUN



AVANT le château actuel de Châteaudun et sur le même emplacement s'élevait un premier château fort dont il ne nous est resté que la grosse tour avec quelques débris de murs encastrés dans les fondations des nouveaux bâtiments. Ce château était généralement connu sous le nom de « palais des comtes ». La tradition et plusieurs historiens s'accordent pour faire remonter à l'an 935 l'édification de la tour, et dès 1152 on voit Thibaud V enfermer dans la tour de Châteaudun, où il le fit mourir au milieu des plus cruels traitements, Sulpice II, seigneur d'Amboise. A la mort de Thibaud, le château de Châteaudun passa à son fils Eudes, marié avec Berthe, fille de Conrad I[er], roi de Bourgogne-Transjurane. Après s'être transmis de père en fils jusqu'à Guy II, celui-ci le céda à Louis de France, fils du roi Charles V, en s'en réservant l'usufruit. A sa mort, le comté de Dunois passa en totalité à la maison d'Orléans.



Le roi Charles VII vint deux fois à Châteaudun, d'abord en 1424, pendant l'absence du duc d'Orléans, alors captif en Angleterre, et plus tard en 1449. Sa première visite eut lieu lorsqu'il se rendit de Tours à Ivry, assiégé par le duc de Bedford.

Il fut reçu au château sans cérémonie, et le repas qui lui fut offert se sentait vivement du malheur des temps, puisqu'on ne put lui offrir que deux poulets et une queue de mouton.

En 1449, Charles VII, allant également en Normandie, passa encore par Châteaudun, dont le château appartenait alors à son généralissime, le comte Jean d'Orléans. Avec ce dernier, plus connu sous le nom de Dunois, une ère nouvelle s'ouvrit pour le vieux palais des comtes.

De nombreux travaux, exécutés de 1441 à 1468, en opérèrent la transformation et commencèrent à lui donner la physionomie qu'il garde encore aujourd'hui. Mais c'est à François d'Orléans et à Agnès de Savoie que le palais de Dunois est redevable du bel escalier flamboyant du fond de la cour. Les travaux de la magnifique aile du nord sont dus à l'impulsion vigoureuse et aux générosités du cardinal d'Orléans-Longueville, oncle de Louis d'Orléans. Ces travaux furent continués par les successeurs de Louis d'Orléans.

Pendant que l'abbé de Longueville possédait le comté de Dunois, Louis XIV visita deux fois Châteaudun avec la reine et une nombreuse Cour. La première fois, le 6 septembre 1682, il fut reçu au bruit des pièces d'artillerie et des quarante cloches des diverses églises de la ville. Il ne coucha qu'une nuit au château, et pendant son séjour « il délivra un criminel et donna la grâce à M. Leferon, seigneur de Villetron ». Trois ans plus tard, Louis XIV vint encore à Châteaudun et logea au châ-



MARIE
PRINCESSE SOUVERAINE
DE NEUFCHATEL ET VALLENGIN
DUCHESSE DE NEMOURS
Par RIGAUD



teau. En 1723, le 20 juin, éclata un incendie qui dévora presque complètement la ville de Châteaudun. Le duc de Luynes, tuteur du jeune comte de Dunois, fit ouvrir les portes du château à tous ceux qui purent y loger, et depuis il fut à peu près inhabitable pour les successeurs des Dunois et des Longueville. Pendant la période révolutionnaire, la tour de Châteaudun renferma un certain nombre de prisonniers. La Sainte Chapelle fut dévastée. L'entrée de la salle des gardes, le péristyle du grand escalier et le clocher même de la chapelle reçurent de nombreuses mutilations. Le 7 messidor an III, un arrêté du bureau municipal ordonna que le tribunal correctionnel tiendrait ses séances dans la salle d'audience du château. Le 30 novembre 1841, le duc de Nemours parcourut avec la plus grande attention tout le vieux palais des Longueville. Le château devint, en 1867, la propriété de M. Charles d'Albert de Luynes. Dans la journée du 18 octobre 1870, un obus coupa en deux la statue du grand Dunois, un autre entraîna la chute du vieux contrefort, dont les débris écrasèrent la glacière.

Le château de Châteaudun occupe l'extrémité d'une éminence formée au nord et à l'ouest par la vallée du Loir et le val Saint-Aignan, qui se joignent au pied de l'édifice. Les bâtiments d'habitation comprennent deux ailes en retour d'équerre, dont la principale s'étend parallèlement au Loir.

Les plus belles parties construites par Dunois, son fils et son petit-fils, sont les deux grands escaliers, de dispositions semblables, l'un purement gothique, l'autre avec des détails de la Renaissance; deux grandes salles des gardes; la salle à manger, dite des quatre cents gardes; les cachots et la petite pièce qui servait au tribunal révolutionnaire.

La Société Dunoise a disposé dans quelques salles un petit musée d'histoire naturelle et d'antiquités. Contre le donjon est la chapelle, bâtie par Dunois en 1464, qui forme une simple nef terminée par une abside et dominée latéralement à gauche par un clocher carré. La voûte de la première travée se ramifie autour d'un contrefort qui soutient le mur de droite en face de l'entrée.

On remarque aussi à l'intérieur quinze statues, dont celle de Dunois, et, dans l'oratoire communiquant avec la chapelle, du côté du donjon, une grande fresque du XVe siècle restaurée, représentant *le Jugement dernier*.

Sur la voûte du chœur se trouve un autre oratoire que couvre directement la charpente, ornée d'armoiries.

Le château de Châteaudun, complètement restauré, est aujourd'hui la propriété du duc de Luynes, qui possède également Dampierre et Luynes.



CHATEAURENARD



En l'an 800, Regnard, comte de Joigny, fortifia le village, qui porta le nom de Château-Regnard depuis cette époque. Il construisit un premier château dans la vallée. Un de ses fils en construisit un second sur la hauteur qui s'avance en éperon, dominant la vallée.

En 1036, Millet de Courtenay, de l'illustre maison de Courtenay, qui a donné des empereurs à Constantinople, fit élever le château actuel. Ce domaine passa successivement entre les mains des La Trémoïlle, des Luxembourg et des Coligny; il appartenait à Gaspard de Coligny (l'amiral de Coligny) au moment des guerres de religion.

Barbezieux prit la ville, le château haut et le château bas ou de La Motte (celui bâti par Millet de Courtenay); les fortifications de la ville furent détruites, le château haut incendié et le château bas en partie rasé; les biens de l'amiral de Coligny furent confisqués par la Couronne, mais ils furent rendus par Henri IV à Louise de Coligny, fille de l'amiral, veuve de H. d'Écligny en premières noces et épouse en secondes noces de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, dit le Taciturne. Louise de Coligny, en 1609, fit reconstruire en partie le vieux château de Millet; elle réédifia sur l'ancienne construction de moellon une construction en brique. La forme générale n'a donc pas été modifiée depuis 1036. Les Nassau conservèrent Châteaurenard jusqu'au règne de Louis XIV, époque où ils vendirent tous leurs biens de France. Châteaurenard fut successivement acheté par un M. Arnal, conseiller du roi, M. d'Acquin, médecin du roi, puis enfin par la famille de Fougeret. M. J. de Fougeret fit modifier les ailes du côté de la cour, arrangea le rez-de-chaussée et commença des travaux dans le parc. A cette époque, on recevait beaucoup à Châteaurenard. Necker et sa fille y vinrent à plusieurs reprises.



A la Révolution, M. de Fougeret fut guillotiné

sur la dénonciation d'habitants de Châteaurenard. Le calme revenu, ses enfants vendirent cette terre à M. le



baron Paul de Boëst et à sa femme, Léonille de Montboissier-Beaufort-Canillac, petite-fille de Malesherbes, le défenseur de Louis XVI. Depuis cette époque (1806), elle est restée dans la famille de Maleissye. De 1868 à 1882, M. de Maleissye y a fait d'importantes et habiles restaurations. De nos jours, Mlle de Maleissye se plaît à l'embellir chaque année en y consacrant son grand goût artistique.



COURCELLES-LE-ROY





Le château de Courcelles-Le-Roy est d'une origine fort ancienne. D'après la tradition populaire, il aurait été habité par le roi Charles VII et par Agnès Sorel. De là viendrait son nom de Courcelles-Le-Roy. Les plus anciens titres du chartrier de Courcelles remontent au commencement du XVe siècle, et nous font connaître, en 1407, un sieur Pierre Anquetil, seigneur de Courcelles, aïeul, sans doute, de celui du même nom dont il sera parlé plus loin.

En 1470, la seigneurie de Courcelles-Le-Roy était donnée en échange par haut et puissant seigneur Guyot Cot, seigneur de La Preigne, conseiller et chambellan du roi, duc de Vermandois, à noble homme Baudoin de Channelles, écuyer, seigneur de Chaneçon. En 1471, Louis, duc de La Trémoïlle, seigneur suzerain, reprenant féodalement la terre, en investit noble homme Pierre Anquetil, écuyer. La terre et seigneurie de Courcelles-Le-Roy reste dans la famille de Pierre Anquetil pendant un peu plus d'un siècle.



En 1579, Claude de Mathieu, écuyer, et Marie Anquetil, sa femme, la vendent au sieur Jean Dufaur, écuyer, maître des requêtes, seigneur de Sainte-Christie.

La famille Dufaur conserve la terre et seigneurie de Courcelles jusqu'en 1714.

A la mort de messire Jean-Louis Dufaur, cette terre devint, par voie de partage, la propriété

d'une de ses héritières (1706), la dame Dufaur de Pibrac, épouse du sieur François de Morognes de Fonfaye, qui la vendit au célèbre auteur et acteur comique Florent Carton Dancourt, lequel y mourut en 1725.



En 1779, sa petite-fille, dame Boutinon de Courcelles, qui avait épousé le comte de Guibert, maréchal de camp, écrivain distingué, membre de l'Académie française, constitue en dot la terre de Courcelles à sa fille Apolline-Charlotte-Adélaïde de Guibert, lors de son mariage avec M. François René Vallet de Villeneuve, chambellan du prince Louis, frère de l'empereur Napoléon Ier. Le 20 vendémiaire an IV, ils vendirent la terre de Courcelles à Jacques-Étienne-Joseph-Alexandre Macdonald, alors général de division, puis maréchal de France, duc de Tarente, grand chancelier de la Légion d'honneur. A sa mort, arrivée au château de Courcelles le 25 septembre 1840, la terre devint la propriété de son fils Louis-Marie-Alexandre Macdonald de Clauravald, duc de Tarente, chambellan de l'empereur Napoléon III, sénateur, qui le conserva jusqu'en 1879.



FLORENT CARTON DANCOURT
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE
1705

Comme on le constate presque toujours pour les résidences d'une origine très ancienne et qui n'ont pas cessé d'être habitées, le château de Courcelles-Le-Roy a subi, depuis sa construction primitive, d'importantes transformations.

Une grande partie des bâtiments actuels, comprenant notamment les deux donjons avec leurs toitures élevées et le mode de construction en pierres et briques apparentes, doit avoir été édifiée sous le règne de Henri IV ou au commencement du règne de Louis XIII. L'escalier d'honneur et sa rampe en bois découpé, imitant un travail de serrurerie, sont de l'époque Louis XIV, ainsi que les boiseries et la cheminée de l'appartement du roi. Il existe dans le trumeau au-dessus de la glace de cette cheminée un portrait ovale représentant une jeune femme brune, revêtue d'un costume de l'époque de Louis XIV. Ce portrait serait celui de Thérèse Lenoir de La Thorillière, femme du célèbre Dancourt, seigneur de Courcelles.

Le pont-levis a été supprimé. Les fossés, pleins d'eau autrefois, sont actuellement gazonnés.

Le souvenir du maréchal Macdonald est resté très vivant à Courcelles-Le-Roy.

M. Huillier, notaire à Paris, dont le goût et les connaissances d'art sont si parfaitement connus, en est le propriétaire actuel.

COURTALAIN



Le château actuel de Courtalain remonte à l'année 1483. Il fut construit par Guillaume d'Avaugour et Perrette de Baïf, son épouse.

Guillaume d'Avaugour occupait à la Cour de Louis XII la place de chambellan et celle d'intendant auprès du célèbre Dunois, dit le bâtard d'Orléans, duc de Longueville.



L'œuvre toutefois resta incomplète jusqu'au milieu du XIXe siècle, et c'est seulement en 1854 et 1855 que le duc Raoul de Montmorency eut recours à l'habile ciseau de M. Gaullier de Châteaudun pour en achever l'ornementation. Guillaume aurait été remplacé à Courtalain par Pierre, son fils aîné. François, seigneur de Lauresse et de Courtalain, eut la douleur de voir, en 1562, son château assiégé, pris et pillé par les Huguenots.



Jean d'Avaugour, son frère, le remplaça, et comme lui mourut sans enfants. L'année de sa mort, 1572, il légua ses biens à ses sœurs. Jacqueline, qui était l'aînée, eut en partage Courtalain, dont elle prit possession l'année suivante (1573). Quelques années auparavant (1553), elle avait épousé Pierre de Montmorency, fils de Claude, baron de Fosseux, et d'Anne d'Aumont. Grâce à ce mariage, la famille de Montmorency entra en possession du château et de la seigneurie de Courtalain.

Les personnages de cette noble et illustre famille dont la notoriété a jeté sur Courtalain un si vif éclat sont au nombre de neuf : Pierre Ier, Anne, Pierre II, François, Léon, Anne-Léon Ier, Anne-Léon II, Anne-Charles-François et Anne-Raoul.

En 1586, le duc de Joyeuse fit rançonner et mettre au pillage la ville et le château. Trois ans plus tard, en 1589, tout était réparé sans doute, car le roi Henri IV venait s'installer à Courtalain, en compagnie de son fidèle Sully, et de là harcelait les troupes de ligueurs disséminées dans la Beauce, le Perche et l'Orléanais.

En 1799, Anne-Charles-François en prenait possession. Il y reçut, en 1827, avec toute la pompe qui conve-

nait en pareille circonstance, Leurs Altesses Royales, Mesdames la duchesse de Berry et la duchesse d'Angoulême. Anne-Charles-François de Montmorency mourut en 1846. Comme ses ancêtres, il a passé en faisant le bien.

De son mariage avec dame Caroline de Goyon-Matignon, il avait eu trois enfants : le duc Raoul, et deux filles, Élisabeth-Laurence, qui épousa le prince Pierre-Théodore de Bauffremont, et Anne-Louise-Alix, qui épousa le duc de Valençay, Louis de Talleyrand-Périgord.

L'une et l'autre étaient mortes avant le duc, leur frère, et laissaient d'assez nombreux héritiers.

Dans le désir de conserver intact à sa famille l'important domaine de Courtalain, M. de Montmorency crut devoir en disposer par testament et le légua à la fille de sa sœur, Élisabeth-Laurence, née Félicie de Bauffremont, mariée, depuis quelques années déjà, au marquis Charles-Louis de Gontaut-Biron, seigneur de Saint-Blancard.



D'une grande culture d'esprit, très lettré, le marquis de Gontaut a publié, en 1895, les lettres inédites de la duchesse de Gontaut, précis d'une étude biographique des plus intéressants. Il est mort le 29 août 1897, laissant autour de lui d'unanimes regrets et le souvenir d'une âme d'élite. Sa bienfaisance était inépuisable. A Saint-Blancard, à Courtalain, jamais personne ne s'est adressé en vain à sa générosité si connue.



ANNE-CHARLOTTE-FRANÇOISE DE MONTMORENCY-LUXEMBOURG
DUCHESSE DE MONTMORENCY
(1757-1829)

LE CLAIREAU

Les deux grosses tours qui forment actuellement les angles nord-est et nord-ouest du château et qui datent du moyen âge furent reliées, vers la fin du XVIIe siècle, par un grand corps de logis auquel on ajouta deux ailes construites à angle droit. François-



René, marquis du Bellan, était alors le propriétaire de Claireau.

Ces deux tours, ainsi que le pont de pierre qui unit la cour d'honneur à celle des communs, sont aujourd'hui les seuls vestige de la demeure féodale, dont on ne possède aucune description.

En 1751, les deux terres de Claireau et de Courcy furent érigées en marquisat en faveur de Jacques-Louis-François Roussel, conseiller honoraire au Parlement de Paris, sous le nom de marquisat de Courcy.

La terre de Claireau avait appartenu successivement, avant cette époque, depuis le commencement du XVe siècle, aux familles de Longueau, de Pathay, du Sellay et de Rochechouart.



JEANNE BECU
COMTESSE DU BARRY
(1743-1793)

MONTIGNY-LE-GANNELON

En sortant de Cloyes pour se rendre à Châteaudun, on aperçoit un joli manoir, flanqué de tourelles et perché comme un nid d'aigle sur la côte septentrionale du Loir, dont il occupe le sommet. C'est le château de Montigny, autrefois petite ville close de murailles garnies de tours et de portes fortifiées.

Montigny prit son surnom de l'un de ses seigneurs, Gannelon, abbé de Saint-Avit-les-Châteaudun, qui vivait au XIe siècle. Après lui viennent : Thuelon, qui forçait les paysans de moudre à ses moulins ; Foucher, petit-fils de Thuelon ; et Haemlin, fils de Foucher. Geoffroy de Montigny signa, en 1118, la confirmation d'un don fait par Geoffroy II, vicomte de Châteaudun, aux religieux de Thiron. Hugues de Montigny vivait au commencement du XIIe siècle. Son petit-fils, Jean de Montigny, eut cinq enfants, dont l'aîné lui succéda sous le nom de Hugues II. Le fils de Hugues II, Jean, deuxième du nom, fit reconstruire le château et la ville de Montigny, soit que ces édifices fussent tombés de vétusté, soit qu'ils eussent été ruinés dans les guerres que le roi d'Angleterre Henri II fit alors à la France ; ce qui est assez



vraisemblable, tout le Dunois ayant été à cette époque exposé à de grands bouleversements. Cette reconstruction de la ville et du château est prouvée par un acte de l'an 1198, par lequel le seigneur reconnaît que si le prieur de Saint-Hilaire et les vassaux dudit prieuré ont contribué pour la somme de quinze livres à la reconstruction de la ville de Montigny, il ne les obligera pas à l'avenir à lui payer une somme pareille.

Jean de Montigny était attaché à la maison de Louis de Champagne, comte de Dunois, dont il était aimé. C'est en faveur de Jean de Montigny que le comte Louis gratifia la châtellenie de Montigny du droit de haute justice sur la majeure partie du Dunois située dans le Perche.

Les privilèges dont Louis de Champagne dota le domaine de Montigny lui donnèrent une importance qui augmenta beaucoup la considération dont jouissaient déjà ses maîtres.



Le château ne cessa pas d'être habité par des seigneurs de ce nom jusqu'en 1382, où il était entre les mains de Raoul de Montigny, qui le céda, en 1391, moyennant la somme de trois mille livres, à Charles, duc d'Orléans, qui lui-même le vendit, en 1409, à Guyot de Renty. C'est son fils, Jacques de Renty, qui a fait reconstruire le château tel à peu près qu'on le voit aujourd'hui. En 1584, Jouachain de Fromentières possédait Montigny. Ensuite ce domaine passa successivement dans la maison du Rainier. On dit qu'un de ces du Rainier, nommé Isaac, lorsqu'un de ses vassaux venait se plaindre qu'il avait été assigné par un huissier, s'informait du chemin que celui-ci avait pris pour retourner chez lui. Dès qu'on le lui avait indiqué :

« Qu'on selle ma mule, » commandait-il à ses gens. Aussitôt, montant dessus, il courait après le pauvre diable de sergent, et dès qu'il l'avait rejoint, sans explication préalable, il lui administrait force coups de bâton, pour avoir osé apporter une assignation à un de ses vassaux. Puis il échut à la maison d'Étampes par une du Rainier, et par Charlotte d'Étampes au comte de Fiennes. Une petite-fille du comte de Fiennes épousa le marquis de Matharel, qui devint de ce fait seigneur de Montigny.

Sa qualité éminente n'était pas l'économie. Un vieil intendant, Salas, disait en parlant de lui : « Que bientôt il aurait mangé le château et les *chirouetes* ».

Ce domaine fut vendu en 1765 au seigneur de Saint-Michel, et, en avril 1766, le duc de Chevreuse, en sa qualité de seigneur du comté de Dunois, dont mouvait la terre de Montigny, fit la cession de son droit de retenue à M. Thiroux de Villemesle, au profit de Pierre Thiroux d'Ouarville, son fils. Cette cession fut ratifiée, après un long procès, par arrêt du Parlement, le 9 avril 1767.

M. Thiroux en prit possession le 9 août suivant. Il y



long corridor dont les murs sont tapissés de tableaux ou de petites gravures relatives à différents personnages connus dans l'histoire de France.

Vient ensuite la galerie si riche en portraits de famille, parmi lesquels on remarque : le cardinal de Montmorency, le Grand Condé, le duc Mathieu de Montmorency, le maréchal de Mirepoix, etc., etc.

Entre les six fenêtres qui éclairent cette galerie sont groupés une foule de bustes, de statues et de statuettes en marbre ou en bronze, représentant des personnages célèbres à différents titres.

Au-dessus de ces fenêtres sont placées nombre d'armoiries, parmi lesquelles celles du prince de Montmorency-Laval.

eut messe solennelle en musique, suivie de repas et divertissements de toute sorte, tels que danses, courses et jeux. Les paroisses qui dépendaient de la châtellenie de Montigny et toute la noblesse des environs y assistèrent.

M. Thiroux fit faire d'importants travaux au château. Après sa mort, le frère de sa seconde femme en devint propriétaire et le vendit, en 1811, à M. Mazeau, ancien marchand, qui se contenta de faire badigeonner le vieux manoir, afin, disait-il, de le rajeunir et d'attirer les chalands. Ce fut une faute. Après lui, la comtesse de Castellofied (1823), puis le comte de La Ferronnays (1828), l'ont possédé.

Il fut acheté en 1833 par le prince de Montmorency-Laval, qui y fit faire des augmentations importantes.

On doit au prince un reliquaire très précieux qui lui fut offert par le pape Léon XII, lorsqu'il était ambassadeur à Rome.

Ce reliquaire contient quelques ossements de sainte Félicité, enchâssés dans une figure de cire d'une exécution parfaite, représentant la sainte.

Une procession annuelle a été instituée en son honneur par Mgr Clauzel de Montals. La cérémonie a lieu le dimanche le plus proche de la Saint-Jean.

Sa fille, veuve de M. le duc de Lévis-Mirepoix, en devint propriétaire après lui.

A remarquer à l'intérieur du château un bel escalier qui déroule son éventail de pierre jusqu'aux étages supérieurs. Au premier étage, un

En descendant du château, on arrive à la grille qui y fait face; elle porte cette inscription : *Aplanos*, surmontée d'un L et d'un M entrelacés (Lévis-Mirepoix). Le comte de Lévis-Mirepoix y consacre actuellement tous ses soins et son goût éclairé.



SULLY

Sur la rive gauche de la Loire est Sully, capitale de l'ancien duché de ce nom. Au temps de la reine Berthe existait un château, dont les historiens, entre autres Adrien de Valois et Lemaire, attribuent la construction aux Romains et où Pépin d'Héristal s'arrêta à son retour de la guerre contre les Vascons.



Pépin le Bref s'y établit en 752 avec sa Cour. La reine Berthe y séjourna plusieurs fois pendant la belle saison. Ce château conserve aussi le souvenir de la mort tragique de Ramistan, neveu de Waïfre, duc d'Aquitaine, que le roi Pépin le Bref jeta en prison chargé de chaînes et fit pendre en 762 pour le punir de sa trahison. Après Pépin le Bref, entre autres seigneurs connus, le château fut aux mains de Herchenault, dans le cours du IXe siècle. C'était un mauvais voisin pour les moines de Saint-Benoît, qu'il dépouillait sans scrupule de leurs biens. Son fils Herbert voulut s'emparer de toutes les terres que l'abbaye possédait dans la région. Sa mort, survenue au moment où il allait exécuter ses projets, fut considérée comme un châtiment de sa cupidité. Gilon, petit-fils d'Herbert, fut le dernier descendant de cette première dynastie des seigneurs de Sully, qui s'éteignit au commencement du XIIe siècle. Sully, devenu une baronnie relevant de l'évêché d'Orléans, échut, en 1381, par mariage, à la famille de La Trémoïlle.

Jeanne d'Arc fut quelques semaines, en 1430, l'hôtesse de Sully, où elle avait accompagné Charles VII. Georges de la Trémoïlle, favori du roi, qui s'était toujours montré hostile à la Pucelle, la retint de force dans son château, d'où, impatiente de son inaction, elle réussit à s'échapper. La famille de La Trémoïlle posséda la terre de Sully jusqu'en 1602 ; elle fut alors vendue, avec les châtellenies de Saint-Gondon et Sennely, 45000 francs, à Maximilien de Béthune,



HENRI IV
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE
OFFERT AU DUC DE SULLY PAR LE ROI
D'après une estampe de l'époque.

sieur de Rosny, qui en tira le nom sous lequel il est devenu célèbre. Sully fut pour lui érigé en duché en 1606. Il fit remanier le château, et entreprit des réparations et des additions considérables. S'y étant retiré après la mort de Henri IV, il y écrivit *les Royales Economies*, sortes de mémoires autobiographiques, et il les fit imprimer dans le château même, en 1638. Il ne mourut pas à Sully, mais à Villebon, en 1641. Le château avait été embelli par ses anciens maîtres, qui conservèrent la chapelle collégiale. Le duc la fit raser et, sur son emplacement, éleva la grosse tour de Béthune. Les ornements, les cloches et les pierres sépulcrales furent transportés dans l'église de Notre-Dame. Les descendants de Sully agrandirent encore les dépendances du château.



Voltaire fut accueilli par l'un de ces seigneurs lorsque, accusé d'avoir composé les *Philippiques*, il fuyait la colère du duc d'Orléans. Caché à Sully, il y composa et y fit représenter pour la première fois *les Nuits galantes* et *Artémise*, et y commença *la Henriade*. Une intrigue amoureuse, où il eut pour rival le chevalier de Rohan, lui valut une bastonnade exécutée, sur l'ordre de celui-ci, par des valets à la livrée de Béthune. Le jeune poète, irrité de l'insulte, et trompé sur son auteur, effaça, dans les premiers chants de *la Henriade*, le nom de Sully, qu'il remplaça par celui de Mornay.



PLAFOND ET CHEMINÉE DE LA SALLE A MANGER
TABLEAU REPRÉSENTANT Mlle DE BÉTHUNE-SULLY FILLE DU GRAND SULLY

Le duc de Béthune tenait à Sully une véritable cour, dont les ridicules et les petits scandales furent l'objet d'une satire intitulée *la Société choisie*. Les descendants du grand ministre possédèrent cette seigneurie jusqu'à la mort du dernier duc de Sully, arrivée en 1807. Depuis, ce sont les collatéraux de l'illustre maison de Béthune qui l'ont conservée.

Le château de Sully se compose d'une enceinte rectangulaire flanquée de six tours rondes du XIIIe ou du XIVe siècle. La plus grosse de ces tours constituait l'ancien donjon, dont il ne reste que la souche. Des cinq autres, quatre sont disposées de manière à couvrir les angles du bâtiment d'habitation du moyen âge qui longe une des courtines. Une autre des courtines, en retour d'équerre, sert d'appui à un corps de logis du commencement du XVIIe siècle dans lequel, sous un pavillon, s'ouvre la porte principale.

Dans la cour a été placée une statue du grand ministre Sully, exécutée par ordre de Rachel de Cochefilet, sa veuve, et attribuée à un sculpteur italien.

Une remarquable charpente du bâtiment primitif renferme la grande galerie, ornée de tapisseries du XVIe siècle, des portraits de Sully et de Henri IV. Un des portraits du roi est attribué à Porbus.

La chambre de Henri IV reste à peu près telle que Sully l'avait préparée pour son maître, mais il n'est pas certain que celui-ci y soit jamais venu.

On montre encore la salle des gardes et les appartements de Sully, tendus de tapisseries dont les légendes gothiques se rattachent à l'histoire de sa famille. La grande galerie contient la collection de tous les portraits des ducs de Sully, jusqu'en 1804.



MAXIMILIEN DE BÉTHUNE
DUC DE SULLY
MARQUIS DE ROSNY
(1560-1641)

Parmi les vieilles tapisseries du château, on remarque celle des *Travaux d'Hercule*, qui vient de M. Nemours de la Garnache.

La chambre servant de demeure au concierge est ornée de canons peints et de grenades dorées.

Le cabinet de travail reçoit le jour par d'étroites fenêtres.

Il est la propriété de la comtesse de Béthune-Sully, qui en fait les honneurs avec une grâce parfaite.



LE PERCHE

La Ferté-Vidame

Les Vaux — Nogent-le-Rotrou

Villebon

LA FERTÉ-VIDAME

La Ferté-Vidame était, au xe siècle, la possession des rois francs. Ils construisirent le vieux château, qui par la suite fut démoli par les guerres et les combats livrés dans la contrée. Hugues de La Ferté le fit relever de ses ruines.

En 1374, Robert de Vendôme, vidame de Chartres, s'en rendit acquéreur. D'héritage en héritage, la terre et seigneurie de La Ferté-Vidame passa dans la famille de Saint-Simon par le moyen d'un bail judiciaire que la comtesse de Soissons, veuve de Charles de Bourbon, en fit à Claude, duc de Saint-Simon.



C'est en ce vieux château que son fils, le duc de Saint-Simon, écrivit ses Mémoires historiques sur la Cour de Louis XIV et la Régence. La comtesse de Valentinois, sa fille, ne resta pas longtemps en possession du comté de La Ferté-Vidame et de ses vastes domaines, qui furent vendus, en 1766, au si fameux Jean-Joseph, marquis de Laborde, conseiller, secrétaire du roi, de sa maison, de la couronne de France.



Le marquis de Laborde fit démolir l'antique manoir féodal, qui avait traversé près de huit siècles, et sur son emplacement s'éleva le palais dont on voit aujourd'hui les ruines. Il y avait dépensé plus de 14 millions.

En 1784, tombé en disgrâce, il reçut l'ordre formel de céder et vendre la terre de La Ferté-Vidame au duc de Penthièvre, pour remplacer son merveilleux château de Rambouillet, qu'il avait été obligé d'abandonner au domaine de la Couronne.

Le duc de Penthièvre s'éteignit en 1795, ne laissant qu'une fille, mariée au duc d'Orléans, laquelle se trouva être l'unique héritière des importants domaines donnés par Louis XIV.

Pendant la Révolution, les biens de la duchesse d'Orléans furent confisqués et vendus à l'encan.

Ce fut Jean Cardo-Villiers, financier à Paris, qui se rendit acquéreur de l'ensemble pour la somme de 11 millions. Sous le règne de Louis XVIII, la loi du 5 décembre 1814 fit restituer les biens des émigrés. La maison d'Orléans rentra alors dans ses domaines de Dreux et de La Ferté-Vidame.

C'est seulement à partir de 1815 que La Ferté attira l'attention de S. A. R. Louis-Philippe de Bourbon, duc d'Orléans. Il visita plusieurs fois cette propriété, qu'il avait négligée pour celle de Dreux. Lorsqu'il devint roi de France, il suivit le conseil de son architecte, Fontaine, de ne point toucher aux ruines du palais que Saint-Simon avait en partie fait édifier; de 1845 à 1846, il fit restaurer le petit château et reconstruisit le vieux château en l'augmentant des deux pavillons actuels. Cet ensemble est fort intéressant et forme un tout des plus complets.

Les pièces d'eau, les allées du parc et de la forêt, furent réparées, et aujourd'hui l'on peut admirer le château de La Ferté-Vidame, avec sa façade magnifique s'élevant sur une terrasse entourée d'une balustrade de pierre blanche à jour dont les piliers carrés soutiennent de splendides jardinières en pierre.

M. et Mme Laurent n'ont rien négligé depuis pour lui conserver son éclat et sa grandeur.

Le parc est, après celui de Chambord, le plus grand de France, et la chasse y est fort belle.

LES VAUX

Au-dessus de Courville, en remontant la rivière d'Eure, s'élève le château de Pontgouin, anciennement la maison de plaisance des évêques de Chartres. C'est à côté de Pontgouin, y attenant, que se trouve la belle propriété de la marquise d'Aligre, Les Vaux, actuellement. Elle en a fait un rendez-vous très hospitalier pour les membres de l'Équipage de chasse à courre du marquis de Chambray. On y compte une centaine de pièces. Par leur situation au milieu des forêts du Perche, de Senonches et de la Ferté-Vidame, Les Vaux sont un centre très recherché en automne.



Le marquis, à sa mort survenue il y a quelques années, légua cette importante terre à la marquise, qui y habite

On disait le marquis d'Aligre le plus grand propriétaire foncier de France.

NOGENT-LE-ROTROU

Le château de Saint-Jean, ancienne résidence des comtes du Perche, domine, du haut de la colline abrupte sur laquelle il est construit, la ville et le pays environnant. La partie la plus ancienne est le donjon rectangulaire à contreforts bâti de 1003 à 1030, remanié au XIIe siècle. Ses murs, épais de plus de 3 mètres à la base, atteignent une hauteur de 35 mètres. Au second étage, on remarque des cheminées fort curieuses. Le donjon fut démantelé en 1378.

Louis XI en fit cession, en 1481, à Jacques de Luxembourg, seigneur de Richebourg. En 1518, il passa dans la maison de Bourbon-Condé. Après la Révolution, il fut acheté par Mme de Rezay, qui y fit les réparations les plus importantes.



M. Jousset de Bellesme, aujourd'hui le propriétaire, a su conserver à ce château, un des plus anciens de France, son admirable caractère architectural.

VILLEBON



Le château de Villebon, situé à quatre kilomètres de Courville, fut la propriété des Torcy avant de devenir celle de l'ami et ministre de Henri IV, Sully, qui y mourut en 1641, après avoir fait abattre les vieux murs de l'habitation des anciens seigneurs et fait construire à la place une citadelle sur le modèle de la Bastille, dont il était gouverneur. Cette forteresse est un imposant édifice de forme carrée, en brique et entouré de fossés constamment remplis d'eau.



Elle est flanquée de sept tours. La grande porte s'ouvre au milieu de la façade principale, entre deux grosses tours couronnées de créneaux et de mâchicoulis.

Sa masse imposante, la hauteur de ses murailles, ses vieux créneaux, ses tours, ses donjons, ses fossés profonds et pleins d'eau, le pont-levis sur lequel on les franchit, tout rappelle, dans ce château, la redoutable époque de la féodalité.

A remarquer les bustes de Sully et de sa seconde femme au-dessus de la porte du grand escalier ; dans la salle des gardes, trois belles tapisseries du XVI[e] siècle représentant l'*Histoire de Psyché*, divers objets d'art et souvenirs anciens. L'ameublement est resté tel qu'il était du temps de Sully.

Hors du château est l'ancienne chapelle des seigneurs de Villebon, consacrée en 1535 et presque entièrement gothique.

C'est dans cette chapelle que fut déposée l'urne contenant le cœur de Sully.

Ce beau château appartient au comte de Pontoi-Pontcarré, qui lui conserve son vieux cachet.

C'est un des plus intéressants spécimens d'architecture féodale.



Moy — Marchais

Pinon

Rambures — Tilloloy

MARCHAIS

Le château de Marchais, qui appartient actuellement à S. A. S. le Prince régnant de Monaco, est situé dans une vaste plaine, à vingt kilomètres de Laon.

En 1540, Nicolas de Bossut, seigneur de Longueval, d'une grande famille du Hainaut, fit construire à grands frais ce magnifique château, acquis ensuite, sous Henri II, par Charles de Lorraine, archevêque de Reims, qui le fit achever et embellir pour offrir aux rois de France, dans leurs nombreux pèlerinages à Liesse, un pied-à-terre commode.



En 1688, Marchais passa par voie de succession à la princesse de Condé, Anne, palatine de Bavière, dont l'oraison funèbre a si magnifiquement inspiré Bossuet. La princesse de Condé en fit don à la duchesse de Brunswick-Hanovre qui, en 1719, le vendit à la baronne de Xaintrailles, laquelle le céda au duc de Bourbon, principal ministre de Louis XV.

Vers 1810, Marchais fut acquis par le comte de Pourtalès, écuyer de l'impératrice Joséphine. A ce moment eut lieu le pèlerinage que S. A. R. Mme la Duchesse de Berry fit à Notre-Dame-de-Liesse, en 1821, pour remercier le ciel de la naissance d'un fils, Henri-Charles-Ferdinand-Marie-Dieudonné, duc de Bordeaux. Le château de Marchais avait été mis en état de recevoir l'auguste pèlerine par les ordres du comte de Pourtalès. Ce dernier le vendit, en 1836, au comte Achille Delamarre. Le comte Delamarre posséda le château de Marchais pendant dix-huit ans, puis il le vendit, en 1854, à Son Altesse Sérénissime le Duc de Valentinois, prince héréditaire de Monaco, qui, sous le nom de Charles III, devint prince régnant, en 1856, à la mort de son père, Florestan Ier. Ce ravissant palais de la Renaissance ne pouvait tomber en de meilleures mains. Charles III, qui unissait à la fortune d'un prince les aptitudes du grand seigneur intelligent et éclairé, s'empressa de compléter les restaurations si bien commencées par le comte Delamarre. Son fils, le prince Albert, y continue ces nobles traditions. Tel est ce château, qui abrita sous son toit les rois François Ier, Henri II, François II, Charles IX et Henri III, les reines leurs épouses, et Marie de Médicis, et la duchesse de Berry.



MOY



La terre de Moy avait été érigée en marquisat en 1578 par Henri III, en faveur de Charles de Moy, avec réunion à ce marquisat des terres et châtellenies de Regny, Richaumont et autres lieux. La généalogie remonte jusqu'à Guy Ier, qui vivait en 1100 et mourut en 1165, laissant quatre fils dont l'aîné, Guy II, fut seigneur de Moy, châtelain de Saint-Quentin et porte-étendard du Vermandois de 1138 à 1179.

Après les barons de Moy, cette seigneurie passa vers 1620 à la maison de Lorraine par le mariage de la princesse Claude de Moy, fille unique de Charles de Moy, avec Henri de Lorraine, comte de Chaligny, prince du Saint-Empire, frère consanguin de Louise de Lorraine-Vaudemont, femme de Henri III, roi de France. Moy fut ensuite successivement possédée par Hyacinthe, prince de Ligne, petit-neveu de Henri de Lorraine, et par MM. Crozat de Thiers, Fizeaux de Clémont, et Loménie, comte de Brienne, ministre de la guerre sous Louis XVI ; elle appartenait, avant que M. de Galbois en fît l'acquisition, à Mme Puchot-Desalleurs, veuve d'Édouard, comte de Boufflers. Le château de Moy peut être regardé comme le monument de ce genre le mieux conservé du départementde l'Aisne. On y voit une salle très belle et de la plus vaste étendue.

M. Lecuyer, banquier à Paris, s'en rendit acquéreur et y apporta de notables améliorations.

PINON



La terre de Pinon a été l'apanage d'une branche de la maison de Coucy.

Raoul Ier, par son testament de 1190, qui contient le partage de ses biens entre ses enfants, en fit un lot pour Robert, son quatrième fils. Cette terre a passé dans la suite à la maison de Lameth, qui l'a possédée longtemps. Pinon a été acquis au commencement du XVIIIe siècle par le bisaïeul de M. le baron de Courval, membre du Conseil général du département. Le château, qui est fort beau, a été bâti par le président Dubois. Il est placé dans un des sites les plus intéressants du Laonnois. C'est M. de Courval qui a créé les jardins, cités à juste titre parmi les plus remarquables de la province. On y voit une fontaine appelée la fontaine d'Albret, d'un bel effet décoratif. La princesse de Poix, née de Courval, en est la propriétaire actuelle.

RAMBURES

Le château de Rambures était une forteresse en 1433, mais on voit que dès 1431, pendant les guerres contre les Anglais, auxquels il appartenait alors, il fut pris par les Français.

Pierre de Luxembourg, comte de Saint-Pol, officier bourguignon et gendre du duc de Bedford, ayant, en 1433, repris Saint-Valery pour le parti d'Angleterre et Bourgogne, se préparait à assiéger « le châtel de Rambures », qui tenait pour le roi de France. La forteresse menacée échappa à l'assaut : le comte faisait à Blanzy, le dernier jour d'août, ses préparatifs pour l'attaque, lorsqu'il mourut de l'épidémie qui désolait alors le Ponthieu. Le château resta aux gens du roi Charles.



En 1436, Charles Desmarets était commandant du château de Rambures.

En 1471, trêve entre le roi et le duc de Bourgogne. Les villes de Saint-Valery et de Rambures avaient été prises par les gens du duc de Bourgogne.

En 1472, celui-ci se fait rendre le château de Rambures en Vimeu.

En 1475, Rambures appartient au roi. En 1526, la commission extraordinaire, instituée pour poursuivre les protestants, fait emprisonner Louis de Berquier, qui s'était retiré à Rambures, et qui y poursuivait ses traductions et ses commentaires de Luther et d'Érasme.

Le 2 juillet 1585, surprise du château par les ligueurs. En janvier 1589, les Abbevillois ligueurs mettent garnison à Rambures. En 1793, Murat, le futur roi de Naples, se trouvait à Abbeville comme capitaine : le bruit d'un rassemblement d'aristocrates à Rambures s'étant répandu, Murat, envoyé trop tard avec un détachement au château, n'y trouva plus personne.

Le château de Rambures fut bâti vers la fin du IXe siècle pour arrêter les excursions des Normands, mais ce n'est guère qu'au commencement du XVe siècle qu'il acquit toute son importance.

L'extérieur a subi peu de changements depuis sa fondation. Les quatre grosses tours, reliées par des demi-tours et plongées dans des fossés larges et profonds, n'ont pas laissé échapper de leurs flancs une seule des briques qui ont servi à la construction. De vastes plates-formes surmontant les demi-tours et quatre charpentes de forme conique, recouvertes par des ardoises, terminent les quatre tours. Citons encore les sombres voûtes de trois rangées de souterrains, les mille passages secrets, les innombrables cachettes creusées dans les murs, dont l'épaisseur dépasse souvent dix-huit pieds, les escaliers de pierre s'élançant en spirales hardies du fond des caveaux au sommet des tours, puis, au-dessus de toute cette masse imposante qu'il domine, le donjon pentagonal terminé par la chambre étroite du nain faisant le guet pour donner l'alarme.

A l'intérieur, bien des pièces sont encore éclairées par des meurtrières, mais elles sont meublées au goût moderne. A remarquer à Rambures la salle des Gardes et la tour de l'Horloge. Dans le salon, nombreux portraits de famille. La famille de Rambures est une des plus anciennes de Picardie.

Elle s'éteignit, en 1677, par la mort de Louis-Alexandre, et l'héritière de ce nom en porta les droits dans la maison de Fontenilles.

La marquise de La Roche-Fontenilles est propriétaire de cet ancien château, dont la conservation est des plus remarquables.



LES TOURS DE RAMBURES

TILLOLOY

Le château de Tilloloy, belle et vaste construction en pierre et brique, présente un coup d'œil magnifique, au milieu de l'immense jardin qui l'environne. Maximilien de Belleforière, marquis de Soyecourt, grand veneur de France, fit bâtir cette opulente habitation au XVIIe siècle, et elle plut tant au roi Louis XIV, qu'il voulut l'acheter au marquis de Soyecourt. Ce seigneur consentait à la céder au roi, mais à condition qu'il en serait l'*intendant*, c'est-à-dire qu'il en conserverait la jouissance. Cette condition n'ayant pas convenu au monarque, le marquis de Soyecourt resta possesseur de son château de Tilloloy. On y montre encore la chambre dans laquelle Louis XIV couchait, lorsqu'il passait dans ce pays pour se rendre en Flandre. Cette chambre est décorée d'anciennes tapisseries représentant, entre autres sujets, quelques traits de la vie de Cyrus. Le grand escalier est fort beau. Un arbre généalogique, formé des écussons armoriés de tous les membres de la famille de Soyecourt et de ses nombreuses alliances, couvre du haut en bas le nu du mur de cet escalier. Faisant face au jardin du château se trouve la chapelle de Tilloloy. Son portail se compose de tours sveltes à toits pointus et d'un pignon triangulaire surmonté d'un petit campanile. Presque tout le monument est en brique, avec ornements sculptés en pierre. Le porche, les pieds-droits et les niches qui l'accompagnent sont seuls en pierre. Cette charmante façade est à la fois une œuvre de la Renaissance et du gothique expirant sous l'influence du style italien. Au-dessus de la porte d'entrée se trouvaient des loups en pierre servant de support à l'écusson seigneurial qui ont été détruits à l'époque de la Révolution. Une charmante galerie règne au-dessus du porche; elle est couronnée



LA CHAPELLE DU CHATEAU

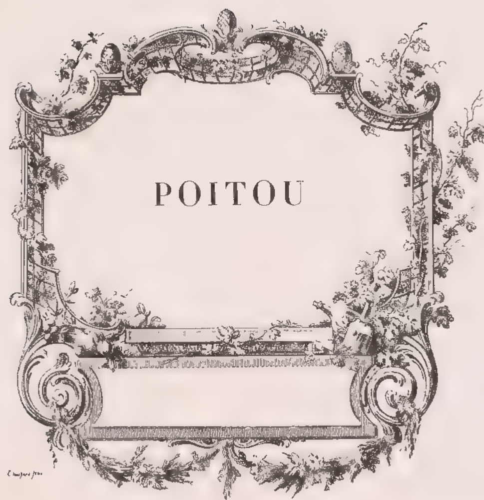
d'une belle rose et de plusieurs niches travaillées avec un art admirable. Le campanile, surmonté d'une girouette sur laquelle brillaient autrefois les fleurs de lys d'or des armes de Belleforière, termine le pignon, dont le rampant est orné de volutes à larges feuilles. A l'intérieur, on aperçoit encore çà et là des restes de l'ancienne splendeur de cette chapelle. Dans la nef, on remarque ce rébus dans le goût picard, qui est gravé sur une console à gauche :

« Le ♥ à Dieu ».



Dans le transept droit est la chapelle de Saint-Nicolas. On y voit un tableau représentant saint Joseph et l'Enfant Jésus voyageant. Dans cette chapelle sont des restes des beaux vitraux peints. Ceux de la vitre latérale représentent, entre autres sujets : la décollation de saint Jean-Baptiste. Le bourreau porte le costume du XVIe siècle. Sur une vitre au-dessus de l'autel paraît un chevalier à genoux devant un prie-dieu; il porte sur son armure une cote bleu de ciel, ornée de trois bandes d'or ou jaunes. Ce chevalier est probablement un des anciens seigneurs du lieu. Contre le mur, à droite, près de la porte de sortie, se trouve une piscine, enrichie de divers ornements du style de la Renaissance. On remarque au bas un écusson, à trois chevrons, qui est sans doute celui des armes de la famille de Rasse-Ognies, entrée par alliance dans la maison de Soyecourt au commencement du XVIe siècle. Entre les fenêtres du chœur sont des niches en pierre d'un beau travail. Quatre de ces fenêtres, à meneaux flamboyants, ont conservé une grande partie de leurs vitraux. A droite de l'autel est une piscine, surmontée d'un dais magnifique. Au haut se trouve la date de 1534, sur un cartouche soutenu par deux anges. Le dossier des stalles du chœur offre une suite de pilastres, chargés de gracieuses arabesques de la Renaissance. Dans la chapelle de la Sainte-Vierge, des vitres peintes représentent un crucifiement. Les deux larrons ne sont pas nus comme on le remarque sur beaucoup d'autres représentations du Christ en croix, mais ils portent des vestes à crevés de couleurs éclatantes verte et rouge, ce qui indique encore une œuvre du XVIe siècle. — Près des fonts baptismaux, on voit les tombeaux de Pons de Belleforière et de Françoise de Soyecourt, sa femme, et un peu plus loin celui de trois frères : Maximilien, Charles et Abdias de Soyecourt. Le sire de Belleforière et sa femme, dont le corps est en pierre, les têtes et les mains en marbre blanc, sont représentés les mains jointes et à genoux sur le devant de leur tombeau que supportent deux colonnes d'ordre toscan; d'énormes collerettes leur couvrent le col; Belleforière porte un poignard appelé miséricorde; un chien, emblème de la fidélité, est placé derrière son épouse, dont le costume rappelle celui du XVIe siècle. Belleforière périt lors de la surprise de Corbie par le seigneur d'Humières, en 1590. C'était un zélé ligueur; il avait assisté aux États de Blois, et Henri IV lui avait en vain dépêché le célèbre de Thou, après l'assassinat de Henri III, pour l'attirer dans son parti. Le mausolée élevé à la mémoire de Maximilien, Charles et Abdias de Soyecourt consiste en un soubassement dont la longueur est partagée en trois parties égales par des fûts de colonnes de marbre noir. Dans les entrecolonnements, on remarque les trois chevaliers à genoux, couverts de riches armures et ayant chacun un casque à son côté. Cette chapelle fut réparée en 1844, sous la direction de M. Rainée, architecte à Paris. Ce très intéressant château appartient au comte d'Hinnisdal.





Aspremont-sur-Vie — Baudiment

Chateau-Guillaume

Chistré — Dissay — La Court-d'Aron

La Motte-Chandenier

Messemé — Morthemer — Oiron

Saint-Loup — Sautonne

Ternay — Terre-Neuve — Touffou

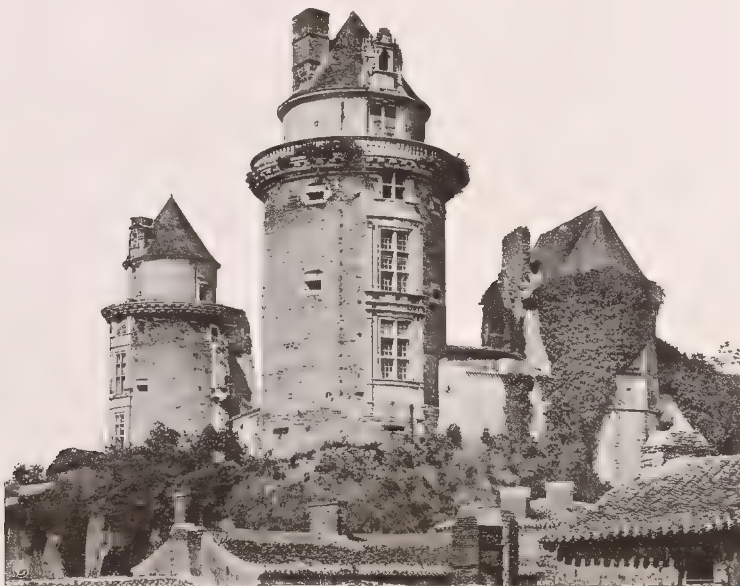
La Villedieu-de-Comblé

ASPREMONT-SUR-VIE

Les regards du voyageur sont ramenés par un invincible attrait sur ce château, malgré les charmes qu'offrent les rives accidentées de la Vie. Là, comme dans tous les bâtiments d'origine féodale, il y a des parties plus anciennes les unes que les autres.

A la construction primitive appartiennent sans doute la porte d'entrée, située au nord, voûtée en plein cintre et surmontée d'un cartouche orné de feuillage, et les tours qui s'élèvent de chaque côté.

Ces tours, solidement bâties en pierre schisteuse de grand appareil, n'ont aucune meurtrière et sont entièrement découronnées.



En avant devait se mouvoir le pont-levis, dont il ne reste plus aucun vestige, les douves étant comblées et remplacées par une avant-cour plantée d'ormeaux.

La position du château était des plus formidables. Perché sur la pointe d'un cap qui forme l'extrémité d'une sorte de presqu'île, fermée au midi par la rivière, au levant et au couchant par deux gorges profondes, il n'était accessible que par le nord.

Quand on a franchi la porte d'entrée, on se trouve dans une vaste cour aujourd'hui divisée en deux. A gauche, sur le flanc du ravin, se dresse la chapelle avec son élégante toiture et sa belle porte d'entrée à crossettes surmontée d'un fronton cintré et richement orné. Elle fut bâtie par Philippe Chabot (l'amiral), seigneur d'Aspremont, dans la première moitié du XVIe siècle, ainsi que les tours et le bâtiment principal qui les reliait entre elles.

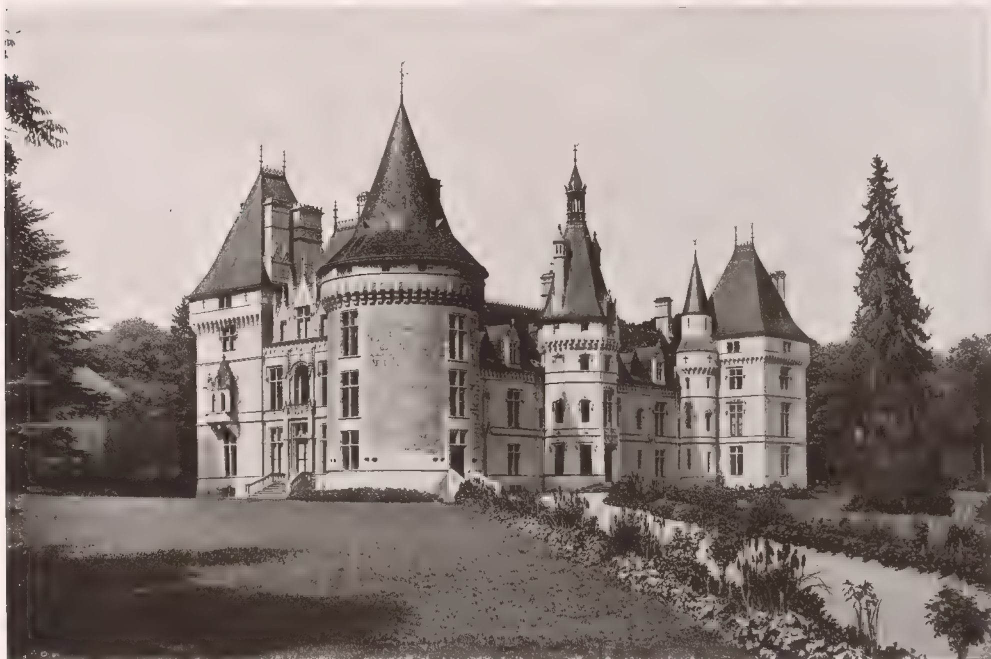
Mais rien ne vaut ici les deux tours encore debout et bien conservées qui font justement l'admiration de tous : au sommet d'un rocher perpendiculaire, dont les anfractuosités sont remplies par de hautes murailles, elles se dressent, élégantes et sveltes, couronnées par une galerie circulaire en saillie et percées de fenêtres ornementées dans le style de la Renaissance.

L'intérieur n'a rien de bien remarquable. Au-dessus de la première pièce de la tour sud-est se trouve la salle dite Louis XIII parce que le jeune roi de France y coucha au retour de son expédition de Riez (1622). En 1532, Aspremont appartenait à Jean de Brosse, duc d'Étampes et de Penthièvre, puis passa à la famille de la Trémoïlle, jusqu'en 1696. Marie-Anne de la Trémoïlle, qui épousa Paul-Sigismond de Montmorency-Luxembourg, l'apporta en dot dans cette famille. En 1801, il était la propriété de M. le marquis de Monti de la Cour de Boué.

BAUDIMENT

Baudiment a donné ou pris son nom à une très ancienne famille, dont l'origine remonte au XIe siècle. Ainsi Lansberge de Baldiment, en 1060, était bienfaitrice de Saint-Cyprien, avec l'assistance de ses fils Richard et Aléard. Aléard de Baldiment était mort en 1130. Son arrière-petite-fille épousa, en 1362, Jean de Thorne.

La terre de Baudiment passa en 1451 dans la maison des Francs, par le mariage de Bartholomée de Thorne avec Louis des Francs. Leur fille, Catherine, épousa, en 1472, Guillaume de Neufchèze, qui devint ainsi seigneur des Francs et de Baudiment.



Ces terres restèrent dans la même famille jusqu'en 1680, époque à laquelle la fille de Jacques de Neufchèze épousa en troisièmes noces Pierre-Emmanuel Thibaud, appelé marquis de La Rochethulon, colonel d'un régiment de dragons de son nom. Le château de Baudiment appartient encore à ses descendants. C'est une longue construction, encadrée du côté de l'est par une tour ronde, du côté de l'ouest par une tour carrée, et flanquée au sud par une tour octogonale.

La première tour, avec ses murs épais, ses créneaux, merlons, mâchicoulis, chemin de ronde, meurtrières, le tout surmonté d'un toit en poivrière, a sur ses énormes flancs de nombreuses traces de balles et de biscaïens rappelant que Baudiment n'était pas un simple manoir, mais une forteresse assez sérieuse pour le temps.

Sur le flanc est du château s'avance un balcon couvert, une loge en façon de bretèche. Elle est entièrement de pierre, recouverte de plomb et posée au-dessus d'une fenêtre. Puis ce sont de tous côtés des ornements jetés sans compter, épis, lucarnes et fenêtres à meneaux, gargouilles, consoles, pinacles à fleurons refouillés, etc. Si les détails artistiques sont ainsi répandus à profusion sur l'extérieur du château, ils ne manquent pas à l'intérieur. Le grand escalier est d'un très bel aspect, avec sa rampe délicatement ouvragée où la pierre

sculptée reproduit la devise des La Rochethulon : *Nobilitat virtus*; des frises historiées présentent en refouillement de vive scènes de chasse.

Dans les appartements, on trouve presque à chaque pas des œuvres d'art dont l'authenticité et l'ancienneté sont indiscutables : tapisseries, verdures surtout, d'Aubusson et de Beauvais, porcelaines de Chine, de Sèvres, de Chantilly, etc. ; faïences de Rouen, de Nevers et de Marseille ; meubles Louis XIV et Louis XVI ; lits, fauteuils, canapés, etc.

Il faut remarquer un meuble de salon au petit point venant de Mgr de Saint-Aulaire, évêque de Poitiers, et portant les armes de Mgr de Foudras, un de ses prédécesseurs.



Beaucoup de tableaux anciens s'ajoutent à des portraits dont quelques-uns ont une grande valeur artistique, pendant que d'autres n'offrent qu'un intérêt historique, comme ceux du maréchal de Lavardin, de son petit-fils le marquis de Beaumanoir, ambassadeur à Rome, et enfin de sainte Jeanne de Chantal, dont la sœur avait épousé un Neufchèze. Enfin, la nature concourt heureusement à l'ornementation de cette vieille et imposante demeure : la verdure des gazons, les masses mouvantes et fleuries des arbres du parc, avec ses longues avenues, forment un cadre digne d'elle, grâce au goût délicat de la marquise de La Rochethulon, née de Bondy, qui l'habite de nos jours.



CHATEAU-GUILLAUME



Guillaume IV, duc d'Aquitaine et comte de Poitou, construisit ce château, qui prit son nom, sur l'emplacement d'un château fort datant de l'époque carlovingienne. Les constructions datent du XIIe siècle, mais il existait des remparts d'une époque antérieure.

Le comte de Poitou l'occupait pendant le XIIe siècle. Il appartint longtemps aux La Trémoïlle, et, en 1526, Jacqueline, fille de Georges de la Trémoïlle, l'apporta en dot à Claude Gouffier, marquis de Boissy.

Après sa mort, Château-Guillaume fut acquis par la maison de Riffault, où il resta longtemps. En 1676, il était la propriété d'une vieille et noble famille du Berry, les La Faire. Pendant la Révolution, il fut adjugé au citoyen Viellat-Degalle, qui le laissa tomber en ruines. A la famille des La Faire, laquelle avait repris le château en 1812, succéda par donation testamentaire celle des Coulard de Puyrenard, puis celle des Prévost-Sansac de Traversay, qui n'y demeurèrent que peu de temps.



TOUR DE LA TRÉMOILLE — POTERNE ET DONJON

Mme la vicomtesse de Traversay était Mlle de Puyrenard. Les héritiers directs n'ayant pas repris Château-Guillaume, la propriété revint à M. le vicomte de Beauchamp, qui, par ses alliances et sa situation dans le pays, pouvait considérer Château-Guillaume comme un bien de famille.

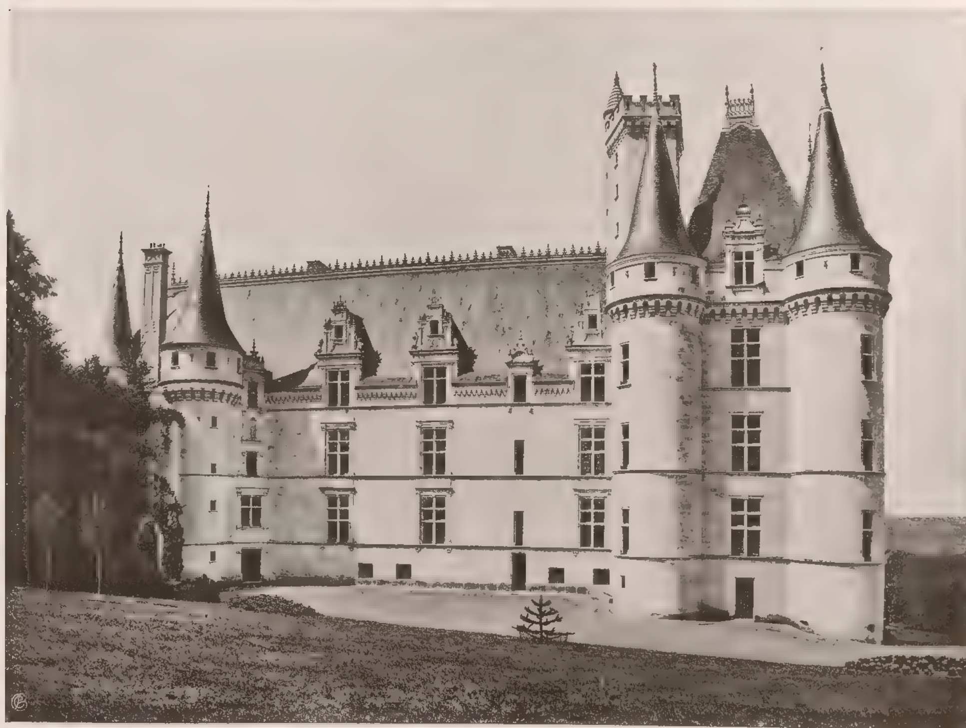
En 1878, le château, qui avait peu varié de physionomie depuis le commencement du XVIIe siècle, fut complètement restauré. Cette restauration avait duré plus de dix ans.



CHISTRÉ



Il y a quelques années, le château de Chistré n'était qu'une belle ruine, pittoresquement plantée au sommet du coteau qui borde la rive droite de la Vienne. Tandis qu'au fond de la vaste enceinte, du côté du midi, on aperçoit à peine les débris du vieux donjon, dont les tours à demi rasées se cachent sous des massifs d'arbustes, au premier plan on voit encore les hautes tours du nouveau grand donjon, couronnées de leur diadème de mâchicoulis et reliées entre elles par de hautes courtines. Ces gigantesques constructions détachent sur le ciel une silhouette d'une hardiesse extraordinaire.



Le vieux donjon paraît avoir été construit au XIIIe siècle et le château au XVIe. Ces ruines n'étaient pas l'œuvre du temps : les hommes y avaient aidé et mis la main comme il arrive le plus souvent.

D'abord les seigneurs de Chistré, au XVIIe siècle, trouvant que l'entretien des bâtiments était une charge inutile, firent enlever les couvertures, les charpentes, les planchers. Pour hâter l'œuvre de destruction, la Révolution survint, et les habitants du voisinage se mirent à exploiter comme dans une carrière les belles pierres des tours et des murailles du XVIe siècle.

Chistré aurait, sans doute, fini par disparaître entièrement, si sa bonne étoile ne l'avait fait tomber dans les mains de M. et Mme Treuille. Laissant de côté la portion des ruines remontant au moyen âge, sauf toutefois la

chapelle, ils résolurent de relever le château bâti au milieu du XVI[e] siècle par Tiercelin de La Roche du Maine, seigneur de Chistré, et de lui rendre autant que possible sa physionomie première.

Ils ont trouvé dans l'architecte, M. l'abbé Brisacier, un digne exécuteur de leur pensée.

Il en est résulté une œuvre remarquable, qui est plus et mieux qu'un simple pastiche de la Renaissance.

Le château restauré offre en plan un parallélogramme allongé, de près de quarante mètres de façade, terminé à gauche par un donjon flanqué de trois tours rondes et surmonté d'une quatrième, carrée, qui domine tout le pays.



Des quatre tours qu'il comptait, deux seulement ont été reprises depuis la base; les deux autres, découronnées et à demi rasées, sont couvertes d'arbres et de fleurs, constituant une sorte de plate-forme où l'on accède par des sentiers tournants du plus agréable effet ; sous cette plate-forme règne une vaste salle percée de deux grandes portes-fenêtres aux profondes embrasures, où se voit une belle voûte ogivale.

La porte, ouverte comme autrefois au ras du sol, est également, comme jadis, placée, non au milieu, mais près d'une des extrémités de la façade principale. Elle est, ainsi que les ouvertures des étages inférieurs, sobrement ornée. Selon la bonne tradition de la Renaissance, on a réservé pour la partie supérieure toutes les splendeurs et toutes les magnificences de la décoration. Le riche entablement qui règne sous le bord du toit et les lucarnes qui s'élèvent à plus de sept mètres ont été copiés, avec leurs niches, pinacles, figurines, sur ceux du château de La Roche du Maine. La porte donne accès à un escalier monumental, dont les marches d'un seul bloc se déploient en travées parallèles, séparées par de larges paliers.



La voûte est ornée de caissons sculptés. La rampe en pierre et les piliers sont richement travaillés, d'après des fragments trouvés dans les décombres. Cet escalier conduit à l'ancienne salle seigneuriale, dont les vastes dimensions ont été conservées : 14 m. 50 sur 8 m. 50. Au fond, se dresse la belle et curieuse cheminée qui avait survécu à la ruine du château.

Elle est en pierre très blanche et offre dans sa partie supérieure une scène de chasse profondément fouillée.

M. et Mme Treuille ont fait preuve d'une grande éducation artistique dans la reconstitution de Chistré.

DISSAY



DISSAY est une des sept communes qui composent le canton de Saint-Georges-Les-Baillargeaux (Vienne).

Le bourg et l'église sont fort intéressants, mais tout l'intérêt se concentre sur le château. Dissay a été construit, à la fin du xve siècle, par Pierre d'Amboise, évêque de Poitiers ; il a remplacé un édifice plus ancien, de moindres dimensions peut-être, mais dont il ne reste pas de vestiges.



La date de l'achèvement de la construction est donnée par l'inscription du timbre de l'ancienne horloge, où on lit, sur quatre lignes, en gothique carrée :

« Révérend père en Dieu, Messire Pierre d'Amboise, evesque de Poictiers, cest auloge chasteau et portal fist faire l'an qu'on disoit en crue mCCCC quatre-vingt-et-treze estoit sans aucune erreur iamet Percechausse, receveur, et du tout principal conducteur. »

Jamet Percechausse, receveur de la châtellenie, eut donc la direction et surveillance de l'œuvre, au point de vue de la gestion financière.

En plan, le château dessine un rectangle flanqué aux angles de quatre tours rondes, dites tours cornières.

Le style de la Renaissance, qui apparaissait en France, ne s'accuse nulle part dans le château de Dissay : tout y est dans le goût gothique.

L'idée d'habitation fortifiée se révèle partout dans un luxe de précautions : l'enceinte continue est entièrement close, les tours sont garnies de mâchicoulis, en vue spécialement de la défense; il n'y a que peu de fenêtres à l'extérieur, et encore sont-elles placées très haut; un large fossé, plein d'eau vive, entoure les courtines; un pont-levis protège l'entrée.

Des aménagements de meilleur confort furent apportés à l'intérieur et à l'extérieur à la fin du siècle dernier, d'abord par Mgr de Foudras, qui commença à remanier les appartements, puis par Mgr de Beaupoi de Saint-Aulaire, qui, s'y trouvant trop à l'étroit, l'agrandit considérablement par des constructions nouvelles.

Les écuries, transformées en un long bâtiment allongé, de la même longueur que le château, ont deux ailes courtes aux extrémités, et, sur le tout, un toit à double croupe, dit à la Mansard.

La tour d'angle nord-ouest fut percée de trois étages de fenêtres, remaniée dans la corniche, puis découronnée, afin de l'harmoniser avec les bâtisses récentes ; une terrasse remplaça le toit en poivrière et on l'entoura d'un parapet, dont les balustres rappellent ceux de la





cathédrale. Une large tranchée fut pratiquée dans la courtine nord, du côté du jardin. Elle interrompt malencontreusement la ligne des constructions, qui s'arrête brusquement, pour reprendre un peu plus loin.

L'entrée du château est à l'une des extrémités de la façade qui longe la place.

Un pont dormant a été substitué au pont-levis; on voit encore les rainures étroites par lesquelles on faisait basculer le tablier mobile.

Deux portes donnent accès dans le préau; l'une pour les piétons, l'autre pour les voitures.

Elles sont surmontées d'une niche, avec dais sculpté qui contenait la statue de saint Michel, et d'un tableau mouluré destiné à mettre en évidence les armes de la maison d'Amboise.

Au-dessus court un chemin de



ronde, dont le parapet, découpé en créneaux, est percé de meurtrières verticales. Les prisons sont installées au rez-de-chaussée.

Le campanile, qui abritait le timbre de l'horloge, a été supprimé, ainsi que le cadran qui annonçait l'heure aux habitants du bourg.

Le 6 mai 1791, le château fut acquis par M. Louis Guignard, entrepreneur des ponts et chaussées, qui le vendit à M. Jean Ogier et à Mme Batro, sa sœur; le 16 juillet 1825, il passa par succession aux mains de M. et Mme Faulcon, qui le vendirent à M. Gentien, conseiller général, le 12 septembre 1827, lequel agrandit considérablement cette terre, acquise, le 30 août 1850, par le comte Fruchard, banquier, et après lui à la comtesse et au comte Fruchard, son fils.

Le château a reconquis, grâce aux admirables restaurations qu'on y a faites, son beau style primitif.

Rien n'a été négligé pour lui rendre cet élégant cachet d'autrefois, et l'on peut dire qu'il y a là une fort intéressante reconstitution d'architecture.

LA COURT-D'ARON



Le château de La Court, dont le comte Raoul de Rochebrune a fait, avec le goût raffiné qu'on lui sait, une si somptueuse demeure, ne fut, aux premiers siècles, qu'une simple habitation agricole. Le régime féodal accrut considérablement son importance, et La Court passa avec lui à l'état d'arrière-fief, dont le siège officiel, comme plus susceptible d'être défendu, fut placé à La Motte-d'Aron, emplacement actuel de l'église de Saint-Cyr en Talmondais.

Les premiers connus des seigneurs de La Court furent les de Bouille, qui tiraient leur nom d'un manoir voisin et tenaient l'un des premiers rangs parmi l'aristocratie féodale de la contrée; Guillaume de Chantemerle, Guillaume d'Aspremont, chevalier banneret; Geoffroy de Charimay; les Benaston; les Guibert; les Boschet, dont le premier, Pierre Boschet, président au Parlement de Paris, fut un homme de mérite éminent, et dont un autre, Tanneguy, le premier seigneur de Saint-Cyr qui ait pris le titre de baron, fut l'un des chefs les plus intrépides du parti calviniste durant les guerres de religion.

Des du Bouchet, le châtellenie passa successivement aux Cossé-Brissac par le mariage de Françoise du Bouchet avec Artus, comte de Gonnort et maréchal de France; aux Montmorency, par l'union de l'amiral de ce nom avec Renée de Cossé; à Philippe Chabot, seigneur du Chaigneau; aux Bodin; aux Dorin; et enfin aux Gourdeau. Le dernier, Henri-Paul, ayant émigré en 1791, le château de La Court et toutes les terres qui composaient son domaine seigneurial furent vendus nationalement et achetés sous l'Empire par la famille Joussemet.

Lorsque M. B. Fillon hérita de son oncle, M. Joussemet, La Court ne se composait alors que d'une modeste habitation.

Le nouveau propriétaire fit élever le joli pavillon renaissance où se voit encastré, au-dessous de la maîtresse lucarne, inspirée de celles du Rocher, un charmant cartouche provenant d'une cheminée de l'ancien château du Poiré de Velluire.

Le centre de la façade du pavillon est occupé par quatre colonnes étagées supportant la maîtresse lucarne.

L'entablement rappelle celui de La Guignardière d'Avrillé. A remarquer l'ancre reliant à la toiture la cheminée qui fait face à l'est; c'est un magnifique caducée en fer forgé de 3 m. 60 de hauteur inspiré de





cette seigneuriale demeure, répond en tous points aux charmes du dehors. Les murs du vestibule, comme du



CHEMINÉE LOUIS XIII, EN PIERRE
REPRÉSENTANT LE "JARDIN D'AMOUR" DE RUBENS

la marque des imprimeurs italiens, les Alde. En même temps qu'il élevait ce pavillon en retour d'équerre à l'ancienne habitation, M. Fillon restaurait une partie de cette dernière et y installait son précieux musée, que vint éclairer une jolie fenêtre à meneaux, encadrée de pilastres dont le pied repose sur d'énormes têtes de lions.

Quelques mois après la mort de M. Fillon (1881), le château de La Court fut acquis par M. le comte Raoul de Rochebrune, l'aîné des fils de l'éminent aquafortiste fontenaisien, dont le nom est connu de toute l'Europe artistique et savante.

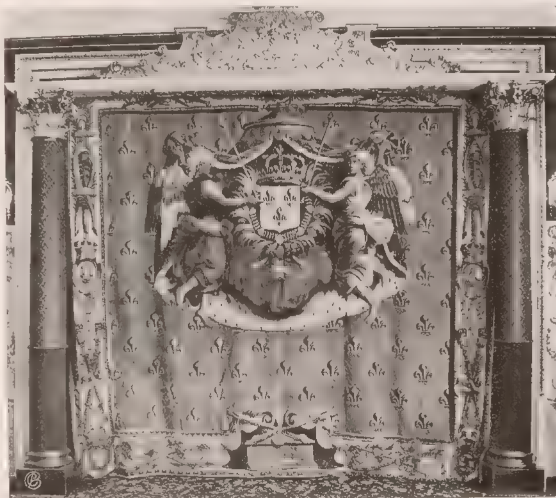


VIERGE
EN BOIS SCULPTÉ
FIN DU XV[e] SIÈCLE

Sous la direction de son père, il reprit, en 1885, les travaux de restauration ébauchés par M. Fillon et transforma comme magiquement la bourgeoise habitation des Jousemet en une demeure la plus richement artistique de la région.

A la façade ouest du corps principal, le comte Raoul de Rochebrune a accolé, en 1893, une très jolie tour qui, par son élégante allure et la sobriété de son ornementation, rappelle celle du château d'Aspremont. L'intérieur de reste tous ceux de l'habitation, disparaissent sous de jolies tapisseries de haute lice, remontant à l'époque de Louis XII et à Henri II.

Dans le salon, a été placée une remarquable cheminée provenant des ruines du château de La Lyère, dont une



TAPISSERIE DONNÉE PAR LOUIS XIV AU CHANCELIER D'ARGENSON



PORTE DE L'ÉPOQUE LOUIS XIII

merveilleuse restauration est due à M. O. de Rochebrune. Le plafond à poutrelles, décoré par le peintre Théodore Pachet, est vraiment superbe.

Aux tentures sont suspendus quelques tableaux de prix. Citons notamment : un portrait du Grand Condé, par Mignard ; une marine de Van den Velde ; un sous-bois de Van Huysum ; un beau portrait d'homme attribué à Rigaud ; un grand tableau en pied de Mlle de Soheurs, fille du gouverneur de Fontenay-Le-Comte, par Nattier (elle est peinte en bébé, elle veut griser Jupiter, et un Amour cherche à lui enlever son gobelet) ; plusieurs jolis pastels Louis XVI ; etc., etc.

Les meubles et objets d'art ne le cèdent pas en intérêt aux tableaux : un précieux bahut Louis XIII formant crédence, surchargé de bibelots curieux ; des armes, des pièces d'argenterie et des faïences anciennes, notamment une magnifique soupière aux armes de France, provenant de la collection de M. de Chateaubriand.



PIETA POLYCHROME
FIN DU XVe SIÈCLE

Dans la superbe salle dont M. Fillon avait fait son musée, le comte de Rochebrune a réuni lui-même en livres, gravures, médailles, armes, sculptures, d'innombrables curiosités.

Dans une des vitrines, spécialement réservée aux armes anciennes, on voit, à côté du fameux casque de légionnaire romain de Jard, qui a suscité tant de controverses, un casque barbare trouvé à Mortevieille, des épées et haches gauloises, des javelines, des hallebardes,



GROUPE DE L'ÉCOLE ITALIENNE
Par Jean de Bologne

un fusil Louis XIV, richement ciselé, qui avait été offert à un des ancêtres de M. de Chateaubriand par le Grand Frédéric de Prusse.

Une collection de médailles italiennes et françaises des plus rares ; de nombreuses miniatures d'Adams, de Lecourt, de Boquet-Sauvage, reliquaires gothiques, etc. ; toutes ces richesses artistiques ont été considérable-



COLLECTION D'ARMES ANTIQUES
DES XIIe, XIIIe, XIVe, XVe, XVIe SIÈCLES
ÉPOQUES GAULOISE,
MÉROVINGIENNE ET CARLOVINGIENNE

ment augmentées par l'héritage d'une grande partie des collections du château de Terre-Neuve, à Fontenay-Le-Comte, appartenant à M. le comte Octave de Rochebrune. Parmi les pièces les plus remarquables, on peut citer les belles tapisseries du xvie siècle : *le Triomphe des Dieux*, trois panneaux, d'après Mantegna; des scènes de chasses du xvie siècle également, dessinées par Jost Aman; un superbe panneau des Gobelins, donné par Louis XIV à son chancelier Voyer d'Argenson; les armes de France supportées par deux anges, dessinées par Lebrun, sur fond d'azur semé de fleurs de lys; la statue, en marbre de Carrare, de Suzanne Gobry, dame de Denan (xvie siècle); des landiers d'un mètre de hauteur du xiiie siècle, aux armes de Magnard; et l'épée d'un comte de Charlemagne, *Ragondus comes*.



Mlle DE SCHEUSS
Par Nattier
Collection du comte de Rochebrune

LA MOTHE-CHAMPDENIERS

Le plus ancien document écrit sur Champdeniers date de 1086. A cette époque, le château semble déjà bâti. En 1092, le premier seigneur connu, nommé Geoffroy, signe la charte de fondation de Parthenay-Le-Vieux. Les murs de Champdeniers furent détruits au commencement du XIIIe siècle par Guillaume V Larchevêque, à la suite d'une révolte du seigneur, Aymery de Champdeniers, qui mourut en 1338.



Champdeniers passa ensuite par mariage aux Chaunay. Anne de Chaunay épousa, en 1448, Jean de Rochechouart et lui apporta Champdeniers, Javarzay et La Mothe de Beaucay en Loudunois, appelée plus tard *La Mothe-Champdeniers*, du nom d'une branche de la famille de Rochechouart. On voit encore à La Mothe-Champdeniers, dans la chapelle du château, une belle statue de la Vierge en marbre blanc, de grandeur naturelle, dont le socle porte une inscription rappelant qu'elle fut donnée au seigneur de Champdeniers par les Génois, dont il avait été le gouverneur de 1508 à 1512. Charles IX, au cours de son long voyage à travers la France, coucha à Champdeniers, le 20 septembre 1565; il y reparut avec sa Cour et l'escadron volant, allant au camp de Saint-Jean-d'Angély, le 19 octobre 1569. Louis XIII y vint de même deux fois : le 8 octobre 1627, en se rendant au siège de La Rochelle, et le 20 octobre 1628, après la prise de cette ville. Le 4 octobre 1569, lendemain de la bataille de Moncontour, Coligny en déroute traversait Champdeniers, se repliant sur Niort. Trois jours plus tard, l'armée victorieuse y prenait gîte. Des passages de troupes continuent les années suivantes. François de Rochechouart, marquis de Champdeniers, celèbre par ses prodigalités, ses intrigues et ses malheurs, vendit au comte de Broglie, plus tard maréchal de France, sa seigneurie de Champdeniers en bas Poitou, le 25 septembre 1668. Le 14 janvier 1706, le maréchal de Broglie cédait à son tour cette terre à Louis-Henri Bellenger, seigneur de Luc et de La Brachetière. Les La Rochebrochard, qui en furent les derniers seigneurs, s'étaient unis aux Bellenger, en 1754. En l'an II et en l'an III, les armées de la République passent et repassent à Champdeniers où se sont réfugiées les familles patriotes de la Gâtine, refoulées par les royalistes. La misère est générale; le nombre des décès quadruplé, comme au temps des guerres de religion; cependant toute idée d'amusement n'est pas bannie.



Une salle de spectacle est créée dans une grange et l'on y donne des représentations.

Le château est actuellement la propriété du baron Lejeune.

MESSEMÉ



A DROITE de la route de Loudun à Richelieu pointent à travers les arbres d'un parc séculaire les tourelles du château de La Motte de Messemé. Ancien fief relevant de la baronnie de Berrie, il appartenait, au XVe siècle, à la très ancienne famille d'Oultrelavoye, dont deux membres avaient été gouverneurs de Loudun au temps des guerres anglaises. Jacqueline de La Chapelle, petite-nièce de Jean d'Oultrelavoye, seigneur des Vaux et de La Motte de Messemé, hérita de cette terre et l'apporta successivement en mariage à Pierre de Chourses, seigneur de Malicorne, dont elle eut un fils, Félix, et à Hardouin de Faye, dont les enfants furent Philippe de Faye, tué en 1562 à la bataille de Dreux; Jeanne, mariée à Jacques Le Poulchre, seigneur de la Benestaye. François Le Poulchre, issu de ce dernier mariage, s'est fait une place parmi les littérateurs du XVIe siècle. Après avoir assisté à toutes les guerres de l'époque, il se retira vers 1575 dans sa terre de La Motte de Messemé, où il écrivit ses mémoires et un poème sous le titre : *Honnètes Loisirs*. A sa mort, arrivée vers 1589, son frère Philippe, abbé commendataire de l'abbaye de Notre-Dame-Le-Roy, et sa sœur, Marie, épouse de Jacques de Sévigné, héritèrent de ses biens. Cette dernière rendait aveu pour La Motte de Messemé en 1610. Ses domaines passèrent ensuite à son parent le marquis de La Motte-Baracé.

Entre temps, un procès qui, comme tous les bons procès d'antan, dura près d'un demi-siècle, s'était engagé aussitôt après le décès de Philippe de Faye entre Jean de Chourses, fils de Félix, et Jacques Le Poulchre, au sujet de la possession de la terre de La Motte de Messemé.

Après de longs débats, après avoir épuisé toutes les juridictions, cette seigneurie fut enfin adjugée à l'héritier de Jean de Chourses, Jean de Beaumanoir, connu dans l'histoire sous le nom de maréchal de Loverdin.

Possédée pendant longtemps par cette famille, elle passa dans la suite aux Lamoignon, Depoix de Perrigny, Berger de Ressye.

Marie-Geneviève Berger de Ressye la vendit, le 1er juin 1757, à Henri-Louis-Alexandre de Messemé, seigneur de Saint-Christophe, dont les descendants habitent encore le château.



La chapelle de la Sainte-Trinité de La Motte de Messemé a été construite, en 1659, par Jean et Pierre Chapeau, maîtres maçons. La première pierre fut posée et bénite le 10 octobre.

Sur cette pierre, qui « sert de fondement sous le pignon et fait le coin du côté de l'épître », est écrit : *Claude, marquis de Beaumanoir, seigneur fondateur et présentateur de cette chapelle.*

Elle était desservie par huit chapelains nommés par le seigneur de Messemé.

Messemé appartient aujourd'hui au comte de La Bouillerie qui applique tous ses goûts artistiques à la conservation de ce joli château.

MORTHEMER



Dès 1097, une charte de Saint-Cyprien qualifie la localité de Morthemer de châtellenie, et ses seigneurs allaient de pair avec les plus hauts barons du Poitou. Les premiers seigneurs de Morthemer en portèrent le nom et ne sont point autrement désignés dans l'histoire. Lors de la conquête de l'Angleterre, tandis que la noblesse du bas Poitou suivait la bannière d'Aimery IV, vicomte de Thouars, son suzerain, le haut Poitou fournissait, entre autres guerriers de distinction, le baron de Morthemer, qui commandait le contingent de cette contrée. Ce seigneur s'appelait Raoul de Morthemer.



Le château appartint ensuite à la famille Sénéchal. En 1330, Catherine Sénéchal étant décédée sans enfants, sa nièce apporta la seigneurie en dot à Guillaume Taveau, chevalier, qui fut, à diverses reprises, gouverneur de Poitiers, de 1388 à 1413. Il resta fort longtemps dans cette famille; il passa ensuite dans celle des Augron, des Boisfontaine, et enfin, en 1844, il fut acquis par M. de Soubeyran, alors percepteur à Paris, qui en fit donation, en 1880, à son fils Georges, baron de Soubeyran, le propriétaire actuel.

Le château de Morthemer se compose de deux parties reliées ensemble : le château proprement dit, appelé le petit château, et le donjon qui le prolonge du côté opposé à l'église.

Rien n'est saisissant comme l'aspect de cette forteresse, vue de la route de Lhommaizé, dressant à cent pieds sa masse hardie, puis, au bas, le petit village de Morthemer couché familièrement au pied du colosse protecteur. Le donjon de Morthemer, qui existait dès les premiers temps de la baronnie, paraît avoir été rebâti pendant l'occupation anglaise, c'est-à-dire pendant la seconde moitié du XIVe siècle. A cette époque, la forteresse devait défier toutes les attaques du dehors, car ses murs, mesurant près de trois mètres d'épaisseur, étaient de taille à se défendre contre les moyens rudimentaires qui précédèrent l'emploi de l'artillerie. Aussi ne devons-nous pas être étonnés que les Anglais, voyant tomber, au Pont de Lussac, leur vaillant capitaine, n'aient trouvé, pour l'abriter, de retraite plus sûre que le donjon de Morthemer, qu'il avait d'ailleurs quitté le matin même. Ils l'y apportèrent donc, le 31 décembre, pour l'y voir mourir le lendemain (1er janvier 1369). Ce donjon fut pendant trois cents ans l'unique habitation des sires de Morthemer. La restauration du château commença en 1873 et dura onze ans.

M. le baron de Soubeyran apporte un soin tout particulier à l'entretien de cet antique et curieux souvenir du passé.

OIRON

ANS une charte de 955 ou de 956 on trouve pour la première fois le nom du village d'Oiron. Cette localité, qui relevait des vicomtes de Thouars, passa vers 1390 à Pierre d'Amboise, successeur de Péronelle, vicomtesse de Thouars. Bientôt après, Louis d'Amboise le céda à Pierre Bérart par un traité que ses



enfants tâchèrent vainement de faire annuler. Peu de temps après, Charles VII confisqua sur Jean de Xainçois la seigneurie d'Oiron; il la confisqua non pas pour lui, mais pour son premier chambellan, Guillaume de Gouffier, seigneur de Boisay et de Maulévrier.

C'est par une lettre signée le 17 décembre 1447 que la terre d'Oiron échut à la famille qui devait élever dans nos contrées cet admirable édifice. Ce fut quelques années après que Louis XI profita du moment où il s'était rendu maître de la vicomté de Thouars pour lui conférer le droit de haute justice, qu'elle ne possédait pas encore; mais ces concessions se trouvèrent annulées quand Louis XI remit à Louis II de la Trémoïlle la vicomté de Thouars.

Artus de Gouffier regretta vivement la puissance perdue; aussi, pressé par le désir de jouir en maître absolu de sa propriété d'Oiron, il fit savoir au suzerain, le vicomte de Thouars, qu'il avait besoin d'une autorité plus grande, à cause des brigands qui ne cessaient d'infester ses terres.

Louis de la Trémoïlle se rendit aux demandes de

son vassal, et, par lettres du 1er mars 1514, il lui concéda une seconde fois le droit de haute justice sur toute l'étendue de ses domaines. Émerveillé par la vue des nouvelles constructions que venaient embellir les artistes de l'Italie, Artus de Gouffier voulut, lui aussi, contribuer à la perfection des arts, dont il sut inspirer le goût à son royal élève.



Cependant, les forces lui manquèrent pour accomplir ses desseins; aussi tout fait croire que ce fut son fils, Claude Gouffier, qui exécuta ses magnifiques projets.

En effet, la tour et l'aile gauche latérales du château d'Oiron sont ornées de l'épée et du baudrier enlacés, marque distinctive de la dignité de grand écuyer, dont Claude de Gouffier avait été revêtu le 22 octobre 1546.

Si l'on ajoute à cette remarque les dates qui figurent, l'une au milieu de la lance et de l'épée en sautoir sculptées sur la même tour (1548), l'autre sur le côté de la cheminée vis-à-vis de la promenade (1550), les droits de Claude Gouffier semblent établis. L'aile gauche du château rappelle l'élégance de l'époque de la Renaissance.



Cette partie de l'édifice présente à l'extérieur des colonnes torses qui se prolongent en forme de contreforts; on y voit aussi des niches dentelées renfermant de jolies statuettes; il faut remarquer ensuite des guirlandes, des faisceaux de riches encadrements, de célèbres portraits. Au bas de cette aile se trouve une galerie dans laquelle on pénètre par de grandes ouvertures cintrées, à nervures prismatiques.

L'escalier qui conduit à la salle dite de François Ier est très élégant.

On voit la salle des chevaliers dont les murailles conservent encore des restes de peintures qui rappellent des épisodes de Virgile.

La partie principale du château ou corps de logis, pleine de grandeur et de majesté, est couronnée par un beau fronton; elle présente aux regards émerveillés des écussons, des chiffres, des trophées où l'on voit se presser confondus des lances, des épées, des étendards.

A citer encore la grande salle, la salle des Gardes, la chambre du Roi, la chambre des Muses, la plus élégante, et, dans le pa-



PLAFOND

villon de gauche, la chambre occupée jadis, dit-on, par Mme de Montespan. Le château d'Oiron peut être comparé aux édifices les plus renommés de France. Louis de Gouffier, dont la brillante famille s'attacha pendant tout un siècle à l'embellissement de son domaine, fut l'un des seigneurs qui restèrent le plus longtemps à Oiron.



Accusé d'avoir voulu trahir la cause des catholiques, et condamné à mort pour un crime, qui n'était nullement prouvé, il se retira dans ses terres et se complut à les améliorer. Son petit-fils, Artus II, vendit le château d'Oiron à son gendre, François d'Aubusson, duc de La Feuillade. Louis d'Aubusson dut aussi l'abandonner. Ce fut le fils de Mme de Montespan, le marquis d'Antin, qui l'acheta vers 1700.



En 1844, il fut possédé par Auguste Fournier de Boisairault, fils de Gustave Fournier de Boisairault et de dame Voyer d'Argenson, et aujourd'hui par le vicomte d'Oiron, qui l'entretient avec un grand sens artistique. C'est un des plus jolis châteaux de l'Ouest et surtout un des plus richement décorés à l'intérieur; il est donc à souhaiter pour cette belle époque de l'art français qu'il reste toujours aux mains de propriétaires remplis de goût comme son possesseur actuel.



FRANÇOISE DE BRETAGNE
FEMME DE CLAUDE GOUFFIER

SAUTONNE





Le château de Sautonne relevait de Loudun. Cette haute justice a été possédée par Robert Frettard, chambellan de Philippe de Valois. Il rendit de tels services au roi dans les guerres anglaises que celui-ci le créa chevalier de sa propre main, le 12 juin 1328, à Villers-Cotterets, et, le même jour, lui fit don de deux cents livres de rente sur la prévôté de Loudun.

Son fils, Robert, fut aussi valeureux que lui. Il eut une fille, Jeanne, mariée à Guy de La Touche.

Ce mariage porta le fief de Sautonne dans cette famille, où il resta jusqu'au XVIe siècle; il appartint ensuite successivement à Charles Becdelièvre (1542), Gabrielle des Essards (1597), Gilles de Chastillon, Jeanne de Cossé, Philippe





Le Peultre, trésorier de France à Poitiers (1675-1719), Jean Herbault, bourgeois de Paris (1719), et actuellement au marquis de La Garde.

L'architecture en est très intéressante. C'est une construction imposante et qui a reçu diverses décorations de styles différents.

Les tours sont d'une forme curieuse, et le pavillon central, tant sur la façade principale que dans la cour d'honneur, est d'une heureuse exécution.

Des sculptures très fines l'ornent aux deux étages.

Les lucarnes ont un cachet spécial, et la forme des croisées est à remarquer.

Dans son ensemble, Sautonne est un beau spécimen d'architecture.

SAINT-LOUP

'aspect général du château de Saint-Loup frappe tout d'abord par l'élégance de sa façade, qui se développe au fond de la cour et que font ressortir, d'une manière fort heureuse, le vieux donjon campé fièrement à droite, au premier plan, comme une sentinelle d'un autre âge, et un bâtiment d'un caractère indéfini, contigu à l'aile gauche, où se cachent les restes d'une vieille église.



Il y a là, en effet, deux châteaux bien distincts qui, loin de se nuire, forment un contraste avantageux, à la fois historique et architectural. L'ensemble de ces diverses constructions est compris dans un vaste terrain renfermé de toutes parts par le Thoué, par le canal et par un vaste fossé plein d'eau communiquant de l'un à l'autre.

Le château de Saint-Loup date du début du XVIIe siècle; il fut commencé par Claude Gouffier, qui vivait en 1612, et continué par son fils Louis, qui y a fait exécuter les embellissements intérieurs.

La baronnie de Saint-Loup fut vendue par Louis Gouffier et Angélique de Bruilhard, sa seconde femme, le 5 février 1645, à Nicolas Lepage, conseiller du roi en ses conseils d'État et privé, trésorier général de l'extraordinaire des guerres et cavalerie légère de France, et à Diane Châtaigner, son épouse. En 1659, Nicolas Lepage en rend hommage au roi à cause de sa tour Maubergeon de Poitiers. Louis Lepage et Marie-Louise Fouart, son épouse, vendirent la baronnie de Saint-Loup, le 29 octobre 1708, à Jacques Le Boyer, seigneur de La Boissière, receveur général des finances de Bretagne. Mme de La Boissière, devenue veuve, rendit hommage, en 1715, au nom de ses enfants mineurs, à la Chambre des comptes pour la baronnie de Saint-Loup, dont on avait obtenu



cette même année de nouvelles lettres d'érection. En vertu d'un partage, du 24 mars 1727, Jean-Baptiste Simon Le Boyer de La Boissière devint seul possesseur de la baronnie. Il fut, comme son père, receveur général des finances des États de Bretagne. Il fit construire les écuries et les remises du château, sur les plans de M. de Vigny, architecte des bâtiments du roi. Il fit également dessiner le jardin. Louis-Hyacinthe Le Boyer de Crémilles, lieutenant général des armées du roi, gouverneur d'Aire, légataire universel de son frère Jean-Baptiste, vendit, le 25 mars 1767, la baronnie de Saint-Loup à Jean de Haran de Borda, fermier général, pour la somme de 450 000 livres. Celui-ci en fit don, en 1771, à son neveu Jean d'Abbadie, ancien président du Parlement de Béarn, qui transmit ce domaine à son fils Laurent d'Abbadie, député et membre du Conseil général des Deux-Sèvres pendant la Restauration.

Dans le pavillon central est le grand escalier, dont les peintures, abîmées, avaient trait à des sujets mythologiques, où dominait le nu. Parmi les nombreuses chambres, l'une d'elles, dont la cheminée est reproduite ci-contre, est très curieuse; les poutres sont dorées et recouvertes de cuirs, sur lesquels on a peint des amours et des fleurs, d'une grande finesse; il en est de même des lambris, des plinthes.

La cheminée est riche d'or et le trumeau renferme un beau portrait de femme, qui représente une baronne de Saint-Loup au XVII[e] siècle, avec des G entrelacés (Gouffier-Gaucourt). Rien de tout cela n'a été restauré, et cette conservation de peintures après cent ans est des plus intéressantes. Il existe encore dans la même pièce cinq tapisseries représentant l'histoire de Cléopâtre. D'autres tapisseries des Flandres se trouvent dans des appartements voisins. Dans la grande salle sont suspendus six tableaux portés à un inventaire de 1787 dressé par le président d'Abbadie, seigneur de Saint-Loup, et qui sont des portraits de seigneurs de Saint-Loup (l'un de Mme de La Boissière). Le château appartient actuellement à M. le marquis de Maussabré, député des Deux-Sèvres, qui consacre ses loisirs à sa restauration exacte, et lui rendra son éclat primitif.



TERNAY



A la fin du règne de Louis XIII, les d'Arsac transformèrent le château féodal de Ternay en une habitation plus conforme au goût et au confortable de ce temps.

Ce monument, qui avait grand caractère, existait encore lors de la construction des servitudes effectuées par le propriétaire actuel, M. le marquis d'Aviau de Ternay.



Les archives précieusement conservées dans le trésor du château nous font connaître, et cela de la façon la plus minutieuse, les causes tragiques d'après lesquelles Ternay cessa d'appartenir aux descendants de Bertrand de Beauveau et de Françoise de Brézé.

Claude de Beauveau, qui avait voué une haine mortelle à Jacques d'Arsac, le fit traîtreusement assassiner, en février 1576. Jacques d'Arsac trouva un vengeur en la personne de sa femme, Mathurine Le Riche, qui obtint une sentence de mort contre Claude de Beauveau.



Ledit Claude put éviter cette condamnation, mais, d'après la teneur du jugement rendu à Thouars, le 16 septembre 1578, Mathurine Le Riche en poursuivit les données, mais n'obtint qu'en 1605 seulement un décret qui faisait passer en ses mains la seigneurie de Ternay.

Sa petite-fille Anne, épousa, le 21 mai 1647, Jacques d'Aviau, chevalier, fils de François d'Aviau.

Cette alliance est à mentionner spécialement, car cette terre de Ternay, érigée plus tard en marquisat, est devenue en 1829, par voie de donation, la propriété d'un d'Aviau. Le château de Ternay, malgré les nombreuses modifications ou aménagements dont il a été l'objet, reste une masse d'aspect sévère et imposant.

Les armes des d'Arsac sont : de sable à l'aigle éployée d'argent, becquetée et onglée de gueules.

Celle des d'Aviau sont : de gueules au lion d'argent, ayant la queue nouée, fourchée et passée en sautoir.



FRESQUES DE L'ORATOIRE

TERRE-NEUVE



Ayant résigné sa charge de grand prévôt de la connétablie de France, Nicolas Rapin, poète fontenaisien, avait acheté la métairie de Terre-Neuve. En 1587, l'armée du roi de Navarre l'incendia, pour punir Rapin d'avoir combattu dans les rangs catholiques. En 1595, il fit construire le château actuel, dont les travaux ne furent terminés qu'en 1600. Il y reçut le duc de Béthune.



Les enfants de Rapin ne jouirent pas longtemps de cette jolie propriété : de nombreux procès les obligèrent à la vendre. Elle passa de main en main jusqu'en 1820, où, acquise par le grand-père du marquis Octave de Rochebrune, le célèbre aquafortiste, on put espérer qu'elle allait bientôt sortir de ses ruines.

Mais ce ne fut qu'en 1849 que commencèrent les restaurations sérieuses, permettant à son propriétaire d'y installer les belles sculptures de Coulonges et la cheminée de la maison du gouvernement du château de Fontenay placée aujourd'hui dans la salle principale de l'aile orientale de Terre-Neuve. Le vestibule du grand escalier en face duquel on entre a reçu comme plafond les pierres provenant de deux des paliers de l'escalier de Coulonges. On y remarque de très jolis fleurons et les chiffres enlacés de Louis d'Estissac et de sa femme Anne de La Béraudière. Le long des murs, quelques épreuves de premiers états de Rembrandt, Claude Lorrain, etc. Sur la porte qui ouvre dans le salon de Suzanne Tiraqueau, tout garni lui aussi d'un plafond ancien en pierre sculptée, on voit les deux petits enfants qui soutenaient à Coulonges, sur la porte d'entrée, les armoiries de Louis d'Estissac.

La principale décoration du salon de Suzanne Tiraqueau consiste dans sa statue en marbre blanc, agenouillée devant un prie-Dieu de même matière. Une inscription funéraire, qui est à elle seule toute une généalogie, sert de soubassement à la statue. On y voit également deux très curieuses portes en chêne sculpté, représentant la Salamandre et l'F couronné de François Ier, le tout enrichi de rinceaux et figurines d'une facture remarquable.



ANCIENNE CHEMINÉE DU CHATEAU DES GOUVERNEURS DE FONTENAY-LE-COMTE

Ces belles sculptures proviennent de débris recueillis à Blois et à Chambord. Le grand salon est d'un pur Louis XIV. Le petit, avec lequel il communique par une large baie, renferme une cheminée de Coulonges et est meublé de beaux sièges renaissance. Dans le grand salon, on a installé la pièce capitale, sculptée par les ornemanistes du château de Coulonges, la haute cheminée qui depuis près de quarante ans gisait, à l'état de débris, dans une maison de cette petite ville. Restaurée avec soin par le marquis de Rochebrune lui-même, elle est remarquable par la perfection de la sculpture. A remarquer les voûtes, admirables de légèreté, provenant aussi du château de Coulonges-les-Royaux. Le château de Terre-Neuve appartient actuellement au petit-fils du marquis Octave de Rochebrune, le vicomte Henri du Fontenioux, et à madame, née Lair. Le vicomte et la vicomtesse en ont entrepris la complète restauration, qui classera ce beau château parmi les plus artistiques et les plus luxueux de l'Ouest de la France.



ANCIENNE PORTE DU XVIe SIÈCLE
PANNEAU PROVENANT DU CHATEAU DE CHAMBORD



ANCIENNE CHEMINEE RENAISSANCE
PROVENANT DU CHATEAU DE COULONGES-LES-ROYAUX



PLAFOND A CAISSONS EN PIERRE DU XVIe SIECLE
ORIGINAUX EXECUTÉS, EN 1550, A COULONGES-LES-ROYAUX, D'APRÈS LES MODÈLES D'ANET, PAR PHILIBERT DELORME

TOUFFOU



Les plus anciens seigneurs connus de Touffou paraissent être les Montléon. En 1381, Guy Ier en était possesseur, et ce fief continua à appartenir à la famille pendant une longue suite d'années, jusqu'au moment où Claude, fille de Louis de Montléon, la porta (1519) dans la famille Chasteigner, par son mariage avec Jean III Chasteigner, seigneur de la Roche-Posay et de Saint-Georges de Rexe, chambellan du roi François Ier. Cette famille posséda Touffou de père en fils jusqu'en 1821. Alexandre-Armand fut le dernier membre de la famille Chasteigner qui posséda cette seigneurie. Dès 1820, il avait aliéné une partie des terres. Le 7 avril 1821, il vendit le château et ce qui en dépendait encore à M. le comte de Gréaulme.



Touffou échut par héritage à M. le baron de Ceris, neveu d'un des officiers généraux de l'armée de la Vendée et descendant d'un ancienne famille du Poitou, titulaire autrefois des seigneuries de Chenaye, de Château-Couvert et de Rhode. Le château s'élève sur la rive gauche et à peu de distance de la Vienne. Il se compose d'un gros donjon avec bâtiment sur la gauche, formant équerre. Sur le devant et en arrière du donjon s'étend une vaste esplanade dont les deux parties se relient à l'est. Autour du périmètre contenant le château et l'esplanade sont des fossés. Un pont-levis donne communication au sud; il en existait autrefois un autre derrière le château, à l'ouest. Le bâtiment a des murs très épais, percés de fenêtres rectangulaires. L'intérieur comporte quatre étages. Un bel escalier en pierre, à vis, placé dans un logis annexe, donne accès aux appartements. Ce bâtiment annexe est plus moderne.



Des fenêtres sculptées s'ouvrent dans les combles, où apparaissent les fleurs de lys rappelant les royaux ancêtres de Magdeleine du Puy, mère de Jean III, etc. A l'angle sud-ouest du bâtiment et de l'enceinte s'élève une très grosse tour ronde d'un bel aspect, surmontée d'un toit aigu en ardoise, avec lanternes; elle est dénommée la tour Saint-Georges. Aux deux angles nord-est et sud-est, le rempart est prolongé par deux massifs pourvus de mâchicoulis et aboutissant à des tours construites sur le bord de la rivière. Deux des salles de la tour sud-est, appelée tour Saint-Jean, sont décorées de façon très curieuse : dans l'une, la voûte est ornée de peintures anciennes représentant les travaux des divers mois de l'année; la seconde a des solives peintes et une cheminée sur laquelle sont figurés des portraits des anciens possesseurs de Touffou. Au bas de la tour nord-est se trouve une chapelle ogivale.

Dans son ensemble, le château de Touffou est un édifice de la Renaissance greffé sur l'antique forteresse des Montléon. M. de Vergie en est le propriétaire aujourd'hui et il n'a reculé devant aucun effort pour lui conserver son beau caractère architectural.

LA VILLEDIEU DE COMBLÉ

u moyen âge, La Villedieu de Comblé était une seigneurie située en amont de la Sèvre, sur les hauteurs d'Exoudun. Elle appartenait, en 1354, à Jean de Curzay, chevalier, puis vint entre les mains de la famille Andrault de Saint-Maixent; elle passa, vers 1410, par le mariage d'Andrée Andrault avec Etienne Gillier, fils d'un maire de Poitiers, dans celles de Gillier, qui la garda trois siècles.



Etienne Gillier obtint de Charles VI l'autorisation de construire dans son domaine une maison forte pour s'opposer aux incursions des Anglais, et, à partir de ce jour, les seigneurs de La Villedieu n'ont cessé de jouer un rôle important dans l'histoire de la contrée. Joachim Gillier, l'un d'eux, fut un des plus fervents adeptes de la Réforme; dès 1543, on le voit protéger la prédication de la nouvelle doctrine.

Richement marié, il entreprit la reconstruction du manoir; mais les troubles des guerres de religion ne lui permirent pas de mener son œuvre à bonne fin, et l'édifice fut terminé par sa femme (Gabrielle Dupuy) et par son fils Claude. La famille Gillier de La Villedieu s'éteignit avec Henriette-Marie-Anne Gillier qui, le 17 décembre 1684, épousa Jean Daitz de Mesmy, marquis de La Guillotière. Ce dernier obtint du roi, en avril 1698, que la châtellenie de La Villedieu fût érigée en marquisat. Lors de la Révolution, le château de La Villedieu, saisi à la fois par la Nation et par les créanciers de son dernier possesseur, François de Paule Daitz de Mesmy, tomba dans l'abandon et enfin fut vendu, le 8 messidor an V, au conventionnel Dubreuil-Chambardel.

Cédé, en 1817, à M. Philippe Bernard et passé ensuite à la famille Garran de Balzan, il appartient aujourd'hui à M. Georges Richard, ancien député des Deux-Sèvres, par son mariage avec Mlle Louise Garran de Balzan.

Ces derniers propriétaires en ont entrepris la restauration avec une intelligence artistique consommée, servie par un goût sûr; ils ont repris en entier l'œuvre de la Renaissance et sont parvenus à lui rendre son caractère originel.

La façade nord du château primitif subsiste dans presque toute son intégrité; il semble, d'après ce spécimen, que celui-ci consistait en un simple corps de logis rectangulaire, flanqué d'avances carrées ou hexagonales en forme de tours, qui en facilitaient la défense

Au XVIe siècle, cette façade fut percée dans toute sa hauteur de larges fenêtres superposées, mais sans décoration. A l'intérieur, une des salles possède un bean plafond orné de caissons peints, vers 1632 et 1653, sur l'ordre de Louis Gillier. M. Georges Richard conserve à ce château son vieux cachet.



PLASSAC

PLASSAC

La seigneurie de Plassac, érigée en comté en 1633, a appartenu successivement aux sires de Pons, aux ducs d'Épernon, au marquis de Saint-Quentin, aux marquis de Montazet, aux marquis de Dampierre. Le propriétaire actuel est le comte Éric de Dampierre.



Le château fut reconstruit en 1772 par l'architecte Louis sur les fondations de l'ancien château, datant de 1555, et dont il ne reste qu'un pavillon détaché. On y trouve des boiseries remarquables, de beaux meubles du temps et de nombreux tableaux de famille, parmi lesquels un grand portrait de Mgr de Montazet, archevêque de Lyon, par Van Loo.

Le vieux parc clos de murs, de près de cent hectares, contient de belles futaies. C'est une des plus remarquables demeures de la contrée au point de vue du style.





MENTHON

MENTHON

La commune de Menthon, située dans une riante position au bord oriental du lac d'Annecy, est dominée par un ancien château qui a donné son nom à l'une des cinq plus illustres maisons du Genevois, sur lesquelles on fit autrefois le distique suivant, en dialecte du pays :

Ternier, Viry et Compey
Sont lez meillous maisons du Genevey
Sallannvaz et Menthon
Ne lez cedont pas d'un botton.

L'ancienneté de la maison de Menthon se perd dans les ténèbres du xe siècle. Saint Bernard, archidiacre d'Aoste, et fondateur des premiers hospices des Alpes Pennines, existait l'an 923. Les seigneurs de Menthon furent déclarés grands barons de Savoie l'an 1486, et leur terre fut érigée en comté après l'an 1500. Ils occupèrent de tout temps les emplois les plus distingués de l'État, soit sous les comtes de la maison de Genève, soit sous les ducs de Savoie, et ils se distinguèrent autant au service des princes étrangers que dans les armées de leurs souverains.





Les principaux furent Wullielme de Menthon, qui se trouva présent au traité de Désingy, entre l'évêque et le comte de Genève, le 6 des ides d'octobre 1219 ; Bernard de Menthon fut chevalier du Collier de Savoie en 1362 ; Robert de Menthon, en 1371 ; Henri de Menthon, conseiller du duc Amédée VIII, grand bailli du pays de Vaud et grand écuyer de Savoie ; Guillaume de Menthon, fils du précédent, gouverneur du Basaignana ; 1440, François Ier de Menthon fut chambellan et conseiller de Philippe, duc de Bourgogne ; son fils, Georges de Menthon, seigneur de Coligny ; Bernard III, premier comte de Menthon, conseiller d'Emmanuel-Philibert et de Charles-Emmanuel Ier, fut gouverneur général du Genevois, du Faucigny et de Beaufort ; François de Menthon fut gouverneur de la citadelle de Bourg ; Rhéné de Menthon-Montrottier fut député à Turin par la noblesse du Genevois pour prêter, en son nom, en 1675, hommage à la duchesse régente, Mme J.-B. de Savoie-Nemours. Il épousa, le 7 février 1679, dame Marguerite, héritière de François de Moiria, baron de Rozy en Franche-Comté, et mourut au château de Menthon, le 18 avril 1709. Son fils, Bernard VI de Menthon, eut une fille, Françoise-Sophie de Menthon, dame d'honneur de la princesse de Carignan. Elle épousa, le 4 mars 1746, messire Louis Veuillet de La Saulnière, comte de Domessin ; ses frères Bernard-Rhéné, comte de Montrottier, et Louis-Guillaume, étant morts sans postérité, le château et les terres dépendant de la maison de Menthon sont passés dans les mains des marquis d'Yenne. Ils appartiennent aujourd'hui au comte de Menthon, qui apporte tous ses soins à leur entretien, en y joignant son érudition.



Amboise — Azay
Beaumont-La-Ronce — Champchevrier
Chenonceaux — Chissay
Coudray-Montpensier — Coulaine — Langeais
Luynes — Ménars
Rochecotte — Ussé — Villandry
Le Vivier-des-Landes

AMBOISE

A plupart des anciens historiens qui ont écrit sur Amboise font remonter son origine jusqu'à Jules César; quelques-uns vont même jusqu'à lui donner une plus haute antiquité : 300 ans avant Jésus-Christ. Ce qui nous semble le plus présumable, c'est que la fondation du château d'Amboise se rattache à un *castrum* romain du temps de César. Ce fut, dit-on, à Amboise que Vespasien convoqua les divers princes des Gaules, qui s'en étaient rapportés à sa justice pour terminer leurs différends. Vers l'année 376, Anicien, lieutenant de Gratien, fut envoyé par l'empereur en Touraine en qualité de « comte » et investi du commandement de la forteresse d'Amboise.

Ce fut dans l'île Saint-Jean, sur la Loire, près d'Amboise, que Clovis eut sa célèbre entrevue avec Alaric II, roi des Wisigoths. Sous le règne de Charles II, le Chauve, Amboise et ses environs furent ravagés et son château renversé. A cette époque, Ingelger, comte d'Anjou, obtint de Louis II, le Bègue, la seigneurie d'Amboise et releva le château de ses ruines.



Depuis le commencement du xve siècle, l'histoire d'Amboise se lie à celle de nos rois. Charles VII fit réparer et fortifier le château. En 1446, il éleva dans son



PORTE DE LA CHAPELLE D'AMBOISE

église une chapelle de Saint-Michel. Louis XI y fit également construire une chapelle à saint Blaise.

Par suite de la réunion de la seigneurie d'Amboise à la Couronne, qui eut lieu, par arrêt du Parlement de Poitiers, en 1434, Amboise devint une résidence royale. A la mort de Charles VII, sa veuve, Marie d'Anjou, s'y retira. Après avoir été sacré à Reims, Louis XI se rendit auprès de sa mère. A peine arrivé, il y invita la reine d'Angleterre et l'accueillit avec les plus grands honneurs. Louis XI vint souvent à Amboise. Charles VIII y naquit et prit ce château pour résidence habituelle. Vers 1500, la ville reçut la visite de plusieurs hôtes illustres : Louise de Savoie, le comte d'Angoulême et la princesse Marguerite de Valois, sa sœur. François Ier, qui avait passé une grande partie de sa jeunesse au château d'Amboise, choisit souvent cette résidence pour y donner des fêtes.

En 1539, Charles-Quint vint à Amboise. Henri II y fit son entrée solennelle le 16 avril 1551, et François II le 29 novembre 1559. Henri IV y vint plusieurs fois.



En 1614, le château fut remis entre les mains du prince de Condé, mais rentra peu après sous l'autorité royale et devint en quelque sorte une prison d'État. Cependant, à la mort de Gaston, frère de Louis XIII, il fit retour à la couronne sans recouvrer sa royale existence.

En 1770, Philippe de France, duc d'Anjou, se rendant en Espagne, s'y arrêta. La baronnie d'Amboise fut érigée en duché-pairie, en 1764, au profit du duc de Choiseul. A sa mort, elle fut rachetée par la Couronne, qui la vendit au duc de Penthièvre. Pendant la Convention, le château devint une prison pour les suspects. A la mort du duc de Penthièvre, ses biens passèrent à sa fille, Mme la duchesse d'Orléans, mais ils furent confisqués révolutionnairement.

En 1814, le domaine d'Amboise fut rendu à Mme la duchesse douairière d'Orléans et passa après elle au duc d'Orléans.

C'est S. A. R. le Prince Philippe, duc d'Orléans, qui le possède aujourd'hui.

AZAY



Les ruines romaines assez importantes où l'on reconnaît la trace d'un ancien temple et dont une partie est engagée parmi les fondations et les murs de la Rémonière, dans le parc d'Azay, attestent l'ancienne importance du lieu. Une tour du château, récemment démolie et remplacée, révélait également les constructions du xᵉ au xiᵉ siècle. Le premier seigneur connu est Hugues Ridel, un des preux de Bouvines et un des chevaliers bannerets de la Touraine, institués par Philippe Auguste l'an 1213; son nom de Ridel ou Rideau est resté au château et à la ville d'Azay. Le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, s'empara de Tours en 1417 et mit garnison dans le château d'Azay.



Mais, l'année suivante, le dauphin, depuis Charles VII, se rendant de Chinon à Tours, passa sous les murs d'Azay et fut gravement insulté, du haut des tours et des remparts, par les soldats bourguignons. Irrité de cet outrage, le prince fit le siège du château dans toutes les règles, et, malgré la résistance désespérée des assiégés, il s'en empara. Le capitaine eut la tête tranchée; les soldats, au nombre de 354, furent pendus aux créneaux et aux fenêtres, et le château et la ville devinrent la proie des flammes. A cette époque, il appartenait à Jacques de Montberon. Nous trouvons ensuite, pour seigneur d'Azay, Jacques de Bueil, comte de Sancerre, échanson des rois Charles VII et Louis XII. Ce fief passa ensuite à la famille Berthelot.

Gilles Berthelot fit raser l'ancien château. Ce Gilles Berthelot est l'homme important de la famille. Par ses trois tantes, mariées, l'une à Jean Briconnet, l'autre à Pierre Fumée, et la dernière à Jean Ruzé, il se trouvait cousin germain du cardinal de Saint-Malo, ministre favori de Charles VIII, du garde des sceaux Adam

Fumée, et du surintendant Semblançay; il pouvait chercher ses appuis à la fois dans l'Église, dans la justice et dans les finances. C'est dans les finances qu'il entra; il y poursuivit une brillante carrière et il y acquit une immense fortune.

A la place du sombre donjon d'Hugues Ridel, il fit fonder sur pilotis et édifier un élégant palais, complètement entouré d'eau.

Moins original dans son plan que le château de Chenonceaux, moins saisissant dans son ensemble, moins fantastique dans sa situation, il est peut-être l'expression la plus pure de la belle Renaissance française, telle qu'elle se développa et fleurit dans le premier tiers du xvie siècle. Comme plan, le château d'Azay comprend une façade principale, avec une seule aile en retour d'équerre à l'ouest. Deux étages se distribuent la hauteur et se terminent, sous la toiture, par un entablement saillant qui simule des mâchicoulis. De hautes lucarnes historiées et des cheminées sculptées se dressent sur les toits.



Il porte à chacun de ses angles une élégante tourelle, soutenue en encorbellement. Un portique élancé surmonte l'entrée et semble, ainsi que l'escalier dont il est l'appui, avoir concentré toutes les délicatesses du ciseau de l'artiste. Cinq colonnettes, entrecoupées de niches, servent à relier le rez-de-chaussée aux étages supérieurs, dont les pilastres, les architraves et toutes les autres parties sont couvertes d'arabesques. Sur la frise d'un bâtiment qui s'appuie au carré principal, on voit les initiales de Gilles Berthelot plusieurs fois répétées. On y admire aussi une salamandre au milieu des flammes et une hermine avec ces deux devises : *Nutrisco et exstinguo. Ung seul désir.*

Cette aile était terminée naguère encore par une tour du xie siècle qui était le siège de l'ancienne châtellenie.

Ce qui ajoute au charme de cette belle résidence, c'est sa situation au milieu de l'Indre, dans une île qu'entoure de toutes parts une rivière à plein canal. L'Indre, divisée en plusieurs bras, tantôt s'étend comme un lac tranquille, tantôt gronde en courant, tantôt s'épanche en cascades pleines de bruit, d'écume et de mouvement. Une foule d'îlots, semés çà et là, se couvrent d'une riche et vigoureuse végétation, et ressemblent à autant de corbeilles de verdure et de fleurs. C'est une monture chatoyante digne du diamant qu'elle sertit.

Plus loin, des prairies, des bouquets d'aunes, les



ondulations de la rivière, et des bois de chênes font à ce riant tableau un cadre harmonieux.

Gilles Berthelot n'eut pas le temps de jouir de toutes ces splendeurs de la nature et de l'art. Il fut entraîné dans la disgrâce de son cousin le surintendant Semblançay. Quand celui-ci fut appelé par François Ier à rendre ses comptes, Berthelot fut un des six commissaires désignés pour les apurer. La disgrâce ne tarda pas à l'atteindre. Menacé à son tour du gibet de Montfaucon, il s'enfuit en Lorraine et arriva heureusement à Metz. Là, il apprit que tous ses biens avaient été confisqués et que son beau château d'Azay avait été donné à Antoine Raffin, dit Potton, capitaine de cent hommes d'armes de la garde du roi.



Il mourut à Cambrai en 1529, peu de temps après.

La terre d'Azay fut ensuite acquise par Henri de Beringhen. Dès ses premières années, Henri sut acquérir la confiance du roi Louis XIII, qui, en 1642, lui donna la charge de premier écuyer de la petite écurie. Louis XIV lui conféra le titre de chevalier du Saint-Esprit. Sur la fin de ses jours, il se retira de la Cour avec l'agrément du roi, et mourut, le 30 avril 1692, âgé de quatre-vingt-neuf ans.



C'est à M. de Beringhen qu'on doit les peintures qui ornent le grand appartement désigné sous le nom de Chambre du roi, parce que cet appartement fut habité par François Ier, Louis XIII et Louis XIV.

Par le mariage d'une petite-fille de Henri, la seigneurie d'Azay passa à la maison de Vassé, puis de même par alliance dans celle de Courtemanche. De cette dernière elle vint par acquêt, en 1788, à la famille de Biencourt. Le marquis Charles de Biencourt fut créé maréchal de camp par Louis XVI et élu député aux États généraux par la noblesse de la haute Marche. Il s'adonna à la restauration de son manoir; il rétablit les baies et les croisées dans le style primitif.

Par une heureuse coïncidence des faits, l'État vient de s'en rendre acquéreur, et M. Dujardin-Baumetz a décidé d'y fonder un musée renaissance, qui sera un vrai régal pour les artistes et les amateurs.

BEAUMONT-LA-RONCE

Le château de Beaumont-La-Ronce, dont la haute tour domine le village de même nom, porte les traces de plusieurs époques. Son donjon, massif et carré, aux murs prodigieusement épais, peut être considéré comme étant du xiiie siècle. Il est complètement en moellon avec arêtes en pierre de taille, et fut découronné d'un peu plus du tiers de sa hauteur au commencement du xixe siècle. A son angle nord-est, le xve siècle accola une tour polygonale en brique avec arêtes en pierre qui subsiste dans son intégrité; elle contient un très bel escalier en pierre et offre tout au sommet une poivrière du plus pittoresque effet. Les fenêtres tant du donjon que de la tour ainsi que la porte sont du xve siècle. A cette époque également doit se rapporter la partie de l'habitation qui touche immédiatement le donjon, bien que peu de traces en existent encore par suite des remaniements postérieurs. Enfin, toute la partie sud et la partie nord, ainsi que la chapelle, construites en brique et pierre dans le style Louis XII du château de Blois, sont modernes et d'un travail des plus soignés; la chapelle, en particulier, est un petit chef-d'œuvre.



Une longue et large terrasse s'étend devant le château, dominant un jardin à la française limité par une douve pleine d'eau, reste des anciens fossés.

En arrière s'étend un parc boisé transformé à l'anglaise.

L'histoire nous apprend que Beaumont-La-Ronce était une châtellenie relevant à foi et hommage-lige de la baronnie de Maillé, aujourd'hui Luynes. Son premier seigneur connu, mentionné dans une charte de l'abbaye de Fontevrault, est un certain Giraud, qui vivait en 1108. Depuis le xiiie siècle, il passa par successions ou par alliances entre les mains de diverses familles : les Mau-

moine, les Fromentières, qui semblent avoir construit les parties du xvie siècle, les Ronsard, parents du poète, qui y vint à plusieurs reprises et l'a chanté en ses vers.

Aux Ronsard succédèrent les Daillon du Saultrait, cadets de cette puissante maison qui fit construire l'admirable château du Lude, dans le Maine; puis les Launay d'Onglée et les Le Vasseur de Cognée; enfin, dans les dernières années du xviie siècle, les La Bonninière, qui prirent alors le nom de Beaumont et possèdent encore cette terre C'est en faveur d'un des membres de la même famille, Jean-Claude de La Bonninière, et en reconnaissance des services rendus par lui et les siens, que le roi Louis XV l'érigea en marquisat, en 1757.



Depuis lors, le château a toujours appartenu à ses descendants. Il est possédé aujourd'hui par M. Jean-Marie-Armel de La Bonninière, marquis de Beaumont, ancien officier supérieur de cavalerie, chevalier de la Légion d'honneur, dont le grand savoir et les goûts artistiques font de Beaumont-La-Ronce un des beaux châteaux de la Touraine.



CHAMPCHEVRIER

A douze kilomètres de Cinq-Mars, à seize kilomètres de Langeais, à trente kilomètres de Tours, est situé, dans la commune de Cléré, aux sources du Lattran et de la Roumer, le château de Champchevrier, dans un pays plat, entrecoupé de bois, de pineraies et de cultures peu développées, qui rappelle la Sologne par son terrain et son exploitation. L'étymologie du nom nous est inconnue; elle semble remonter à des temps très reculés.



En 1109, on le nomme *Campus Caprarius*, puis Champcevrer, *Campus Chevrælerii*, *Campus Caprinus*, enfin Champchevrier au XVIIe siècle.

De l'architecture primitive du vieux château féodal, relevant sans doute de Sablé, il ne reste plus rien.

A cette époque, il offrait l'aspect d'un parallélogramme long de vingt-deux toises, sur cinq toises de largeur, dominé au centre par une tour hexagonale, haute de six étages, flanquée d'une tourelle. Des toits saillent d'élégantes lucarnes en pierre, décorées de sculptures et d'armoiries. Accolés au bâtiment principal, se superposent deux pavillons rectangulaires d'inégales dimensions et reliés au logis par un petit corps de bâtiment.



A vingt mètres du château, une chapelle, à quelques pas des constructions servant de cuisines.

Quatre Daillon succèdent à Jean; ce sont : Guy (mort le 15 juillet 1585); François, gouverneur de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, qui eut l'honneur, en 1619, de recevoir plusieurs fois le roi (une pièce du château ornée de boiseries peintes et de cuir de Cordoue porte encore le nom de cabinet Louis XIII); Timoléon et Henri, grand maître de l'artillerie de France, qui mourut sans postérité, le 30 août 1685. Champchevrier passe, par voie de substitution, au fils de sa sœur) Marie-Charlotte), Antoine-Gaston-Jean-Baptiste, duc de Roquelaure, maréchal de France, qui ne le conserve que peu d'années et le vend, le 27 avril 1728, à Jean-Baptiste-Pierre-Henri de La Rue du Can, dans la famille duquel il est encore. Il est créé baron de Champchevrier en 1741. (Armoiries : d'azur au chevron d'or accompagné au chef de deux roses d'argent et en pointe d'un chevreuil aussi d'argent.)

Secrétaire des bâtiments royaux, admirateur des belles ordonnances de Versailles, il transforme la propriété, trace de grandes avenues formant perspective, fait creuser autour de la demeure de profondes douves, dont la ligne si bien ordonnée vient aboutir à un vaste canal, rase la grande tour, fait construire à l'est, dans toute la longueur de l'habitation, une vaste terrasse entourée de balustres.

Au château, les anciennes lucarnes qui coupent le toit sont remplacées par des œils-de-bœuf avec entablement sous le grand toit; aux fenêtres, des croisées à

petits carreaux succèdent aux meneaux. Au nord, il l'agrandit par un petit bâtiment à deux étages, surmonté d'une terrasse, dans lequel sont disposés de petits appartements. Le grand pavillon demeure intact. A l'intérieur, il fait élever un vaste et spacieux escalier, décore les pièces principales de boiseries, de trumeaux, de nombreuses séries de tentures des Gobelins, de Beauvais, des Flandres.



Son fils, Michel-Denis, continue et termine les travaux paternels; homme d'esprit très cultivé, il enrichit Champchevrier d'une riche bibliothèque, où les encyclopédistes tiennent une grande place, et meurt au début de la Révolution, après avoir pris part, en 1789, à l'assemblée de la noblesse de Touraine. Son fils, Anne-Jean-Baptiste Michel, et sa femme, Mlle de Rallier, malgré de nombreuses persécutions occasionnées par leur dévouement inaltérable à la cause royaliste, parviennent, grâce à leur intelligence et à leur fermeté, à conserver presque intact le château et le domaine, que leur fils René (chevalier de la Légion d'honneur, 11 août 1855), par un travail assidu, une activité tenace et infatigable, assainit, rétablit en bon état et dote des nombreuses allées qui le sillonnent en tous sens. Vers 1840, il y fit exécuter de nombreux travaux.



A l'est, les œils-de-bœuf sont remplacés par des lucarnes dans le goût du jour, toutes les ouvertures du rez-de-chaussée sont agrandies, transformées en portes-fenêtres, laissant pénétrer plus de lumière et de gaieté dans les appartements. Son fils, Erasme, l'aide dans tous ses travaux et, après sa mort, aménage la forêt plantée par son frère, complète la propriété et en fait un tout homogène de plus de deux mille hectares. En 1873, Champchevrier passe entre les mains de son petit-fils René, propriétaire actuel.

De nos jours, il offre toujours le même ensemble.

Quelques restaurations ont rendu au pavillon des Daillon son bel aspect; la grande cour est dégagée des constructions rurales qui l'encombraient; au vieux pigeonnier ont été accolées des écuries, qui rappellent les pavillons mansards des cuisines.

A l'intérieur, les tapisseries décorent toujours les murs, et dans les appartements ont été réunis des portraits, des miniatures, des gravures, des meubles de style éparpillés un peu partout, avec un soin jaloux et un culte religieux des souvenirs du passé.



CHENONCEAUX



De tous les châteaux qu'on admire encore aujourd'hui, non seulement en Touraine, mais en France, et même en Europe, Chenonceaux est incontestablement le plus remarquable. Il n'était, dans l'origine, qu'un simple moulin bâti sur le Cher, qui fit place à une châtellenie, au XIIIe siècle, appartenant à l'ancienne famille de Marques.

Lors des guerres civiles du XVe siècle, Jean de Marques, ayant pris parti pour le duc de Bourgogne contre le dauphin Charles, reçut garnison anglaise dans son fief. Peu de temps après, les Anglais furent battus par le maréchal Laval de Bois-Dauphin; l'habitation du traître fut prise d'assaut, ses fortifications démolies et ses fossés comblés.



Son fils fit hommage à Charles VII de son vieux castel, et obtint la permission de le relever. Son petit-fils, Pierre de Marques, lui succéda, en 1460, et vendit sa terre à Thomas Bohier, baron de Saint-Cyrgue, au mois de février 1513.

Les différentes seigneuries qu'il avait achetées dans le voisinage formant un domaine assez considérable pour constituer une châtellenie, il se pourvut près de Louis XII, et le roi, par lettres patentes données à Blois l'année suivante, éleva la seigneurie de Chenonceaux d'un degré dans la hiérarchie féodale.

D'après la coutume de Touraine, les prérogatives de la châtellenie étaient assez importantes.

La principale était la haute justice, avec le droit de bannir, faire attacher au carcan, fouetter, couper les oreilles et autres membres, suivant l'exigence des cas, pendre et étrangler, rompre sur la roue, traîner, décoller, noyer et brûler, le tout par voie de justice et de raison, prérogatives effrayantes, mais dont heureusement les seigneurs ne jouissaient plus depuis longtemps, quoiqu'ils continuassent d'affirmer leurs prétentions par l'érection de fourches patibulaires à l'entrée de leurs domaines. Le seigneur châtelain avait en outre le droit de faire tenir la quintaine sur la rivière au jour de la Pentecôte.

La quintaine était une fête populaire dans laquelle tous les bateliers, meuniers et pêcheurs, étaient obligés

de rompre sur un pieu planté au milieu du Cher trois bonnes perches de huit pieds de long, en se tenant debout à la tête d'un bateau mené à toutes rames dans le



courant de la rivière, au risque de prendre un bain forcé pour le plus grand plaisir des spectateurs. Quant aux devoirs du châtelain de Chenonceaux, ils consistaient à rendre au roi, en sa qualité de baron d'Amboise, la foi et l'hommage-lige, et de servir en personne, pendant trois semaines, à la garde du château d'Amboise, une fois en sa vie, seulement lorsque les ennemis étaient dans le royaume.



CHEMINÉE

La transformation de Chenonceaux date de François Ier.

A la mort du baron, en 1524, son château, inachevé, passa à sa femme, et ensuite à leur fils, qui continua les travaux sans pouvoir en jouir. Le roi, trouvant le manoir à sa guise, se l'adjugea en compensation d'une somme de 190 000 livres qu'il prétendit lui être due par Thomas.

En 1536, le connétable Anne de Montmorency vint l'occuper, au nom du roi, qui fit reprendre avec vigueur les travaux. Peu après, Henri II le donna à la duchesse de Valentinois, qui fit jeter un pont devant le château même et continuer les embellissements.

En 1559, Catherine de Médicis enleva Chenonceaux à la duchesse et fit poursuivre avec plus d'activité que jamais les constructions. Elle y donna des fêtes somptueuses.

François II et Marie Stuart assistèrent à plusieurs solennités qui durent révolter leur esprit et leur cœur. Il en fut de même sous le règne de Henri III. Après sa mort, sa veuve prit possession de Chenonceaux et l'habita constamment. En 1601, ce château passa à César de Ven-

dôme, fils naturel de Henri IV et de Gabriel d'Estrées, du chef de Françoise de Lorraine, sa femme, nièce de la feue reine.

César et Françoise étant morts sans enfants, Chenonceaux devint, en 1720, la propriété du duc de Bourbon, qui le céda, en 1733, au fermier général Dupin. Le château devint dès lors le rendez-vous de tous les esprits d'élite : Fontenelle, Mairan, Buffon, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, etc. Mmes de Luxembourg, de Rohan Chabot, de Mirepoix, etc., vinrent s'y grouper autour de Mme Dupin. J.-J. Rousseau devint son secrétaire, et le précepteur d'un des enfants de son mari. George Sand vint à Chenonceaux, vers l'année 1842, visiter son cousin germain, le comte de Villeneuve. Il serait difficile de trouver chose plus splendide que cette somptueuse demeure.



Le bâtiment principal offre ce luxe d'ornements qui caractérise la Renaissance.

Tous les appartements sont meublés avec magnificence et dans le goût de l'époque où ils ont été successivement occupés.

La chapelle, une charmante tribune, l'élégant confessionnal où François Ier et les dames de sa cour ne racontaient sans doute pas toutes leurs fautes : la chambre dans laquelle Louise de Vaudemont pleura si longtemps son royal epoux, chambre dont les murs, couverts d'une tapisserie noire, portaient cette devise : *Sævi monumenta doloris*; la salle des gardes, dont le plafond en bois est un pur chef-d'œuvre; la belle cheminée de la chambre de Catherine de Médicis aux sculptures de Germain Pilon ; des tableaux signés des plus illustres maîtres, et quantité d'autres merveilles en font le plus admirable séjour de notre pays. En différents endroits, on lit la devise que Thomas Bohier avait adoptée : « S'il vient à point, m'en souviendra, » de même qu'on remarque cette inscription, au-dessus de l'entrée principale : *Franciscus primus, Francorum rex*. Chenonceaux passa à la famille de Mme Dupin. Il appartint à M. le comte de Villeneuve, son petit-fils.

Au mois d'avril 1864, les héritiers du comte de Villeneuve l'ont vendu à Mme Marguerite Pelouze.

Le vieux château de Catherine Briçonnet, de Diane de Poitiers, de Catherine de Médicis, eut la bonne fortune de retomber entre les mains de gens de goût, qui s'y attachèrent avec passion.

Secondée par un très habile architecte, M. Roguet, Mme Pelouze rendit à cette demeure historique la physionomie de ses premières années et Chenonceaux vit revivre avec un nouvel éclat les plus nobles traditions de son glorieux passé. Aujourd'hui, il appartient à M. Terry, dont la fille a épousé le comte S. de Castellane.



HENRI II, ROI DE FRANCE

Par Clouet

CHISSAY

Un vieux château fort, solidement établi sur la rive droite du Cher, à mi-côte, commandait la rivière et surveillait l'étroite vallée du nord ainsi que le grand chemin qui passe au bas de la colline. Ce domaine, au début de la féodalité, relevait du château d'Amboise.

D'abord simple fief, il fut érigé en seigneurie (1444) en faveur de Pierre Bénard, ministre et trésorier de Charles VII, auquel le roi concéda, avec le droit de haute, moyenne et basse justice, celui de châtellenie.

Les fiefs de Bergeresse, de La Quenette, de La Chevillières, relevèrent dès lors du château de Chissay.

Dès le XIIe siècle, la terre de Chissay appartenait à la famille de L'Isle-Bouchard.



Le premier seigneur dont nous trouvions la trace est Robert de L'Isle, qui partit pour la Palestine avec son suzerain, Hugues de Chaumont, mort dans la ville sainte en 1128.

Le fief de Chissay passa ensuite dans la famille d'Amboise, qui possédait déjà Montrichard et dont les vastes domaines englobèrent aussi les villages voisins.

Chissay était resté plus d'un siècle dans cette dernière famille, lorsque Marguerite d'Amboise l'apporta en mariage, vers la fin du XIVe siècle, à Pierre de Sainte-Maure, chevalier, seigneur de Montgauger, veuf en premières noces d'Isabeau de Pressigny. De ce mariage naquit Jean. Le fils de celui-ci épousa en premières noces Jacquette de Puizieux, et en secondes noces Louise de Rochechouart. Il vendit la terre et le château de Chissay à Pierre Bérard, chevalier, maître d'hôtel du roi, trésorier de France, recevant en échange la terre de Linières.



Au mois d'avril 1452, Charles VII vint à Chissay; il y passa un mois entier et y célébra en bon catholique la Pentecôte et la Fête-Dieu. Pendant ce séjour, il tint son Conseil d'État au château et y rendit plusieurs actes importants de l'administration du royaume.

Près d'un siècle plus tard, le dernier des Bérard vendit la terre de Chissay à Philibert Babou, seigneur de La Bourdaisière. D'abord conseiller du roi, puis argentier et surintendant des finances, il épousa dans le château Marie Gaudin, dame de La Bourdaisière.

Leur fils, Jean Babou, qui hérita de Chissay, constitué procureur par lettres patentes de 1535, prit possession au nom de Fran-

çois Ier du château de Chenonceaux. Il fut ambassadeur à Rome, capitaine des ville et château d'Amboise, gouverneur et bailli de la Touraine, maître général de l'artillerie de France. Il mourut en 1569.



Isabelle Babou, dame de Chissay, fille de Jean Babou, rendit hommage au roi pour sa terre de Chissay, le 28 avril 1607.

Elle avait épousé, en 1590, François d'Escoubleau, marquis d'Alluye, dont elle eut plusieurs enfants.

Charles, marquis de Sourdis, auquel fut dévolue la terre de Chissay, la vendit à son frère aîné François, cardinal, archevêque de Bordeaux, pour la somme de 60 000 livres.

Mais il rentra en possession de son domaine à la mort du cardinal. Charles d'Escoubleau était un homme de mérite, maréchal des camps et armées du roi, gouverneur de l'Orléanais, du Blésois et Pays Chartrain.

On citait sa collection de tableaux comme une des plus curieuses et des plus belles du temps. Il mourut à Paris, le 21 décembre 1666. Antoine Ruzé, marquis d'Effiat, de Chilly et de Longjumeau, seigneur de Chissé, Montrichard, etc., chevalier des ordres du roi, premier écuyer du duc d'Orléans, rendit hommage au roi pour sa terre de Chissay, en 1677.

Antoine Ruzé mourut le 3 juin 1719, sans laisser d'enfants de son mariage avec Marie-Anne-Olivier de Luiville.

Le château de Chissay passa à sa cousine Angélique d'Escoubleau, épouse de François-Gilbert Colbert, marquis de Saint-Pouange et de Chabanais, maréchal des camps et armées du roi. En 1767, sa petite-fille Jeanne Colbert de Croissy vendit la terre de Chissay à Étienne-François de Choiseul, duc de Choiseul-Amboise, qui mourut en 1785. Chissay resta ensuite pendant plus de cinquante ans la propriété de la famille de Marolles, et enfin fut habité tout récemment par M. le comte de Baillon, dont le goût artistique en a fait une résidence agréable. Il appartient à sa nièce, la baronne de Gartempe, et à ses enfants, le comte et la comtesse Costa de Beauregard.

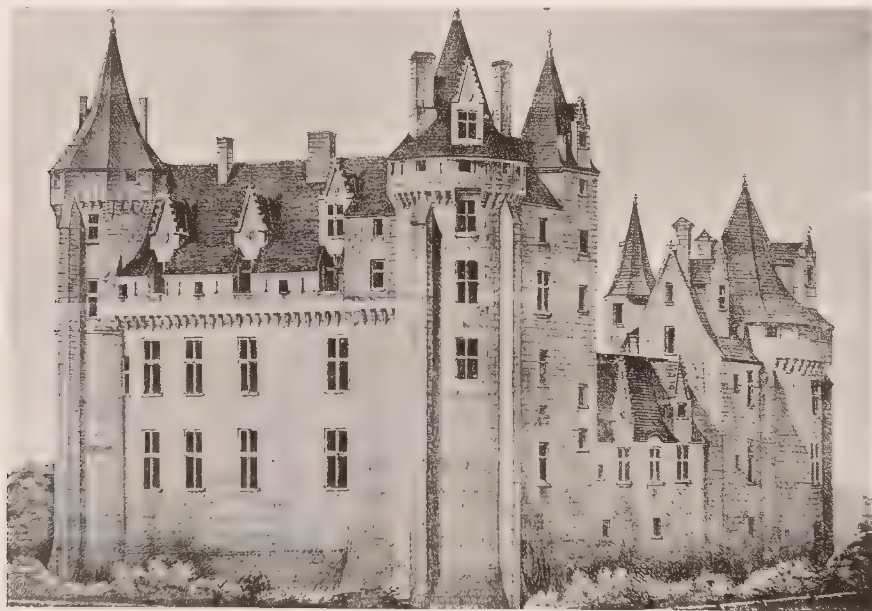


CHARLES VII
ROI DE FRANCE
(1403 1461)
D'après une estampe de l'époque.

COUDRAY-MONTPENSIER

Le château de Coudray-Montpensier, admirablement situé sur le point culminant d'un coteau dont les flancs descendent, au nord et au midi, vers deux vallées traversées par des sinueux ruisseaux, offre un aspect imposant de force et de grandeur.

C'est bien ce vieux manoir de la féodalité, dont les murs semblent défier à plaisir les injures du temps.



On y trouve tout ce qui constituait les places fortes au XIIe et au XIIIe siècle, fossés profonds, remparts escarpés, ponts-levis, donjons, tours, mâchicoulis, créneaux, meurtrières.

Les murailles, restées blanches et sèches comme si elles ne dataient que d'hier, sont décorées de sculptures gothiques, d'arabesques, d'M majuscules et de fleurs de lys que l'on reconnaît encore, attestant, par ces initiales et emblèmes, que la terre a appartenu à la branche illustre des Bourbon-Montpensier. Le premier seigneur de ce grand domaine dont les archives fassent mention est Guillaume de Montsoreau (1089), celui-là même qui fonda l'abbaye de Seuilly. Au XIIIe siècle, il passa à un seigneur de Sainte-Maure, Jean de Marmande, et vers la fin du XIVe siècle, à René, roi de Jérusalem et de Sicile ; le 15 janvier 1400, à Pierre de Bournon, chevalier, dont le petit-fils, Louis de Bournon, le vendit à Louis, bâtard de Bourbon, et à Jeanne de France, dans le courant du XVe siècle. De Louis de Bourbon il échut, par héritage, à Suzanne de Bourbon et à son mari, Charles de Boulainvilliers, comte de Roussillon. Le chancelier Poyet, sous François Ier, s'en rendit ensuite acquéreur et le céda au roi, qui en fit don, en 1545, à Jean d'Escoubleau de Sourdis, grand maître de sa garde-robe.

Enfin, le 28 novembre 1721, Claude-Philippe-René, comte de Lamotte-Baracé, d'une ancienne et illustre famille d'origine armoricaine, en devint possesseur par héritage d'un grand oncle, et depuis lors ses descendants s'y sont toujours maintenus. Jeanne d'Arc, en attendant l'audience qu'elle sollicitait du roi, était descendue à Chinon, dans une hôtellerie voisine du château, mais on lui assigna pour logement une tour du Coudray et l'on attacha auprès d'elle, pour lui tenir compagnie, un jeune gentilhomme de quinze ans, nommé Louis de Contes.

Les propriétaires actuels en sont encore le marquis et la marquise de Lamotte-Baracé.

COULAINE

Le château de Coulaine est un ancien fief relevant du château de Chinon et de Sazilly. Il faisait partie, avant la Révolution, de la paroisse de Saint-Louans.



Le château, situé sur les bords de la Vienne, s'élève à mi-côte au milieu d'un charmant paysage. Le donjon et le parc qui l'entoure dominent de magnifiques et riches vallées. On aperçoit le confluent de la Vienne avec la Loire, et l'on distingue les châteaux de Saumur, Montsoreau; Candes, le Petit-Thouars, Chinon et le Poitou.

Le manoir de Coulaine est un très joli type de l'élégante architecture du xve siècle. Il fut construit par les Garguessalle, ancêtres de la famille de Clock, qui le possède aujourd'hui.

La découverte d'anciennes fondations prouve qu'il avait autrefois de bien plus grandes proportions

Voici ce que dit, au sujet de Coulaine et de sa chapelle, l'auteur d'une note conservée dans le fonds Salmon (Bibliothèque de Tours, manuscrit 1308) :

« Il paraîtrait que, dans l'origine, le château était composé de deux corps de bâtiments d'équerre, ayant dans leur angle un donjon que l'on y voit encore, et qui sert de grand escalier. A tous les angles des bâtiments étaient des tourelles, dont trois existent encore; la partie qui aurait été détruite est le bâtiment qui, selon toute probabilité, a existé en avant, d'équerre sur la façade actuelle, à gauche du donjon en regardant le château.



« La petite tourelle qui est de ce côté, à l'extrémité ouest de ce bâtiment, est à peu près semblable aux autres; mais il est cependant facile de reconnaître qu'elle est d'une construction et d'une architecture plus récentes. De plus, on voit sur le donjon la marque d'un toit et de portes qui devaient appartenir à ce bâtiment, et cette partie de la façade n'est pas en pierre de taille comme l'autre partie. »

A la fin du xiiie siècle, Coulaine appartenait à la famille Le Boucher.

En 1300, Jehanne Le Boucher épouse Jehan de Garguessalle. Les Garguessalle furent seigneurs de Coulaine jusqu'en 1579.

En 1579, Françoise de Garguessalle épousa Antoine de Meanssé. La famille de Meanssé reste en possession de Coulaine jusqu'en 1685.

En 1685, Jean-Charles de Fesques, seigneur de La Rochebousseau, épouse Madeleine de Sauvigné, fille de Urbain de Sauvigné et de Madeleine de Meanssé, et par ce mariage la terre de Coulaine échoit à la famille de Fesques.

Jeanne-Charlotte de Fesques épouse, en 1721, Henri Quirit du Vaniuher qui devient seigneur de Coulaine. La branche Quirit de Coulaine garde la propriété jusqu'en 1889, époque à laquelle elle revient en partage à Blanche-Marguerite-Louise Quirit de Coulaine, fille du dernier Quirit de Coulaine et veuve de Jean-Baptiste de Clock, baron de Longueville.

LANGEAIS

Langeais date de l'occupation romaine. Assiégé par Eudes Ier, comte de Touraine, le château et la ville furent pris en 994. En 1199, nous le retrouvons au pouvoir d'Arthur de Bretagne, qui en fait don à Robert de Vitré, son défenseur contre Richard Cœur de Lion. Cinq ans après, lorsque Philippe Auguste, par suite de la mort tragique d'Arthur, et la condamnation, par la cour des pairs, du meurtrier, Jean sans Terre, eut réuni la Touraine à la France, Robert de Vitré s'empressa de lui faire hommage de Langeais.



Sous Louis VIII, cette ville passa au comte de La Marche, qui la rendit à Saint Louis, moyennant la promesse d'une rente annuelle de dix mille six cents livres que ce roi devait lui payer pendant dix ans.

Par le traité fait à Clisson, en 1230, Saint Louis la lui rendit et lui donna quelques autres places, comme garantie du mariage de Hugues, fils aîné du comte, avec Isabeau de France; mais la rébellion du père empêcha le mariage du fils. Obligé de prendre les armes contre lui, Saint Louis le défit au pont de Taillebourg et reprit Langeais, qui fut confisqué et réuni de nouveau à la Couronne. Alphonse de France, frère de Saint Louis, comte de Poitiers et de Toulouse, fut mis en possession des terres du comte de La Marche, par lettres données au camp, près de la ville de Pons, au mois d'août 1242.

Un concile provincial, auquel assistèrent tous les évêques suffragants, y fut tenu, en 1270, par Jean de Montsoreau, archevêque de Tours, et, cette même année, Alphonse de France vendit le château de Langeais à Pierre de La Brosse, ministre et chambellan de Philippe-le Hardi, dont la fortune fut si extraordinaire, l'élévation si rapide et la fin si malheureuse. Après la bataille de Poitiers, la ville de Langeais tomba au pouvoir des vainqueurs, qui ne la rendirent qu'en signant le traité de Brétigny. Reprise, en 1427, par les troupes de Henri VI, elle fut rachetée deux mille cinq cents écus d'or.

Ce fut à Langeais que se réunit l'assemblée chargée par Charles VII de rédiger les coutumes de Touraine.

Quelques années après, Louis XI donna cette place à François d'Orléans, comte de Dunois et de Longueville, fils du célèbre bâtard d'Orléans, comme garantie de quarante mille écus que le roi promettait pour dot, à Agnès de Savoie, sa belle-sœur. En 1491, le mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne y fut célébré, pour ainsi dire, à huis clos. Ce prince avait été fiancé à Marguerite d'Autriche, fille de Maximilien, roi des Romains, qui, depuis l'année 1480, avait été élevée à la Cour de France, où elle était considérée comme l'épouse future du jeune roi; mais, d'un autre côté, Maximilien, lui-même, avait épousé par procuration Anne de Bretagne, fille unique de François II, duc de cette province. Tout à coup, ces

deux unions furent renversées, malgré une opiniâtre opposition. Mais Anne de Bretagne inclinait pour son mariage avec Charles VIII. Les choses furent conduites avec tant d'adresse, et l'on fit si à propos avancer des troupes sur ses États, que la princesse bretonne consentit enfin à devenir reine de France.

Pour échapper au parti opposé, qui voulait la faire passer en Angleterre, celle dont la fière devise était : *Potius mori quam fœdari* (plutôt mourir que d'être vassale), s'échappa secrètement, et, suivie seulement de quelques affidés, elle arriva au château de Langeais, où l'attendait le roi Charles. Leur alliance y fut célébrée le 26 décembre 1491. Le contrat fut passé par Pierre Bonneau et Guy Leclerc, notaires apostoliques. Les principales stipulations furent la réunion de la Bretagne à la France avec obligation, de la part de la reine, en cas de prédécès du roi sans postérité, d'épouser son successeur. On sait que cette clause étrange se réalisa en effet. La bénédiction nuptiale fut donnée par l'évêque d'Angers en présence du duc d'Orléans, depuis Louis XII, du prince d'Orange, du duc de Bourbon, du comte de Foix, etc. Après cet événement, en quelque sorte le complément du grand règne de Louis XI, la ville de Langeais retombe dans l'obscurité. Aliénés en 1797, la terre et le château qui en dépendent passèrent aux mains de divers propriétaires. L'ancien château, dont les ruines couronnent le coteau et sont entourées d'un jardin dessiné avec art, fut détruit totalement sans qu'on sache par qui ni à quelle époque. Le château actuel, qui date du XIIIe siècle,



eut pour fondateur Pierre de La Brosse; il est, à notre avis, l'un des plus beaux, nous allions dire le plus remarquable de la Touraine. Ce que personne ne peut, du moins, lui contester, c'est de porter entier et presque sans mélange le cachet de son époque, le grand style gothique dans son imposante pureté primitive. L'intérieur répond au dehors.

M. Baron, usant avec prodigalité d'une grande fortune, a fait de ce magnifique édifice un véritable musée.

M. Siegfried, le propriétaire actuel, a dignement continué cette œuvre.

ROCHECOTTE

Le château de Rochecotte se fait remarquer moins par l'extérieur des constructions que par sa position au penchant d'une colline, devant laquelle se déroule le beau panorama de la vallée de la Loire, et par le bon goût qui a présidé à tous les détails de cette belle demeure, sous l'inspiration de Mme la duchesse de Dino. Le prince de Talleyrand a souvent quitté son château de Valençay pour venir chez sa nièce passer l'été.



Le mobilier de Rochecotte était alors de la plus grande richesse. Cette terre, qui appartint pendant le XVII[e] siècle



à la famille de Bascle d'Argenteuil, alliée à celles de Maillé, de Cheverny, de Crévant, était possédée au moment de la Révolution par Fortuné Guyon, comte de Rochecotte, qu'ont rendu célèbre son rôle actif dans le parti royaliste, son arrestation et sa mort, en 1798.

Il contient une précieuse collection de tableaux ayant appartenu aux princes de Courlande, riche surtout en toiles des peintres hollandais du XVII[e] siècle. La duchesse de Dino, nièce de M. de Talleyrand, a fait élever une chapelle sur l'emplacement de la chambre que le célèbre diplomate occupait pendant ses fréquents séjours à Rochecotte. Cette chapelle renferme une très belle copie de la Madone Sixtine.

Rochecotte fut de tout temps l'une des demeures les plus hospitalières et élégantes de la Touraine.

C'était un centre des plus recherchés pour la bonne grâce et l'accueil qu'on était sûr de rencontrer chez le marquis et la marquise de Castellane.

De nos jours, le comte Boni de Castellane y avait attiré, lors des chasses à courre et drags si réputés, les officiers de l'École de Saumur, ce qui avait donné au pays une grande animation. Grâce à l'amabilité si réputée de la marquise de Castellane, le salon de Rochecotte passait pour le plus choisi et le plus lettré de cette partie de la France, et les souvenirs qu'il y laisse ne sont pas près de s'éteindre, Mme la marquise de Castellane ayant su, par sa grande personnalité, grouper à Rochecotte tous les châtelains de la Touraine.





ESPRIT-BONIFACE
COMTE DE CASTELLANE
MARECHAL DE FRANCE
(1788-1862)

LUYNES



Sur les hauteurs de Maillé, rapporte Grégoire de Tours, on voyait les ruines du monastère de Saint-Venant, bâti par les premiers chrétiens sur l'emplacement d'un temple païen.

Au monastère ruiné succéda le manoir féodal. Le seul des premiers barons de Maillé que l'histoire nous ait fait connaître est Gilduin, père d'un seigneur que son surnom, *le Démon de Saumur*, peint en un trait de plume. Ce dernier céda sa seigneurie à Gobert, qui fut le chef de la maison de Maillé et l'aïeul d'une longue suite de barons. Le manoir passa dans la famille de Laval par le mariage de Gilles de Laval avec la fille aînée de François de Maillé, et Charles IX l'érigea en comté en faveur de Jean de Laval, au mois de juin 1572. Au commencement du XVIIe siècle, Charles d'Albert, seigneur de Luynes, en devint acquéreur, et Louis XIII l'érigea en duché-pairie par lettres patentes données à Amboise au mois d'août 1619. Depuis, la terre et la ville de Maillé, prenant le nom de leur nouveau possesseur, l'ont toujours gardé. Charles d'Albert de Luynes fut nommé d'abord page de la chambre de Henri IV; il fut ensuite attaché à la personne du dauphin, auquel il était tout dévoué. A l'avènement de Louis XIII, nommé grand fauconnier de France, il devint premier gentilhomme de la chambre. A la chute de Concini, il lui succéda dans toutes ses dignités, premier ministre, garde des sceaux, connétable de France, et reçut les biens immenses attribués à son prédécesseur.

Enfin, grâce à sa haute position, il épousa, en 1619, la fille du duc de Montbazon, s'alliant par ce mariage aux plus illustres familles de France. Il succomba le 14 décembre 1621.

Sa famille s'est depuis ce temps fixée en Touraine et y a toujours conservé la terre de Luynes, qui, fort heureusement, n'échut pas à la vieille duchesse de Montmorency-Laval, femme de Louis d'Albert, duc de Luynes, mort en 1809, laquelle, suivant M. de Croy, l'eût sans doute perdue au loto. En 1662, Louis-Charles, duc de Luynes, appela dans le pays des religieuses chanoinesses du Saint-Sépulcre.



Maillé fut souvent troublé dans le XVIe siècle par les guerres de religion.

Une ordonnance royale y transporta le prêche des protestants de Langeais.

Le château, dont les tours couronnent la petite, mais si jolie ville de Luynes, est, ainsi que le manoir, dans un excellent état de conservation, dû au goût parfait du duc de Luynes, déjà propriétaire des beaux châteaux de Dampierre et de Châteaudun.

MENARS

La seigneurie de Menars remonte à une époque assez reculée; elle fut un des arrière-fiefs qui, au moyen âge, se formèrent par démembrement du comté de Blois, fief principal et suzerain de toute la contrée. De temps immémorial, les seigneurs du lieu prêtèrent foi et hommage au comte et lui rendirent les devoirs ordinaires de la vassalité.



En 1506, Jean de Taillereau fit hommage du lieu, terre, justice et seigneurie de Menars au comte de Blois. Ensuite, cette seigneurie passa à Messire Jean Duthier, secrétaire d'État du roi Henri II et seigneur de Beauregard-les-Blois, qui en fit aussi hommage le 14 janvier 1547, et en novembre 1560 la veuve du ministre Duthier rendit ses foi et hommage, tant pour la terre de Beauregard et celle de Menars, que pour d'autres seigneuries relevant du Blésois. Menars appartenait, en 1577, à Simon Testu et, en 1608, à M. Hercules de Bedour, valet de chambre du roi et capitaine garde-clefs de la ville de Blois.



Le 8 septembre 1633, les héritiers Barentin vendirent la terre de Menars, par acte passé devant Me Prudhomme, notaire à Blois, à Guillaume Charron, trésorier général de l'extraordinaire des guerres. Ce fut ce Guillaume Charron qui, vers 1645, fit bâtir un premier château. Il mourut sans alliance et laissa Menars à son frère Jacques qui avait douze enfants, entre autres : le président Menars, Marie Charron, épouse du ministre Colbert, et Catherine Charron, mariée à M. de Saumery, gouverneur et bailli de Blois. En 1676, Louis XIV, par lettres patentes du mois de septembre, érigea la vicomté de Menars en marquisat. Le président Menars hérita de son père. Il venait, de temps à autre, à son château se délasser du tumulte de la capitale et des fatigues du palais. Un de ces voyages lui devint funeste : il mourut subitement à Menars, le 16 mars 1718. Menars échut, en 1718, à Michel-Jean-Baptiste Charron, fils du président et de Marie-Françoise de La Grange de Trianon de Neufville. Ce gentilhomme suivit la carrière militaire, devint brigadier des armées du roi, gouverneur du château de Blois et capitaine des chasses du comté. De son temps, Stanislas Leckzinski, ex-roi de Pologne et beau-père de Louis XV, vint habiter momentanément Ménars (1725) en attendant que Chambord fût prêt à le recevoir. Michel-Jean-Baptiste Charron mourut à Menars, le 13 septembre 1739, et fut enterré dans

l'église paroissiale à côté de son grand-oncle et de son père. Il ne laissa que deux filles, dont l'une, Charlotte-Louise, héritière de Menars et de Nozieux, fut mariée, dans la même église, le 18 novembre 1750, au jeune marquis de Castellane, devenu depuis maréchal de camp des armées du roi et chevalier d'honneur de Mme Sophie de France, fille de Louis XV. En 1760, par un acte du 30 juin, passé devant Alleaume, notaire à Paris, M. et Mme de Castellane vendirent Menars à dame Antoinette Poisson, marquise de Pompadour, qui n'en jouit pas longtemps puisqu'elle mourut, à Versailles, le 15 avril 1764.



Ce fut sous ses auspices que fut exécutée l'ouverture de la route d'Orléans à Blois et la translation du service des postes sur cette nouvelle ligne qui vint couper, dans toute sa longueur, le beau parc de Menars. — Par son testament, Mme de Pompadour avait institué son frère Abel Poisson, marquis de Marigny, légataire universel de ses biens. Il rebâtit le château de fond en comble, prit un soin tout particulier de la chapelle, décorée avec coquetterie. M. de Marigny ne laissa point de postérité. Le château de Menars échut à un neveu, M. de Malvoisin, qui fut tué dans les guerres de la Vendée, laissant ses deux sœurs pour héritières. Pendant la Révolution, la terre de Menars fut mise sous séquestre. Après la Terreur, Mme Barrin de La Galissonnière, une des sœurs de M. de Malvoisin, rentra en possession du château, qu'elle vendit au maréchal Victor, duc de Bellune, peu de temps avant la chute de l'Empire. Le 8 octobre 1820, les salons de Menars offraient une animation extraordinaire. Le maréchal Victor, rallié au trône des Bourbons, y célébrait la naissance du duc de Bordeaux. Le 18 juin 1828, Mme la duchesse de Berry, venant de Blois, s'arrêtait quelques minutes seulement à Menars avant de se rendre au château d'Avaray. La branche cadette fit aussi une courte apparition dans ce manoir, devenu, depuis 1832, la propriété du prince de Chimay. Lors de leur passage à Blois, le duc et la duchesse d'Orléans honorèrent de leur présence une distribution de prix au Prytanée, fondé par le prince de Chimay, en 1832, qui se composait d'un collège, d'une école de commerce et d'agriculture théoriques, et d'une école des arts et métiers. M. et Mme Watel sont aujourd'hui propriétaires du château de Menars. Ce manoir, avec sa longue façade, son toit à la Mansard, son ample terrasse sur le devant et son colombier carré, a fort grand air. Dans le bas, une ouverture pratiquée dans le rocher laisse voir un long couloir, jadis voûté; on voit le commencement des arcs sur les parois avec une rose au centre. Au fond, une porte en tiers point, qui semble du XIVe siècle, donne sur une salle taillée dans le rocher. Un peu plus loin on remarque un pignon élevé, percé d'une large porte cintrée, et, en haut, une fenêtre, à plein cintre, qui a été murée. Une pièce assez vaste, sans caractère, conduit à une autre salle dans le rocher. Sur le haut, le corps de logis montre ses coyaux du XVe siècle. On trouve encore dans les jardins et dans le parc quelques-uns des groupes de marbre dont M. de Marigny les avait décorés à profusion.



USSÉ

Le château d'Ussé a été bâti à plusieurs reprises, ainsi que le prouve l'irrégularité pittoresque du monument. La grosse tour du sud-ouest paraît remonter au XIe siècle, mais elle fut retouchée vers la fin du XVe. Le premier seigneur connu d'Ussé est Gelduin, noble danois, remarquable par sa taille, sa force et sa valeur, auquel Eudes II, comte de Blois et de Touraine, confia la garde du château de Saumur, en 1004, contre les entreprises de Foulques Nerra.

Vers le milieu du XIVe siècle, la seigneurie d'Ussé passa dans la maison de Montejan ; elle appartint ensuite à Jean de Bueil, comte de Sancerre. Ce seigneur, dont le père était mort glorieusement à Azincourt, se signala dans les guerres de Charles VII contre les Anglais.



Il prit part aux sièges de Pontoise, Rouen, Bayeux, Cherbourg, s'empara de la ville de Sainte-Suzanne, commanda en diverses rencontres, où il fut vainqueur.

Son fils Antoine vendit la terre à Jacques d'Espinay en 1483.

Comme Jacques d'Espinay était d'origine bretonne et qu'il n'avait point de résidence en Touraine, il fit rebâtir le château d'Ussé pour être plus près de la cour.

Cette demeure somptueuse, qui appartient par sa date à la fin du XVe siècle ou aux premières années du XVIe, a été conçue plutôt dans les traditions du style gothique que dans les idées nouvelles de la Renaissance française ; du moins, la Renaissance ne s'y montre qu'avec une certaine timidité dans les détails plus que dans l'ensemble et elle est bien loin de ce plein épanouissement qu'elle allait acquérir quelques années plus tard dans les châteaux de Chenonceaux et d'Azay-le-Rideau.

Le plan se compose de deux ailes puissantes renfermant une cour intérieure et reliées entre elles par une légère galerie adossée au coteau. Ces deux groupes de grosses tours, de tourelles et de pavillons produisent une masse vraiment imposante. On sent que le château fort du XIVe et du XVe siècle ne s'est point encore dégagé complètement de cet appareil formidable de défense qu'il avait affecté jusqu'alors, et les chemins de ronde crénelés suspendus sur des mâchicoulis révèlent évidemment une époque de craintes et de troubles.

Que dire maintenant de l'admirable paysage qui encadre le château d'Ussé, de cette plaine immense sillonnée par cent cours d'eau, de cette triple ligne de collines qui l'enferment, de ces horizons si variés et si riants ! Il est impossible de rien rêver de plus enchanteur.

Le fils de Jacques d'Espinay, Charles, fit bâtir l'aile orientale du château d'Ussé et la chapelle. On remarque, sur une des portes en bois, les armes de Béatrix de Montauban, aïeule de Charles (d'argent à sept mâcles de gueules, au lambel à quatre pendants de même), avec une cordelière et un pélican ; on y reconnaît enfin la guivre de Milan, souvenir de Bonne Visconti, mère de Béatrix.

On ne peut rien concevoir de plus hardi que ces deux groupes de tours, de tourelles, de pavillons de toutes formes, qui, reliés par une simple galerie, présentent les détails les plus variés dans une masse imposante.

A l'intérieur, on remarque un bel escalier en pierre, de vastes salles avec de larges cheminées, des poutres sculptées ; du grandiose et des détails, mais peu d'ensemble. René d'Espinay vendit, le 15 mai 1557, la terre d'Ussé à Suzanne de Bourbon, veuve de Claude de Rieux. Celle-ci mourut en 1570. Ses enfants ven-

dirent la terre à un sieur Christophe Fournier, qui la revendit, dès 1659, à Thomas Bernin de Valentinoy. Le fils de Thomas épousa Jeanne-Françoise, fille aînée du maréchal de Vauban.

Ce dernier vint se reposer plus d'une fois de ses travaux chez son gendre, pendant les courts loisirs que lui laissèrent les affaires militaires, et c'est à lui qu'on attribue la disposition des terrasses du château et l'établissement du bastion qui porte son nom. Ce bastion était autrefois armé de quatre canons pris sur les Anglais et donnés par Louis XIV. Au commencement du XVIII[e] siècle, la fille de Vauban, qui portait le titre de marquise d'Ussé, faisait les honneurs de cette magnifique résidence.



CHAPELLE

C'est là, et pour elle, que Jean-Baptiste Rousseau composa ses plus charmants madrigaux, l'épître sur l'amour platonique, et la belle ode du second livre adressée au maître du château.

Esprit né pour servir d'exemple, Mme d'Ussé fut aussi chantée par Mme Deshoulières, et elle entretint un agréable commerce de lettres avec Pauline de Grignan, Mme de Simiane. Sa bru, Anne-Théodore de Carvoisin, connue également sous le nom de Mme d'Ussé, fut en correspondance suivie avec Voltaire, et comme si des souvenirs littéraires de plus d'un genre devaient s'attacher à cette terre, Mme la duchesse de Duras, qui habita Ussé de 1807 à 1813, y écrivit deux charmantes nouvelles, *Ourika* et *Édouard*, qui parurent de 1822 à 1824. Louis de Bernin de Valentinoy, troisième du nom, seigneur d'Ussé, contrôleur général de la maison du roi, était fils de Louis II et de Jeanne-Françoise de Vauban. Il contracta alliance, en 1708, avec Anne-Théodore de Carvoisin.



En 1789, Louis-Vincent Roger, marquis de Chalabre, possédait Ussé; il émigra et sa terre fut mise sous le séquestre.

Après la Terreur, Roger de Chalabre revendiqua la terre d'Ussé, confisquée sur son père; il l'obtint et la vendit en septembre 1807 à Amédée-Bretagne Malo de Durfort, duc de Duras. Le duc et la duchesse de Duras habitèrent Ussé de 1807 à 1813. La duchesse mourut à Nice en 1828; ses restes ont été déposés dans la chapelle d'Ussé.

Le duc, son mari, premier gentilhomme héréditaire de la chambre sous les rois Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, pair de France en 1814, décéda en 1838. De ses deux filles, l'aînée, veuve de Léopold de La Trémoïlle, prince de Talmont, se remaria à M. le comte Auguste du Vergier de La Rochejaquelein.

La terre d'Ussé étant échue à Mme la comtesse de la Rochejaquelein, d'importantes réparations ont été faites au château avec un goût qui ne laisse rien à envier au siècle de la Renaissance.

Il est actuellement la propriété du comte de Blacas et de la comtesse, née Mun.

VILLANDRY

Le château de Villandry, autrefois Colombiers, est célèbre par la paix qui y fut conclue entre Philippe Auguste et Henri II, roi d'Angleterre, en 1189. Dans le même temps, Savary, seigneur de Villandry, le devint aussi de Savonnières et de Montbazon. Cette dernière terre absorba les deux autres pendant plus



d'un siècle. Après la mort de Jean de Craon, les divers fiefs furent partagés entre ses filles. Marie, la cadette, reçut les terres de Villandry et de Savonnières, qu'elle porta en dot à Louis Chabot, seigneur de La Grève. Thibaut Chabot, leur fils, rendit hommage à Charles VII des deux seigneuries, le 17 mars 1427. Henri Bohier, frère puîné de Thomas Bohier, le constructeur de Chenonceaux, acquit, des héritiers Chabot, Savonnières et Villandry en 1505, mais, obligé de revendre ces domaines, il les céda à Jean Lebreton, conseiller du roi et secrétaire d'Etat. Les deux terres, réunies, furent érigées en marquisat, en faveur de Balthazar Lebreton, par lettres de Louis XIII, Balthazar avait épousé Madeleine, fille de René Gillier, baron de Marmande et de Puygarreau. Leur petite-fille, Henriette-Marguerite, porta la terre de Villandry à Louis-François, comte d'Aubigny, et mourut en 1721, âgée de trente-deux ans. Villandry fut plus tard acquis par Esprit-François-Henri, marquis de Castellane, maréchal de camp; ensuite, cette terre fut possédée par Joseph Bonaparte, qui l'a cédée par échange à la famille Hainguerlot. Du vieux manoir qui abrita la conférence des rois de France et d'Angleterre il ne reste plus rien; la vénérable église du lieu et celle de Savonnières en sont probablement les seuls témoins. Le haut et imposant donjon du château actuel porte au sommet et à la base le cachet d'une noble origine. Les ailes qui bordent la cour d'honneur et la galerie légère qui primitivement les unissait forment un assez beau morceau du XVIe siècle. Villandry et Ussé, sur le même coteau et à vingt kilomètres de distance, sont contemporains, et l'un et l'autre se font remarquer comme deux expres-

sions diverses de la Renaissance. Ussé a conservé les caractères du château du moyen âge. Villandry est un palais ouvert. Chalmel nous assure que Villandry a été reconstruit dans le siècle dernier par le marquis de Castellane. Cet important manoir doit être l'œuvre de Jean Lebreton, qui, selon Chalmel lui-même, le rebâtit vers 1540.



Il a subi quelques changements regrettables. Possédé depuis un demi-siècle par la famille Hainguerlot, il a repris l'aspect de palais que lui avait donné son fondateur à la Renaissance; la disposition élégante des appartements, de magnifiques eaux et l'entretien parfait des jardins le remettent à la hauteur de la pensée de Jean Lebreton.

LE VIVIER DES LANDES



A l'origine, Le Vivier des Landes appartint à Chevalier, seigneur de Courcelles, dont les armes étaient de gueules, au lion d'or surmontant un croissant d'argent (ou d'or) avec cimier représentant un lion issant d'or avec supports : deux lions d'or. Après lui, il passa à Pierre Leclerc au XVII[e] siècle, et ensuite à Sire Thomas Stanhope Holland sous l'Empire. Il devint la propriété de M. le comte de Cossé, chevalier, seigneur d'Azay-Le-Rideau, qui portait de sable, à trois fasces d'or dentelées par le bas, et qui l'a fait réparer et embellir. Il appartient aujourd'hui à la famille Loysel.

C'est un fort joli château, très bien compris dans le style de son époque.





HENRI II
ROI DE FRANCE
Par Clouet

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU TOME DEUXIÈME

CLASSIFICATION

DES CHATEAUX D'APRÈS LEURS STYLES

XIIe, XIIIe, XIVe et XVe SIÈCLES

Amboise. — Auffray. — Auneau. — Beaumont-la-Ronce. — Bois-de-Maine. — Bonnétable. — Cabrières. — Carrouges. — Châteaudun.
Château-Guillaume. — Château-Renard. — Châtillon-en-Bazois. — Chissay. — Chistré.
Coudray-Montpensier. — Coulaine. — Courcelles-le-Roi. — Courtanvaux. — Coussac-Bonneval. — Couterne.
Dissay. — Esclimont. — Etelan. — Flers. — Gallerande. — Hébertot.
Jottes. — Langeais. — Lassay. — Léran. — Le Rocher-Mézangers. — Luynes. — Martinvast. — Menthon. — Messemé.
Montigny-le-Gannelon. — Montsaunès. — Morthemer. — Martainville. — Mouchy. — Moy.
Nacqueville. — Nogent-le-Rotrou. — Nozet (Le). — O. — Pibrac. — Pierrefonds. — Pompadour. — Pont-Saint-Pierre. — Prye.
Rambures. — Rasnes. — Rochechouart. — Saint-Élix.
Sully-sur-Loire. — Tancarville. — Ternay. — Thevray. — Thugny. — Touffou. — Tourlaville. — Ussé. — Uzès.
Vigny. — Villebon. — Vivier des Landes (Le).

RENAISSANCE

Acquigny. — Angerville. — Aspremont-sur-Vie. — Azay. — Baudiment. — Chambord. — Champchevrier. — Chenonceaux.
Cons-la-Granville. — Courtalain. — Foulletorte. — Fontaine-Henry. — La Cour-d'Aron.
La Motte-Chandenier. — Le Lude. — Louppy. — Maintenon. — Marchais. — Mesnières. — Montgomery-Ducey.
Oiron. — Roquedols. — Sautone. — Saint-Loup.
Saint-Ouen. — Terre-Neuve. - Villandry. – Villedieu-de-Comblé (La).

XVIIe SIÈCLE

Balleroy. — Beaumesnil. — Cany. — Chambray. — Champ-de-Bataille. — Chèreperrine. — Daubeuf. — Ermenonville.
Eu. — Fleury-en-Bière. — Fumichon. — Gerbevillers. — Grosbois.
Harcourt. — Haroué. — La Ferté-Vidame. — Les Mesnuls. — Les Vaux. — Longpont. — Mailloc.
Ménars. — Miromesnil. — Pinon. — Pontchartrain.
Rochecotte. — Rosny. — Saint-Aubin-d'Escroville. — Tilloloy. — Vaux-le-Vicomte. — Villarceaux.

XVIIIe SIÈCLE

Belbeuf. — Bizy. — Fontenay. — Le Claireau. - Le Marais. — Pinsaguel.
Plassac. — Versainville. — Yville.

ERRATA DU TOME I

Page 5. — Château de La Rochefoucauld. — *Il faut lire*, dans la légende placée au-dessus du portrait du duc de La Rochefoucauld : François VI au lieu de François IV.

Page 14. — Château de Brissac. — *Il faut lire* : Le château est actuellement la propriété de Mme la vicomtesse de Tredern; au lieu du duc de Brissac.

Page 32. — Château de Paulhac. — *Il faut lire* : Le château a été restauré par le marquis de Miramon ; et non par le comte de Miramon-Fargues.

CE VOLUME A ÉTÉ ILLUSTRÉ

D'APRÈS

LES DOCUMENTS

DE

MM. ASTRUC, BERTRAN, BOULANGER, BOURDIER, BOURGEOIS FRÈRES,
BOUTRONÉ, BOUVERET, P. BOYER, F. BRAUN,
BRAUN-CLÉMENT, BROCHARD, CHAPUIS, COQUEUGNOT,
DANDO-BERRY, DART, DORSAND,
DUMONT, DUPRÉ, FAUCON, FERRAND, FOUCAULT, GOTTÉ,
GUÉRINET ARMAND, LABOUCHE FRÈRES,
MARCHAND, MARCOU, MONGIN, MOREAU, NEURDEIN FRÈRES, NOËL,
PANNEVEL, ROBUCHON, ROUX, THIBAULT.

LES PHOTOGRAVURES
ONT ÉTÉ EXÉCUTÉES PAR LES SOINS

DE

MM. CUEILLE ET BOUCHÉ, RUCKERT, VAN LEER.

39-60 Imprimerie LAHURE, 9, rue de Fleurus, à Paris



